



POUR elle

EDITH LAYTON

LE *Pacte*
DES MAUVAIS
GARÇONS

AVENTURES & PASSIONS

Le Pacte des Mauvais garçons

Edith Layton

— De nombreuses personnes assurent que j'ai tout pour être heureux, mais elles se trompent, déclara le gentleman. Car une chose me manque : votre main. Mademoiselle Winchester, voulez-vous m'épouser?

— Volontiers, lord Wylde, répondit la demoiselle avec un hochement de tête distingué.

— Vous faites de moi le plus heureux des hommes.

Ils se trouvaient dans le salon de la demoiselle, seuls pour la première fois, avec l'autorisation des parents de celle-ci.

Il s'inclina et effleura des lèvres la jeune fille. Puis, se redressant, il sourit.

— Eh bien, allons-nous annoncer nos fiançailles dans les journaux ?

— Père a préparé le texte, il me semble. En fait, je crois même qu'il l'a déjà envoyé aux journaux. Il devrait paraître aujourd'hui. J'espère que cela ne vous ennue pas.

— Pourquoi cela m'ennuierait-il? Je lui ai demandé votre main et il me l'a accordée. Je pensais bien que vous aussi seriez d'accord.

Elle sourit. C'était une jeune fille trop anguleuse pour être belle, mais mince, pâle et blonde comme l'exigeaient les canons de la mode.

— Père m'a mise au courant de votre démarche, bien sûr, après avoir enquêté sur vous.

— Enquêté ? répéta Constantin en haussant un sourcil.

— Dans la haute société, on parle beaucoup, et Père est un homme consciencieux. Satisfait de ce qu'il a appris, il m'a demandé mon avis. Quand j'ai dit que j'acceptais, Mère et lui ont déclaré qu'ils se chargeaient de la suite, c'est-à-dire de la cérémonie et de la réception. Vous parliez d'octobre ?

— Oui, mais cela vous paraît peut-être trop tôt ? Nous sommes déjà en avril, après tout.

— C'est ce que je pensais. Les mariages précipités suscitent des ragots. Que diriez-vous de janvier ?

– Si cela vous convient. Je suis certain que nous serons heureux ensemble, ajouta-t-il en portant la main de la jeune fille à ses lèvres. Est-ce que je vous verrai demain au bal des Blaynes ? J'aurais dû vous demander plus tôt de m'accompagner, mais si vous aviez refusé de m'épouser, la situation aurait été gênante, non ?

– Avez-vous réellement imaginé que je refuserai ?

La question les fit rire tous les deux.

Il y avait peu de chances pour qu'elle, ou n'importe quelle autre jeune fille, rejette sa demande et, sans être fat, il le savait. Constantin Wylde, lord Wylde, était un homme séduisant. Mince et élancé, il avait des cheveux et des yeux bruns, et des sourcils dont l'arc ironique donnait à son beau visage un petit air canaille. Ce n'était qu'une illusion car, nanti d'un titre et d'une fortune honorable, il était gentilhomme autant de comportement que de nom. Sa réputation, si elle n'était pas immaculée, était plus nette que celles de nombre de ses semblables. Il était intelligent et savait se montrer charmant. S'il avait un défaut, disaient ses amis, c'était d'être trop sage. Mais, poursuivaient-ils, la faute en revenait à l'excellente éducation que lui avaient donnée son oncle, pasteur et juge de paix, et sa très convenable tante.

Il s'adonnait néanmoins à toutes les activités auxquelles étaient censés se livrer les jeunes gens de son milieu : il savait manier le fleuret, il montait de splendides pur-sang et, en tant que membre d'un club d'attelage, on le voyait souvent conduire un élégant cabriolet. Il appartenait aux clubs qu'il fallait, connaissait les personnalités qu'il fallait et avait des ambitions politiques au sein du parti qui allait avec.

Il savait aussi de quelles vilenies un homme était capable et en commettait quelques-unes. Ainsi lui arrivait-il de jouer aux cartes, sans toutefois miser des sommes déraisonnables. S'il fréquentait des femmes légères, il taisait leurs noms et ce qu'il faisait avec elles. Bref, Constantin Wylde était un beau parti, une belle prise que toute jeune fille serait fière d'attraper.

Cependant, on ne pouvait dire que sa demande en mariage avait été le résultat d'un stratagème féminin. Car c'était lui qui, après avoir examiné la moisson de jeunes personnes disponibles, s'était décidé pour Mlle Charlotte Winchester, fille d'un baron, pourvue d'une bonne instruction, d'une fortune personnelle et de manières raffinées.

– À demain soir, alors, dit-elle aimablement.

Il s'inclina, la quitta et alla fêter l'événement.

Le soleil sombrant déjà à l'ouest, il gagna son club préféré afin d'annoncer la nouvelle à quelques-uns de ses amis.

— Bien joué, le félicita l'un d'eux.

— Tu vas donc te laisser enchaîner, toi aussi ? se lamenta un autre. Combien sommes-nous, à présent, à demeurer célibataires ?

Ils en discutèrent un moment, puis se rendirent dans une taverne proche pour féliciter Constantin de façon plus bruyante. Peu après, trouvant l'endroit trop morne, ils allèrent dans un tripot. Lorsqu'ils furent las de jouer, *cē* fut le tour d'une maison close, où ils se contentèrent de chanter des chansons paillardes.

— Nous ferions bien plus, assura l'un des amis de Constantin à une jeune femme déçue qui avait pris son genou pour siège. Mais ce ne serait pas correct.

Notre invité d'honneur n'y prendrait aucun plaisir. Constantin, Constant pour les intimes, est très monté collet... collet monté, je veux dire, rectifia-t-il après réflexion.

— Lord Wylde ? s'esclaffa-t-elle. Non, c'est juste un garçon très sérieux.

Haussant un sourcil, Constantin leva son verre à l'adresse de la jeune femme. 10 heures sonnèrent. La petite bande partit vers d'autres festivités. La vie nocturne de Londres commençait tout juste, et Constantin avait envie de renoncer provisoirement à être sérieux.

Il fêta ses fiançailles toute la nuit, et c'est au milieu de la suivante, après un tour rapide en compagnie de sa fiancée au bal de Blaynes, que tant de célébrations commencèrent à lui peser. Il avait beaucoup d'amis et encore plus de relations, et empêcher toutes ces bonnes âmes de lever leur verre à son bonheur futur lui était difficile. Étant poli, il se sentait obligé de les imiter, mais, étant astucieux, il se dit qu'il serait bien avisé de les fuir quelques jours, le temps que la nouveauté de ses fiançailles se dissipe.

L'aube se levait sur sa troisième nuit de libations, lorsque Constantin se mit en route pour regagner ses pénates. Son équilibre était incertain, mais personne ne l'accosta. Les malandrins qui se terraient dans les recoins sombres de la ville savaient que des gaillards de son espèce s'affichaient comme des proies faciles à la seule fin de provoquer une rixe avec des individus dont la vie importait peu aux représentants de l'ordre. Ces jeunes gens portaient un pistolet ou une canne-épée, ou bien ils s'étaient entraînés dans les salles de boxe alors à la mode. Constantin n'avait rien dans ses poches, sinon des pièces de monnaie ; sa canne n'était qu'une canne, et il détestait se battre parce qu'on lui avait appris, et il le croyait, que ce n'était pas avec ses poings que l'on prouvait sa supériorité. Mais les rôdeurs ignoraient ces faits et aucun ne l'importuna.

Pratiquant l'ivresse aussi modérément que le reste, il s'éloigna des quartiers mal famés en suivant une trajectoire à peu près rectiligne et en chantant un air approprié à la situation puisqu'il s'agissait d'une marche nuptiale. Arrivé devant son hôtel particulier, il monta le perron en ne s'y reprenant qu'à deux fois.

La porte d'entrée s'ouvrit immédiatement.

— Bonsoir, monsieur, le salua le majordome.

— Encore debout, Clarke ? demanda Constantin d'une voix claire. Je vous avais pourtant dit de ne pas m'attendre.

— C'est que je n'en avais pas l'intention, milord. Mais un visiteur vous attend.

Constantin fronça les sourcils.

— A cette heure-ci ?

— Ce n'est pas quelqu'un que je connais, milord. Et je doute que vous le connaissiez. Mais il s'est montré aussi insistant que persuasif. Il attend dans la bibliothèque.

— Plus maintenant ! claironna une voix forte.

Constantin leva les yeux sur la haute silhouette qui

se dressait derrière son majordome, et secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il n'était pas ivre au point d'avoir des hallucinations, mais qu'il soit damné si cet individu n'avait pas l'air d'un bandit ! Grand et costaud, il avait des traits burinés, une barbe grise hirsute... et un gros pistolet dans chaque main. Constantin cligna des yeux - l'alcool lui jouerait-il des tours ? Un tel personnage n'était pas à sa place dans sa maison, ni merrit dans son univers. Puis il sourit. Bien sûr ! C'était l'un de ses amis qui lui faisait une farce après leur nuit de festivités.

— C'est vous, Richard, qui vous cachez derrière ces broussailles grises ? demanda-t-il en souriant. Personnellement, ça ne me gêne pas, mais vous n'avez pas le droit d'effrayer mon majordome au point qu'il en perde sa culotte !

— Je n'ai rien fait de tel, riposta l'homme d'une voix qui tenait du rugissement. Il n'en portait pas quand il a ouvert la porte. Moi, je n'aime pas les chemises de nuit. On ne sait pas où fourrer ses pistolets et son couteau. Enfin, chacun fait à son idée. Il faut que je vous parle, et tout de suite.

— Très bien, dit Constantin d'un ton poli quoique las, mais allons dans mon cabinet de travail. Clarke pourra aller se coucher.

— Je n'irai certainement pas, milord, protesta le majordome en indiquant discrètement l'intrus de la tête.

— Mais si, mais si, Clarke. Il vous reste peu d'heures de sommeil avant l'aube. Ne vous inquiétez pas de mon invité, monsieur... ? Pardon, je n'ai pas saisi votre nom.

— Normal, je ne l'ai pas dit, grommela l'homme. Capitaine Bigod.

— Capitaine Bigod ? répéta Constantin qui ne prenait toujours pas cette histoire au sérieux. Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés.

— Non, mais je parie que vous avez entendu parler de moi.

— Combien voulez-vous parier ? demanda Constantin, amusé. Parce que vous perdriez. En tout cas, Clarke, rassurez-vous. Si le capitaine avait voulu me tirer dessus, ce serait déjà fait.

— Bien raisonné, mon gars ! s'écria le grand gaillard en fourrant l'un de ses pistolets dans sa ceinture. Eh bien, allons-y ! ajouta-t-il en agitant l'autre. Il faut qu'on parle, et sur-le-champ !

Constantin mena son étrange visiteur dans son cabinet de travail et referma la porte derrière eux. Il savait que, quoi qu'il ait dit, son majordome monterait la garde et que tous ses serviteurs seraient là en quelques minutes.

— Eh bien, monsieur, qu'y a-t-il qui ne pouvait attendre le matin ? s'enquit-il en allumant une lampe.

— Attendre ? rugit l'homme. Pas une heure de plus, mon gars. Jetez un œil là-dessus.

Il sortit de la poche de sa veste la feuille froissée d'un journal, l'étala sur le bureau et la frappa du poing si violemment que le meuble trembla.

— Je ne peux pas lire d'ici, fit Constantin qui s'était approché d'une console et ôtait le bouchon d'une carafe. Vous en voulez ? Je trouve qu'un verre au sortir d'une nuit difficile éclaircit les idées.

— Non ! cria le capitaine. Pas avant que vous ne m'ayez dit ce que ceci signifie.

Constantin se servit un fond de cognac et alla jeter un œil sur le journal.

— Si mes yeux ne m'abusent pas, c'est un exemplaire du *Times*. Quel rapport y a-t-il avec votre visite ?

— Tout, répliqua le bonhomme d'un ton sévère. C'est l'annonce de vos fiançailles avec Mlle Charlotte Winchester, la fille du baron Pierce, du Sussex.

– Et vous êtes venu me féliciter?

– Oui, avec une lettre de mon avocat ! Et l'aide de mon pistolet, si nécessaire.

– Pourquoi ? s'écria Constantin, sidéré.

– Parce que, mon petit monsieur, vous êtes déjà fiancé... à ma petite-fille ! hurla le capitaine.

Le verre de cognac glissa des doigts de Constantin et se brisa sur le sol.

– Bon sang ! C'était tout ce qu'il me restait de l'année 49. Vous voyez bien me répéter ce que vous venez de dire ?

Affalé dans son fauteuil, Constantin appuya les doigts sur ses paupières. La douleur qui lui taraudait le crâne n'avait rien à voir avec ses libations de la nuit. Il ne pouvait tout simplement pas en croire ses yeux et ses oreilles. Son histoire absurde achevée, son étrange visiteur s'était tu. Constantin caressait le

à courre trois renards dans trois directions différentes. Quel spectacle ! Une autre fois, il a sorti un pur-sang de son box, et l'a remplacé par une vache. La tête du propriétaire !

Le capitaine s'essuya les yeux avec son mouchoir.

– Bref, il arrêta pas de faire des blagues, reprit-il, ému par l'évocation de ces souvenirs. C'est ce qui a plu à votre père. Parce que, pardonnez-moi, mais votre grand-père était un vieux monsieur très ennuyeux. Pas une once de vie en lui. Et stupide par-dessus le marché, parce que, si vous donnez à un garçon une tête pour réfléchir, il trouvera vite comment utiliser ses pieds. Mais non, c'était plus fort que lui. Il sermonnait et faisait la morale, et, lorsqu'il a appris le style de vie un peu débridé de votre père, il ne lui a plus donné un sou. Ce qui a rendu votre père désireux de s'enrichir et de narguer son vieux papa. Ce sont les ficelles trop serrées d'une bourse qui l'ont envoyé sur la route.

– Je vois. C'est aussi ce qui y a envoyé votre fils ? demanda Constantin.

– Non. Je lui ai donné ce qu'il lui fallait. Si mon Jeremy est allé sur les routes, de nuit et bien armé, c'est par pure diablerie. Il aimait le risque et savait que son ami avait besoin d'argent. Galoper avec lui et arrêter les voyageurs lui a paru une bonne blague de plus. Je l'ignorais, sinon je lui aurais arraché la tête. Mais il s'est fait descendre avant, ajouta-t-il tristement.

– Mon grand-père ne s'est donc pas trompé plus que vous dans son éducation, observa Constantin.

– Eh bien, vu ainsi, peut-être pas, concéda le capitaine. Mais mon Jeremy m'aimait alors que votre père ne supportait pas de rester dans la même pièce que votre grand-père.

Constantin garda le silence. Il se souvenait parfaitement, hélas, de son grand-père. Un modèle de vertu et un pilier de la bonne société. Il terrifiait ses domestiques, son entourage et son unique petit-fils, qui n'avait que cinq ans à sa mort. Et jamais il n'avait parlé de son fils défunt. Mais le mari de sa fille, si.

– Mon oncle m'a toujours dit que mon père était mort en héros, alors qu'il se battait au service de Sa Majesté, sur le continent.

– Ça lui aurait été difficile, vu qu'il avait été renvoyé de l'armée. Pour avoir joué aux cartes. Enfin, pas tant pour avoir joué que pour avoir triché. Une bonne blague de plus. Mais on ne peut pas faire ça, du moins pas entre gentlemen, et pas quand on joue de l'argent, vous voyez.

Constantin ferma les yeux.

– Vous pouvez le prouver ?

– Oui. Il n'était plus au service de Sa Majesté depuis deux ans lorsqu'il a été abattu.

– Par un voyageur récalcitrant qui a refusé de lui donner sa bourse, devina Constantin d'un ton neutre.

– En fait, les garçons ne savaient pas que les gardes de la diligence avaient été prévenus de leur présence dans les parages. Triste jour. Mon Jeremy a pleuré un mois durant, et ce n'était pas un cœur tendre.

Constantin releva la tête.

– Votre fils n'est pas mort en même temps que mon père ?

– Non, répondit le capitaine. Il a été blessé, mais il a réussi à se sauver bien qu'il ait dû porter le bras en écharpe pendant des semaines. Il a vécu assez pour assister aux funérailles de votre père. Non, mon Jeremy est mort plus tard, des mains d'un mari jaloux. Votre père était trop fier pour emprunter de l'argent et mon garçon aimait trop rigoler pour refuser de sillonner avec lui les grands chemins.

– Et vous dites que je suis fiancé à votre petite-fille parce que mon père et votre fils ont signé un pacte ?

– Signé de leur sang, précisa le capitaine fièrement.

— Puis-je le voir?

— Ah non ! s'écria le capitaine en agitant l'index. Je ne suis pas bête au point de l'avoir apporté pour que vous le jetiez au feu après l'avoir lu... et m'avoir assassiné, bien sûr, ajouta-t-il.

— Et le fait que mon père était un aristocrate et que votre petite-fille ne l'est pas n'a gêné personne ?

— Eh bien, non, admit le capitaine avec un sourire narquois. Nous ne sommes pas d'un rang aussi élevé que vous, mais si vous secouez notre arbre généalogique, il vous pleuvra des barons et des lords sur la tête. Certains de mes aïeux étaient des vagabonds, d'autres des gentilshommes, mais le nom est bon et la fortune solide. Mon fils a fréquenté la même école que votre père, avec tous ces gamins de la haute. C'est là qu'ils ont fait équipe.

Constantin se leva de son fauteuil.

— Je suis désolé, dit-il. Cela aurait pu être amusant de voir ce document. Quoi qu'il en soit, je vous remercie de ces moments fort divertissants. Je n'avais jamais entendu ce conte plutôt gothique dont je ne crois pas un mot. Même si j'y croyais, ce pacte, qu'il soit signé de sang, de salive ou d'encre, ne tiendrait pas devant n'importe quel tribunal.

— Peut-être pas, fit le capitaine en se grattant la barbe, mais il attirerait l'attention, non ?

Constantin se rassit.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir plus tôt ?

— Eh bien, d'abord, ma fille était trop jeune. Ensuite, je me suis dit que vous attendiez le bon moment. C'est quand j'ai lu l'annonce que j'ai compris que vous l'aviez plantée là.

— Je ne l'ai pas plantée du tout, rétorqua Constantin. Je le répète, j'ignorais tout de cette histoire. Et la connaissant, je n'en crois pas un mot.

Le capitaine haussa les épaules.

— Je ne vous en veux pas. Mais allez voir votre oncle et interrogez-le. Il sait, lui.

Les yeux de Constantin s'écarquillèrent.

— Mon oncle Horatio sait ?

– Oui, bien sûr. Il a été chargé de vous élever, non ? Votre grand-père aussi savait. Tout le monde était au courant, sauf vous apparemment.

– J'irai interroger mon oncle, c'est entendu.

– C'est ça, mon gars. Allez l'interroger et venez nous voir.

Une autre pensée horrible traversa l'esprit de Constantin.

– Pourquoi votre petite-fille voudrait-elle épouser un parfait inconnu ?

– Parce que c'est une bonne fille et qu'elle fait tout ce que je dis. C'est moi qui l'ai élevée, voyez-vous.

Constantin frissonna. Pour épouser un parfait inconnu, ce devait être une femme d'un certain âge, toujours célibataire et désespérée au point d'accepter n'importe qui.

– Je vais me renseigner et j'agirai en fonction de ce que j'aurais appris, déclara-t-il avec raideur.

– C'est tout ce que je vous demande, fit le capitaine avec componction.

Constantin était sincère, il se renseignerait sérieusement. Dans l'immédiat, il était fatigué, et incrédule. Mais une chose était sûre : il n'était pas question qu'il se plie aux fantaisies aberrantes d'un vieux capitaine ni qu'il honore le pacte stupide d'un père depuis longtemps défunt, au cas où l'histoire serait vraie.

Néanmoins, il y avait beaucoup de fumée et, même si le feu qui la causait était tout petit, mieux valait l'étouffer avant que son existence ne parvienne aux oreilles de sa fiancée. Ou à celles de la haute société. Et ne revienne aux siennes.

Il se faisait tard et un épais brouillard montant de la mer toute proche voilait le soleil couchant. Constantin avait froid et la colère le gagnait. Il ne pouvait blâmer personne de ce temps pourri et de l'absence d'une auberge décente, ou même miteuse, à proximité de cette route déserte, et il ne pouvait blâmer son cheval de tête d'avoir perdu un fer quelques kilomètres auparavant.

Aussi en voulait-il au capitaine Bigod à cause de qui il avait dû quitter Londres comme si le diable était à ses trousses. Il en voulait aussi à son oncle de n'avoir su réfuter l'histoire qu'il avait gardée secrète afin de cacher la disgrâce familiale. Et il en voulait certainement à la femme inconnue qui tentait de le forcer à se plier au dessein stupide de leurs défunts pères. Lui avait toujours révééré le sien, dont il ne se souvenait pas. À présent, il le détestait, ce dont il avait honte. Bref, lord Wylde n'était pas un homme heureux.

L'unique chose dont il se félicitait, c'était d'avoir pris cette grosse voiture et un attelage de quatre chevaux. Il avait beau être pressé, voyager sans personnel était hors de question. Son statut de gentilhomme le lui interdisait. A présent, cependant, il le regrettait presque. Car, avec seulement trois chevaux pour tirer la voiture qui, en plus de lui, transportait son valet de chambre, ses bagages, le cocher et un valet de pied juché à l'arrière, l'allure était lente. Le garçon qui d'ordinaire l'accompagnait dans son cabriolet n'avait aucun mal à les suivre sur le cheval déferré.

En revanche, il regrettait d'avoir refusé la compagnie de ses deux meilleurs amis. C'était stupide dans cette région d'Angleterre où les contrebandiers, les naufrageurs, les bandits de grand chemin et autres malandrins étaient aussi nombreux que les pick-pockets à Londres. Heureusement, jusqu'à présent il n'avait eu à affronter que des petits malheurs et le mauvais temps.

— Attendez ! Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Une lumière ? cria-t-il au cocher à côté de qui il s'était assis, trop énervé pour rester à l'intérieur de la voiture.

— Oui. Mais nous ne devrions pas y aller, milord. C'est un pays de sauvages, ici. À l'aide de lumières, les naufrageurs attirent les gens qui ne se méfient pas.

— C'est aux bateaux qu'ils s'en prennent.

— Peut-être. Mais si les hommes d'ici sont capables d'attirer des bateaux dans des ports qui n'existent pas, afin qu'ils se fracassent sur les rochers, et ensuite de dépouiller les morts que la marée dépose sur le sable, ça ne doit pas les effrayer de piéger

d'innocents voyageurs sur terre. Je garde mon mousquet, là, à côté de moi. Et si vous avez emporté votre pistolet, milord, vous devriez faire comme moi.

Voilà pourquoi lorsque le capitaine Bigod ouvrit à la volée la porte du château des Mouettes pour voir qui frappait à cette heure tardive, il se retrouva nez à nez avec Constantin, un pistolet à la main.

Le capitaine fit un pas en arrière. Puis, se campant sur ses jambes, il se redressa et parut enfler au point d'emplit la totalité du chambranle.

— Vous êtes venu mettre un point final à notre affaire en me tuant ? demanda-t-il. Eh bien, je ne peux pas dire que je ne suis pas choqué, parce que je le suis. Je ne m'attendais pas à une telle mesquinerie de votre part. Votre père aurait honte de vous.

— Comment? Oh... ça? fit Constantin en regardant son pistolet comme s'il le voyait pour la première fois. Ce n'était pas pour vous. Cela fait des heures que nous errons, et mon cocher m'a conseillé de prendre une arme pour aller demander mon chemin. Désolé.

Il glissa le pistolet dans sa veste.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, admit le capitaine avec magnanimité. Mais vous n'avez pas vu le panneau sur la route ? C'est écrit *Les Mouettes* très distinctement.

— Je n'arrivais même pas à voir ma main devant mon visage.

— C'est vrai qu'il commence à faire sombre. Entrez.

— Avec plaisir, dit Constantin, mais j'ai une voiture, un cocher, quatre chevaux dont l'un a perdu un fer, le garçon qui le monte, un valet de pied et mon valet de chambre. Vous avez de quoi les loger ?

— Eux, et tous leurs oncles et et usins ! répondit Bigod joyeusement. Mes domestiques vont les aider à s'installer. Aux Mouettes, nous ne manquons ni de place, ni de bons feux lors des nuits fraîches, ni de bonne nourriture. Taunton, va t'occuper des gens de ce monsieur, ordonna-t-il à un vieux majordome qui chancelait à côté de lui. Et envoie quelqu'un préparer la chambre qui donne sur la mer. Nous dînerons lorsque vous vous serez séché, ajouta-t-il à l'adresse de Constantin. Un petit verre de cognac vous réchauffera. Il va pleuvoir, je le sens.

— En effet, dit Constantin en réprimant un frisson.

Il entra dans la maison et regarda autour de lui. S'il n'en avait pas eu la preuve sous les yeux, jamais il n'aurait cru que le capitaine habitait là. C'était une demeure semblable à toutes celles qu'il connaissait.

Au fond d'un vaste vestibule dallé de marbre et orné de coffres en bois sculpté, un escalier monumental menait à la galerie du premier étage. Il faisait merveilleusement chaud et l'odeur d'une flambée se mélangeait à celle d'un repas délicieux. Bien que le plafond et les murs soient dépourvus de fresque, ce manoir respirait le confort et l'aisance.

Partagé entre le soulagement et la prudence, Constantin suivit son hôte.

La pièce dans laquelle le capitaine le fit entrer était encore plus surprenante. Non pas à cause des nombreux objets que son hôte avait rapportés de ses voyages, mais à cause des livres aux belles reliures de cuir qui tapissaient une partie des murs. Un bon feu pétillait dans la cheminée, les rideaux tirés tenaient la nuit à l'écart et des lampes étaient disposées un peu partout. La pièce était à la fois somptueuse et douillette, beaucoup plus plaisante que ne permettait de l'imaginer l'aspect frustré du vieux capitaine. Comme Constantin s'approchait du feu pour se réchauffer les mains, il remarqua une vieille femme qui dormait, blottie dans un fauteuil en cuir.

— On devrait peut-être aller ailleurs, chuchota-t-il.

Le capitaine tourna la tête.

— Oh, je vois, Lovey est là. Ne vous en faites pas. Si elle a bu, un coup de canon ne la réveillerait pas. Sinon, elle sera de bonne compagnie. C'est la préceptrice de ma fille. Enfin, c'est ce qu'elle était. Maintenant, elle vit ici. Comme tout le monde, d'ailleurs, ajouta le capitaine comme pour lui-même. Vaudrait mieux qu'elle se réveille. Je ne me rappelle pas le livre que je cherchais. Oh, Lovey! tonna-t-il, si soudainement que Constantin en sursauta. Donne-nous un coup de main, là, tu veux ?

Les paupières de la vieille femme papillotèrent.

— Où est le bon livre ? demanda le capitaine.

La vieille femme se redressa, cligna des yeux, puis dévisagea Constantin.

— Mais où sont vos bonnes manières, capitaine ? demanda-t-elle d'une voix étrangement jeune. Qui est ce beau garçon ?

— C'est lord Wylde. Il est ici pour Lisabeth. Tu te rappelles ? Enfin, si tu as oublié, tant pis ! Où est donc ce foutu livre ?

– Vous n'allez pas me présenter? s'inquiéta-t-elle, l'air offensé.

– Ah... Eh bien, voici Mlle Esther Lovelace, milord. Lovey, je te présente le promis de Lisabeth.

Constantin fronça les sourcils.

– Et, maintenant, faut-il que je le répète ? Quel est le livre ? tonna de nouveau le capitaine.

– Ce sont les *Vies*, de Plutarque, répondit Lovey d'un ton digne. Le roc sur lequel William Shakespeare a bâti son immortelle œuvre théâtrale. Vous allez au théâtre, lord Wylde ?

– Comment ? Qui ? Moi ? bafouilla Constantin, troublé par la rapidité avec laquelle elle était passée d'un formalisme glacial à un ton mutin. Euh, oui. J'aime beaucoup le théâtre.

– Et notre Lis-Lisabeth aussi, dit-elle en portant la main à sa bouche dans une vaine tentative de masquer un hoquet. Bien qu'elle n'y soit jamais allée. Au théâtre, je veux dire. Elle n'a assisté qu'à des pièces d'amateurs, à des spectacles religieux, à ce genre de choses. Mais comme ce sera charmant que vous l'emmeniez dans un vrai théâtre, à Londres, « Le monde est un théâtre », cita-t-elle, la poitrine soulevée par un autre hoquet. Comme le disait le barde. Il est temps qu'elle voit des comédiens célèbres fouler la scène, n'est-ce pas ? Dites un chiffre entre un et vingt !

Surpris, Constantin se demanda à qui s'adressait ce ton comminatoire. Et s'aperçut qu'elle le fixait toujours.

– Euh... dix-huit.

Elle sourit, ferma les yeux, inspira à fond et pinça les lèvres. Son visage pâle vira au rouge, puis elle lâcha son souffle dans un soupir.

– Ça y est, déclara-t-elle avec satisfaction. Plus de hoquet. C'est tellement inélégant, vous ne trouvez pas ? Mais maintenant vous êtes là, et tout va s'arranger. Et bien finir. Comme le barde... Non!

■ Cette fois-ci, c'était au capitaine qu'elle s'adressait en faisant les gros yeux.

– Ce n'est pas ce livre-là. Plus haut, l'étagère du dessus. Oui, là.

Une préceptrice ! Si c'était vrai, Constantin frémit en pensant à ce qu'elle avait pu enseigner à son élève. Cette vieille femme était soit toquée soit ivre.

Lorsque le capitaine poussa le livre indiqué, la bibliothèque pivota et une autre pièce apparut, aussi plaisante que la première, avec en plus un bel assortiment de bouteilles alignées sur une desserte. Constantin eut de la peine à garder son flegme. Cette maison était élégante, certes, mais c'était la seule chose qui l'était. Un corbeau pouvait s'installer dans le nid d'une tourterelle, cela ne changeait pas son plumage. Le capitaine était son inférieur ; ses gens aussi. Il ne lui restait qu'à rencontrer la petite-fille du capitaine, lui dire qu'il était déjà engagé et s'assurer que personne n'était furieux au point de déclencher un scandale. Après quoi il pourrait s'en aller tranquillement et oublier cette histoire idiote.

Peut-être serait-il obligé de verser une bonne somme au capitaine pour prix de son silence. Mais après tout, il était riche et aucun prix n'était trop élevé quand il s'agissait de préserver sa respectabilité.

— Et voilà. Un bon cognac, assez âgé pour voter ! gloussa le capitaine. Qui en veut ?

— Je prendrai du rhum de la Jamaïque, répondit Lovey. C'est ce que j'ai bu tout à l'heure et ça m'a rappelé de vieux souvenirs. Les îles où nous nous sommes rencontrés. Vous vous souvenez, capitaine ?

— Difficile de l'oublier. C'est là-bas que je t'ai prise à bord pour te ramener au pays après que ton homme a eu rendu l'âme. Quand j'ai entendu dire que tu avais été préceptrice avant de t'enfuir au bout du monde, l'affaire m'a paru lumineuse. Ma Lisabeth avait besoin d'une femme gentille et instruite. Tu auras ton rhum, sois tranquille. Mais c'est au jeune Wylde que je parlais. Alors, monsieur, vous voulez un verre ? Ce cognac était celui que préférait votre père lors des soirées arrosées, précisa le capitaine en désignant la bouteille.

— Merci. J'en prendrai volontiers un peu.

Constantin accepta le verre que le capitaine lui tendit et but une gorgée du liquide ambré. C'était effectivement un bon cognac et le boire lui fit un étrange effet, car c'était la première fois qu'un lien concret le liait à son père, à ses goûts et à sa personnalité. Son oncle ne lui en avait guère parlé et, comme il venait de le découvrir, le peu qu'il lui en avait dit était faux.

— Ah ! s'écria le capitaine en se retournant. Voici notre Lisabeth ! Lizzie, viens faire la connaissance de ton...

Voyant l'expression de Constantin, il s'interrompit et reprit :

— Je ne déciderai rien à ta place, Lizzie, mon cœur. Mais viens que je te présente à lord Wylde.

Constantin pivota pour voir la femme que son père lui avait choisie. Un soupir de soulagement lui échappa.

Ayant toujours eu un faible pour les jolies filles, il aurait eu du mal à repousser une beauté. Et s'il avait dû refuser une charmante demoiselle, délicate et gracieuse, il aurait été bourrelé de remords. Mais ça, non ! C'était une petite chose très quelconque, attifée d'une robe tout à fait ordinaire dont le bas était souillé de boue. Ses cheveux mouillés lui collaient au crâne, le froid lui avait rougi le nez et elle restait plantée là devant lui, bouche bée et bras ballants dans une attitude dépourvue d'élégance. La pauvre fille n'avait pour elle que de beaux yeux, couleur topaze et très brillants. C'était mieux que rien. Il décida d'être gentil, car la malheureuse était probablement aussi innocente que lui dans cette histoire, et on lui avait appris à traiter avec douceur ceux que le destin avait moins favorisés.

Il lui adressa un sourire aimable.

Les grands yeux topaze scintillèrent.

— Comment allez-vous ? fit-il en s'inclinant, geste un peu ridicule à l'égard d'une telle souillon.

— Comment allez-vous ? dit-elle à son tour. Je me promenais et la pluie m'a surprise. Je suis affreuse, excusez-moi.

— Ça, c'est vrai, intervint son grand-père. On dirait qu'on t'a traînée à travers une haie. Va vite te changer. Je vais demander qu'on retarde le dîner.

Elle décocha un sourire à Constantin.

— Je ne vous ferai pas attendre longtemps, promit-elle en sortant précipitamment.

— Une fois propre, elle sera mieux, vous verrez, assura le capitaine. Prenez un siège. À moins que vous ne vouliez faire un brin de toilette avant de passer à table ? Lovey, monte donc t'allonger un instant avant le dîner.

— Oui, j'y vais, dit Lovey qui avait du mal à garder les yeux ouverts.

Constantin s'inclina.

— Je me rafraîchirais volontiers, merci.

Il avait beaucoup de choses à dire à son hôte, mais ce n'était ni le lieu ni le moment. Il les lui ferait savoir ce soir même, afin qu'on ne se méprenne pas sur ses intentions.

Car l'essentiel était de quitter cette maison de fous le plus vite possible.

Constantin passa une tenue de soirée et descendit au rez-de-chaussée. Posté au pied de l'escalier, un valet de pied valétudinaire lui signala qu'il était attendu dans la bibliothèque. Le capitaine ne s'était pas changé, remarqua Constantin, un peu gêné de sa culotte de soie, sa veste cintrée, sa chemise blanche et sa cravate. Puis il se rappela qu'un gentilhomme se devait d'être élégant en toute circonstance.

Il se vit offrir un verre de xérès, et le sirotait non sans plaisir, lorsqu'un mouvement lui fit tourner la tête. Une ravissante jeune femme se tenait sur le seuil, les yeux rivés sur lui. Constantin s'arrêta de boire. Le capitaine Bigod sourit. Mlle Lovelace sourit elle aussi. Mais personne ne se soucia de faire les présentations. La jeune femme regardait toujours Constantin, aussi reprit-il ses esprits et s'inclina-t-il.

— Capitaine, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez deux petites-filles. Celle-ci s'appelle...

Elle pouffa de rire.

Le capitaine s'esclaffa.

Du fauteuil près du feu où elle était assise, Mlle Lovelace gloussa. Le sourire de lord Wylde s'effaça et son visage perdit toute expression. Il avait enfin compris qui était la nouvelle venue, mais il ne voyait pas ce qu'il y avait de drôle et il n'aimait pas qu'on se moque de lui.

La jeune fille cessa de sourire et fit la révérence.

— Je suis l'unique petite-fille du capitaine. À ma connaissance, du moins.

Le capitaine rit de plus belle. Constantin pinça les lèvres.

— Voyons, Lisabeth, intervint Mlle Lovelace en agitant l'index. La plaisanterie a assez duré.

— L'erreur est de moi, intervint Constantin d'une voix glaciale. Je vous présente mes excuses. Votre apparition a dû tellement m'éblouir que je ne voyais quasiment plus rien.

Les lèvres de la jeune fille se retroussèrent sur un sourire qui n'avait rien d'amical.

— Je vous l'avais bien dit que ça l'arrangerait de se laver, commenta le capitaine.

Constantin retint un grognement. La nuit s'annonçait fort longue.

Ce fut le plus étrange dîner auquel Constantin ait jamais assisté. Il fut à la fois effrayé, amusé et fasciné. La maisonnée du capitaine était excentrique ; ses serviteurs étaient soit si âgés qu'il se demandait s'ils parviendraient à trotter autour de la table sans ébouillanter les convives ou s'écrouler, le nez dans la soupière, soit si jeunes qu'ils semblaient ne pas avoir encore appris à distinguer la gauche de la droite. Parfaitement sobre lorsqu'elle s'assit, Mlle Lovelace but au point d'avoir besoin de ses mains pour se maintenir le menton au-dessus de la table, ceci en gloussant sans discontinuer. Le capitaine et sa petite-fille ne semblèrent rien remarquer. Curieusement, la cuisine était l'une des meilleures qu'il ait jamais goûtée. Tout était simple, frais, bien préparé, et merveilleusement bon.

Et, plus étrange encore, la femme à qui il comptait dire qu'il ne pouvait l'épouser ne l'aimait manifestement pas. Elle gardait un air distant, légèrement dédaigneux, et l'ignorait la plupart du temps, sauf quand elle se moquait de lui. Constantin était soulagé, bien sûr, mais aussi un peu perplexe, un poil ennuyé, et complètement fasciné.

Car elle était belle. Pourquoi diable ne l'avait-il pas remarqué dès le début ? Peut-être parce qu'elle ne correspondait pas à ce qu'il avait toute sa vie cru être la beauté. Elle était petite et, bien qu'elle ait une taille de guêpe, sa silhouette ne manquait pas de rondeurs. Le profond décolleté et le tissu fin de sa robe montraient de délicieux petits seins qui bondissaient lorsqu'elle riait, ce qui était fréquent. Mais pas aux plaisanteries de Constantin.

Son visage n'avait rien de classique. La mode condamnait ses lèvres pulpeuses, pourtant fort tentantes. Son corps était joliment arrondi - rien à voir avec celui, filiforme, des femmes sur les gravures de mode. Sans être trapue, elle possédait ce que la plupart des hommes aimaient, Constantin inclus, découvrit-il en cet instant. Elle avait d'épais cheveux couleur de miel et de longs cils de la même teinte. Son nez n'avait pas la longueur aristocratique tant prisée, mais il était bien droit.

Elle souffrait d'une calamité que redoutaient toutes les femmes : la peau lisse et fraîche de son visage était constellée de taches de rousseur. Constantin se surprit à n'y voir aucune disgrâce, mais un trait adorable, comme l'était la jeune fille. Oui, le mot qui la qualifiait le mieux était : « adorable ». Il n'avait jamais rencontré de femme adorable auparavant. A moins, songea-t-il en jetant un regard soupçonneux à son verre, qu'il n'ait abusé de l'excellent vin du capitaine.

En outre, la jeune fille était intelligente. Sa conversation, adressée exclusivement à son grand-père, était spirituelle et pertinente. À leur hôte, elle n'avait rien à dire, à moins qu'elle ne tente de l'intéresser en affectant l'indifférence. Expérience inédite et

inexplicable. D'ordinaire, il suscitait l'intérêt des jeunes filles, et même d'un certain nombre de femmes mariées.

— Vous êtes bien silencieux, remarqua le capitaine. Le voyage vous a fatigué ? Ou bien quelque souci vous dévore ?

— C'est plutôt l'inverse, répondit Constantin. Je mange trop, et j'y prends trop de plaisir pour parler. Je vous demande pardon.

— Eh bien, merci pour le compliment. La cuisinière s'est surpassée ce soir. Mais c'est la chère simple que nous aimons à la campagne, et non les plats compliqués à la française qu'on vous sert à Londres.

— Certes, mais les choses simples de la campagne sont fort appétissantes, remarqua Constantin en souriant à la petite-fille du capitaine.

Il comprit son erreur une fraction de seconde plus tard, avant d'avoir eu le temps d'effacer son sourire.

— Les choses simples de la campagne comme moi, milord? demanda-t-elle d'un ton suave.

Mais si Constantin était apprécié un peu partout dans la haute société, ce n'était pas sans raison.

— Oui et non, répondit-il sans se démonter. Vous vivez à la campagne, certes, et vous êtes aussi simple que le changement des saisons. Autrement dit, il n'y a rien de plus simple, ni rien de plus merveilleux à voir.

— Charmant ! roucoula Mlle Lovelace. Voilà un garçon qui sait trousser un compliment.

Entendant hennir le valet de pied qui se tenait derrière lui, Constantin se félicita qu'on lui ait appris à se maîtriser en toutes circonstances.

— Tout à fait d'accord, acquiesça Lisabeth Bigod en décochant un regard entendu à son grand-père, qui soupira. Notre invité a reçu une bonne éducation en ce qui concerne les mondanités. Dites-moi, milord, poursuivit-elle en dardant son regard topaze sur Constantin, dites-vous toujours ce que vous pensez ? Je vous en prie, ne vous offensez pas, ajouta-t-elle en le voyant se raidir. Je ne suis qu'une fille de la campagne, sans expérience de la haute société. Mais j'ai lu que les gentlemen se laissent rarement aller à tenir des propos susceptibles d'offenser les personnes présentes, et je ne comprends pas comment l'on peut être aimable en permanence. Est-ce que ce n'est pas ennuyeux à la longue ?

Le plat de bœuf que lui proposait en tremblotant un valet quasi centenaire donna à Constantin le temps de se ressaisir. Il se recula sur sa chaise, affectant d'être plus soucieux d'éviter la sauce que de répondre. Mieux valait passer pour un dandy craignant pour ses habits, que pour un lâche ou un imbécile. Cependant il ne pouvait se permettre d'insulter cette jeune fille - ni son grand-père, du reste. En tout cas pas avant d'en avoir appris davantage sur son père - et de savoir qui d'autre était au courant.

Il prit une tranche de bœuf, libérant le valet qui repartit en chancelant vers Mlle Lovelace.

— Vous avez raison, mademoiselle Lisabeth, dit-il avec une ébauche de sourire. Dans la haute société, un gentleman s'efforce de n'offenser personne. Au pire, il se tait.

«Et voilà! Qu'avez-vous à répondre à cela?» acheva-t-il en son for intérieur.

Elle hocha la tête, l'air de trouver enfin plaisir à sa compagnie.

— Je vois, dit-elle. Cela explique-t-il que vous soyez quasi muet ce soir ?

Se retenant de ciller, il ouvrit les mains dans un geste de reddition.

— Mademoiselle Lisabeth, je vois bien que je vous ai offensée. Alors, je vais être franc. Est-ce parce que je ne vous ai pas reconnue lorsque vous avez changé de robe ? Pardonnez-moi. J'avais froid, j'étais épuisé et légèrement irrité d'avoir dû faire ce voyage. Mon erreur était insultante. Mais je ne cherchais pas à être grossier. Pouvons-nous nous déclarer quittes ? Vous pourriez feindre de ne pas me reconnaître demain matin, qu'en dites-vous ?

Il sourit.

Et, à contrecœur, elle aussi.

Il se détendit. Le capitaine sourit.

Mlle Lovelace leva son verre de vin.

Après quoi, le capitaine régala la compagnie du récit de ses années en mer, avec des anecdotes sur les pirates de la mer de Chine, les insulaires sauvages qu'il avait rencontrés dans l'océan Pacifique et les créatures fantastiques qu'il jurait avoir vues suivre son navire. C'était un bon conteur et sa petite-fille savait comment le relancer sur ses meilleures histoires. En dépit du service chancelant, le dîner se déroula sans heurt et s'acheva sur un délicieux dessert. Agréablement rassasié, Constantin était cependant un peu inquiet quant à la suite de la soirée.

– Nous ne faisons pas de façons, à la campagne, déclara le capitaine en se levant enfin. Allons tous au salon. Lisabeth pourra nous jouer un peu de musique, si vous le voulez ; elle se débrouille très bien au piano et à la harpe. Mais vous ne manquez pas de musique à Londres. Nous pouvons nous asseoir devant le feu et bavarder jusqu'à ce que vous ayez envie de vous coucher. Qu'en pensez-vous ?

C'était un ordre, sentit Constantin. Mais autant régler la question sans attendre.

– Très bien, dit-il en se demandant si, la conversation achevée, il allait se retrouver errant sur la route de Londres au beau milieu de la nuit.

En une seule pièce, espéra-t-il.

Il aida Mlle Lovelace à se mettre debout, posa sa petite main au creux de son bras, et suivit son hôte et sa prétendue promise dans le salon.

Ils s'installèrent dans de confortables fauteuils devant l'âtre, sirotèrent un excellent porto et causèrent du temps, du mauvais état des routes et, à nouveau, du temps.

Puis le capitaine bâilla ostensiblement, se leva, s'étira et lança d'un ton un peu trop désinvolte :

– Il est encore tôt pour les messieurs de Londres, mais un vieux rafioteur comme moi sera mieux dans son lit qu'ici à essayer de garder les yeux ouverts et d'éviter de dire des bêtises. Vous autres, jeunes gens, n'êtes pas obligés de vous presser. Restez donc et faites connaissance.

Constantin se leva. C'était avec le capitaine qu'il souhaitait s'entretenir, et il était hors de question qu'il compromette sa petite-fille.

– Je le ferais volontiers, mais comment ? s'enquit-il. Un gentleman ne doit pas rester seul avec une jeune fille, surtout lorsqu'elle est aussi jolie que votre petite-fille.

Le capitaine agita la main.

– Chez nous, on ne fait pas tant de manières. De toute façon, vous avez Lovey comme chaperon. Ne vous inquiétez pas pour ça.

Mlle Lovelace était avachie dans un fauteuil. Seul son ronflement régulier prouvait qu'elle respirait toujours.

Constantin soupira et se rassit. C'était donc avec la petite-fille du capitaine qu'il mettrait les choses au point. Elle avait l'air raisonnable et ne semblait plus lui être hostile. Mieux valait en finir. De toute façon, il était préférable de reprendre la route de jour.

Le capitaine parti, ils restèrent silencieux un moment avec pour seuls bruits les ronflements de Mlle Lovelace et le pétilllement du feu. Puis Lisabeth se tourna vers Constantin et lui sourit.

– Détendez-vous. Je ne veux pas de vous.

Il fut décontenancé. Les femmes de sa connaissance ne s'exprimaient pas aussi directement. Sauf les catins, bien sûr.

– C'était l'idée de mon grand-père, poursuivit-elle. Et de mon père et du vôtre. Mais je n'ai aucun souvenir de mon père, et lui n'a pas eu le temps de me connaître. L'idée de vous épouser ne vient pas de moi, et je ne demande rien. Je dois avouer qu'avant de faire votre connaissance, je me suis permis quelques fantasmes, mais vous n'êtes pas du tout tel que je l'avais imaginé. Aussi, êtes-vous libre. Et moi aussi.

Constantin se détendit. Et se renfrogna aussitôt. Il s'était fait jeter. Pourquoi ?

– Et qu'aviez-vous imaginé ? demanda-t-il prudemment.

Elle sourit de nouveau.

– Je croyais que vous seriez comme votre père et votre arrière-grand-père. Parce que, physiquement, vous leur ressemblez beaucoup. Mais non, vous n'êtes pas comme eux. Je sais que c'est ridicule et, en réalité, je suis très contente que vous ne soyez pas comme eux parce que ce serait stupide de s'enticher de quelqu'un à cause de son physique. Aussi, soyez tranquille, milord. J'expliquerai tout à mon grand-père. Il comprendra. Il est bourru et obstiné, mais très indulgent avec moi.

– J'imagine que c'est à cause de son passé, observa Constantin qui ne comprenait pas pourquoi il se sentait plus insulté que soulagé.

Elle se raidit.

– Ce qui veut dire ?

– Eh bien, c'était un pirate.

Elle bondit sur ses pieds.

– Pas du tout ! s'écria-t-elle, si fort que Mlle Lovelace se réveilla et ouvrit des yeux hagards.

Lisabeth se rassit et reprit d'une voix plus posée :

– Le pirate, c'était son père. Un homme toujours prêt à prendre des risques et à défier la loi. Il a eu la chance de mourir dans son lit, à bord de son bateau. Mais il s'en

est fallu de peu. Grand-père, lui, s'est dit qu'enfreindre la loi et pendouiller au bout d'une corde l'empêcheraient d'élever correctement une famille. Il s'est contenté d'utiliser les connaissances de son père pour se bâtir un empire, parfaitement légal, de négoce maritime. Il importe des marchandises des mers du Sud et d'Extrême-Orient ; il n'a jamais pratiqué la contrebande bien que la moitié de la population de cette côte en vive. Du moins, à les en croire, ajouta-t-elle.

— Pardonnez-moi, fit Constantin, mais il en a l'allure, et comme son fils et mon père se livraient à des activités criminelles, j'en ai déduit qu'il avait fait de même. Je vous prie de m'excuser.

— Une conclusion naturelle, je suppose, dit-elle en haussant les épaules. D'habitude, il est rasé de près. Pourquoi il a laissé pousser cette foutue saleté sur sa figure, je l'ignore.

Constantin en était encore à se remettre du choc que le mot « foutue » lui avait causé lorsqu'elle s'esclaffa :

— Non, attendez ! Je sais. Bien sûr ! Il savait quel effet la vue de ces poils hirsutes vous ferait et il a tenté de vous intimider. Il y est arrivé, non ? C'est un homme habile.

— Je n'ai pas été intimidé le moins du monde, protesta Constantin avec raideur. J'ai été intéressé. Parce qu'avant sa visite, je ne savais rien de mon père. Je suis venu ici pour en apprendre plus. Et vous rencontrer. Si je voulais annuler l'étrange pacte de nos pères, je devais au moins le faire en personne.

— Vous n'étiez pas curieux de moi ?

— Si. Non. Enfin, je suppose. Mais apprendre que mon père était un bandit de grand chemin alors que, toute ma vie, je l'avais pris pour un héroïque soldat mort au service de Sa Majesté, cela m'a fait un coup.

— Votre père, un soldat héroïque ? répéta-t-elle en secouant la tête. C'est la version de votre oncle ? Vu ce que Grand-père m'a dit de lui, je l'en crois bien capable. Mais votre père n'était pas un criminel. Pas un vrai, en tout cas. Il tentait seulement de ramasser assez d'argent pour subvenir aux besoins de sa famille.

Mon père non plus n'était pas un réel dépravé, d'après ce qu'on m'a dit. Il a renoncé au crime, mais a fait la bêtise de batifoler avec la femme d'un autre. Nos pères étaient, je pense, une paire de garçons qui n'avaient pas grandi, et à qui l'on n'a pas laissé la chance de mûrir.

Elle se tut un instant, les yeux rivés sur les flammes, puis se tourna vers Constantin et lui sourit.

– Vous ne les avez jamais vus, n'est-ce pas ?

– Qui ? Mon père ou le vôtre ?

– Les deux.

– Comment aurais-je pu les voir ? Mon père est mort lorsque je n'étais qu'un nourrisson. Je possède une miniature de lui en uniforme, mais je sais maintenant qu'il ne l'a pas porté bien longtemps. Quant au vôtre, je n'en avais jamais entendu parler avant de rencontrer votre grand-père.

– Vous voulez les voir ?

Il sursauta.

– La maison est hantée ?

– Non, grands dieux ! s'écria-t-elle en riant. Pensiez-vous que j'allais vous demander de rester debout toute la nuit ? Non, mais nous avons un joli portrait de votre père, et un autre du mien.

– Comment se fait-il que vous ayez un portrait de mon père ? demanda Constantin, sidéré.

Elle haussa les épaules.

– Quand votre grand-père l'a jeté dehors, votre père a loué une carriole, y a embarqué toutes ses affaires et les a apportées dans cette maison, chez mon père - en attendant qu'il fasse fortune, a-t-il précisé. Il savait qu'elles ne risquaient rien ici.

Constantin se redressa dans son fauteuil.

– J'aimerais beaucoup faire enfin la connaissance de mon père. Puis-je le voir maintenant ? Ou préférez-vous attendre demain matin ?

– Maintenant, c'est parfait, répondit-elle en se levant. Les portraits sont dans le cabinet de travail de Grand-père. Suivez-moi.

Il hésita et jeta un œil sur Mlle Lovelace qui ronflait doucement dans son fauteuil.

– Ça m'ennuie de la réveiller. Elle dort si paisiblement.

– La réveiller ? s'étonna Lisabeth. Oh, Seigneur ! J'oubliais. Vous êtes un gentleman de Londres, plein de scrupules, et vous craignez que je ne vous tende un piège, n'est-ce pas ?

Elle le dévisagea une seconde, les yeux plissés.

— Ah, je vois... Eh bien, nous irons à l'aube, demain, accompagnés de la moitié du personnel de la maison, ou de l'ensemble si vous voulez. Mais je ne vois pas ce qui vous fait penser que j'ai envie de vous piéger. Vous êtes un beau garçon, et riche, d'après ce que j'ai compris. Mais je ne suis pas sans le sou, j'habite une demeure agréable, je mène une vie intéressante, et je ne vous épouserai pas pour un seau d'or. Je vous ai dit que vous m'intéressiez à cause de votre père. Mais vous êtes très différent ! Le visage est semblable, mais pas le cœur. Bonne nuit. À demain matin.

Elle tourna les talons.

— Attendez ! s'écria Constantin. Excusez-moi, je suis désolé.

Il ouvrit grand les mains.

— Mais vous voyez... le problème, c'est que...

Elle nota qu'il rougissait.

— Des femmes ont réellement tenté de m'attraper. Et de me piéger, avoua-t-il, l'air embarrassé. Non que je sois un parti brillant, bien que je passe pour tel. J'ai encore mes cheveux et toutes mes dents, un titre et une jolie fortune, ajouta-t-il avec un petit rire. Personne ne dit non plus du mal de moi.

Il se passa la main dans les cheveux.

— Cela paraît prétentieux. Comme si j'étais épris de moi-même. Mais, je vous en prie, essayez de comprendre. La compétition est rude à Londres. Des filles et des femmes viennent de toute l'Angleterre pour y trouver un mari. Aussi, tout célibataire est-il considéré comme du gibier. Certaines femmes vont jusqu'à tenter de compromettre leur proie en usant de divers leurres. Le retenir en tête à tête sous un prétexte quelconque, puis s'arranger pour qu'on les découvre ensemble, c'est le stratagème le plus fréquemment employé.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Elles font ça? Ce doit être terrible pour vous. Pauvre garçon, vous ne devez plus pouvoir vous déplacer sans un valet de pied, comme une petite fille.

— Pas exactement, grommela-t-il.

Il se mordit la langue. Ce qu'il avait à dire le ferait bannir de la maison, et il ne voulait pas s'en aller tout de suite. Mais, se promit-il, lorsqu'il partirait, ce serait après avoir dit tout ce qu'il devait taire à présent. Et un peu plus, pour faire bonne mesure.

– Eh bien, c'est un crime et une honte que vous ne puissiez faire confiance aux femmes de votre milieu, déclara-t-elle en levant le nez comme si une mauvaise odeur lui chatouillait les narines. Mais, ici, vous ne risquez rien. Nous ne sommes pas à Londres. Je ne veux pas de vous, pas même sur un plateau d'argent. Cependant, si vous préférez, nous pouvons attendre demain matin et nous faire accompagner par mon grand-père, ainsi vous ne risquerez pas que je vous prenne au piège. Ensuite, acheva-t-elle avec vigueur, vous pourrez rentrer chez vous.

– Je vous en prie, pardonnez-moi, dit-il d'un ton guindé.

– Pardonné ! jeta-t-elle. Bon, que décidez-vous ?

– J'ai effectué le voyage depuis Londres dans le brouillard et l'humidité sans savoir que vous possédiez ce portrait. J'aimerais beaucoup le voir. S'il vous plaît.

Elle se radoucit.

– Venez. Les lampes sont encore allumées dans le cabinet de travail de mon grand-père. Il a dû deviner que vous voudriez voir le tableau dès ce soir.

Constantin suivit Lisabeth, un peu méfiant malgré tout. Marchant derrière elle, il remarqua de nouveau que c'était une jolie petite chose aux formes pleines, et qu'il était bien loin de chez lui. Mais que voulait-elle de lui ? Du bien, espéra-t-il, sans oser préciser ce qu'il entendait par là.

Elle traversa le vestibule et fit signe à un jeune valet qui avait l'air de dormir les yeux ouverts.

– Suis-nous, Rodney. Et reste éveillé afin de protéger lord Wylde, au cas où.

Elle décocha un coup d'œil cinglant à Constantin et se dirigea vers le cabinet de travail de son grand-père.

Constantin tressaillit, mais suivit sans mot dire.

La pièce dans laquelle ils entrèrent était peu éclairée, aussi Lisabeth demanda-t-elle au valet d'allumer d'autres lampes. Son grand-père avait fait de cette pièce un musée de tous les souvenirs ramenés de ses voyages : portraits, coquillages, sextants, longues-vues, pièces de monnaie étrangère, poissons empaillés, gravures exotiques sur bois et sur ivoire.

Levant haut une lampe, Lisabeth se dirigea vers le portrait, d'une facture assez récente, d'un beau jeune homme blond qui se tenait debout, le dos à la mer.

– Mon père, annonça-t-elle fièrement.

– Un bel homme, commenta Constantin.

– Et voici ma mère, reprit-elle en s'arrêtant devant la miniature d'une charmante jeune femme. C'est le portrait qu'elle a envoyé à mon père lors de leurs fiançailles. Il était prévu qu'un peintre célèbre fasse un grand tableau d'elle après ma naissance. Mais elle n'a pas vécu assez longtemps, ajouta-elle avec un haussement d'épaules.

Lisabeth fit quelques pas et s'immobilisa à côté d'un autre portrait suspendu près d'une fenêtre.

Constantin en demeura bouche bée. Sur la toile souriait un jeune homme à qui la lumière vacillante semblait donner vie. Et dont le visage était celui que lui-même voyait tous les jours dans son miroir. En plus joyeux. Le jeune homme avait les mêmes cheveux bruns, les mêmes sourcils à l'arc ironique, les mêmes yeux, en plus lumineux et plus rieurs. « Espiègle ». Tel fut l'adjectif qui vint à l'esprit de Constantin qui se sentit soudain triste et frustré. C'était là un l'homme qu'il aurait aimé connaître.

– Il est... il me ressemble... c'est mon portrait, bafouilla-t-il.

– C'était votre père.

Elle le dévisagea puis revint au tableau, et son expression se fit grave.

– Les traits sont semblables, mais regardez de plus près et vous verrez qu'il y a des différences.

Elle attendit et le laissa examiner le tableau sans le quitter des yeux.

Il était à la fois ému et excité. Il avait l'impression qu'on lui rendait une partie de sa vie. Enfin, il voyait l'homme qu'il n'avait pas connu, mais qu'il avait cru aimer. Il y avait une telle chaleur et une telle humanité dans ce jeune visage.

Constantin ouvrait la bouche pour réclamer le tableau, afin que la présence de ce jeune homme enjoué compense toutes les années perdues, lorsqu'il se rappela quel individu son père avait été, ce qu'il avait fait et ce que les gens de la haute société penseraient s'ils l'apprenaient. Malgré les années écoulées, si les crimes et la fin ignominieuse de cet homme venaient à être connus, sa propre réputation serait à jamais ternie. Son père avait été un charmeur, peut-être. Mais il avait aussi été un criminel.

– Je vous remercie, dit-il. Je suis content de l'avoir vu. Peut-être qu'avant de partir demain je vous demanderai la permission de le revoir à la lumière du jour.

Lisabeth hocha la tête.

— Nous nous sommes habitués à lui et je sais qu'il me manquera. Mais je suis sûre que Grand-père vous laissera l'emporter. C'est votre héritage. Nous comprendrons.

Constantin se détourna du portrait et s'aperçut que la jeune fille était plus près de lui qu'il ne le pensait. Il sentait la chaleur de son corps tandis que la pièce se refroidissait à cause de l'heure tardive. Il recula d'un pas.

— Je vous remercie, mais non. Sa place est ici, désormais. Je suis sûr qu'il sera en sécurité.

Elle inclina la tête de côté.

— Vous n'en voulez pas ? Vous avez *honte* de lui ?

— Eh bien, ma chère, il se trouve que c'était un criminel ; c'est du reste pour cette raison que mon oncle a gardé le secret sur sa vie, et sur sa mort.

Elle se raidit.

— Oui, évidemment. Mais je suppose qu'il n'y a pas en Angleterre un seul arbre généalogique d'où ne pendille un individu condamné au gibet. À mesure que les siècles s'écoulent, ces malandrins deviennent des personnages plus pittoresques qu'embarrassants, non ? Surtout s'ils ont enrichi la famille. Mais je comprends. Trop peu de temps s'est écoulé pour que la légende ait pu doré son nom. Eh bien, si c'est ce que vous éprouvez, milord, je suis rudement contente de m'en être aperçue maintenant. J'allais vous présenter à votre arrière-grand-père, tin homme dont j'ai été à demi éprise toute ma vie. Mais je crains que ce ne soit vraiment trop violent pour vous.

Constantin se retourna lentement et la regarda.

— Mon arrière-grand-père ?

— Oui. Il vous ressemble encore plus, physiquement s'entend, car pour le reste, vous n'avez rien de commun. C'est à lui que vous devez votre fortune. Mon grand-père l'a connu. Il l'admirait, comme tout le monde dans cette région. Manifestement, ce ne serait pas votre cas. Nous y allons ?

— Mon *arrière-grand-père* ? répéta Constantin, incrédule.

— Oui. Le capitaine Elijah Le Rusé, le célèbre pirate qui a écumé toutes les mers du monde. Trois nations ont offert de l'or pour sa tête, deux ont proposé des rubis et des diamants, et une autre quatre éléphants. Mais le capitaine a gardé la tête sur les épaules et a capturé leurs galions, jusqu'à ce qu'il meure, à un âge avancé, lors d'une tempête en mer, ou bien d'avoir trop ri de ses victimes, tout dépend du conteur.

- *Mon* arrière-grand-père, répéta Constantin d'une voix faible.
- Eh, oui ! confirma-t-elle en jubilant.

— Lord Wylde, dit Lisabeth d'un ton ironique, puis-je vous présenter votre arrière-grand-père, le célèbre capitaine Elijah le Rusé?

Elle désigna de sa lampe un autre portrait suspendu de l'autre côté de la fenêtre, puis esquissa une révérence qui fit crachoter la mèche.

Une lueur parut scintiller dans le regard noir du saisissant jeune homme représenté sur le tableau.

Constantin s'approcha pour l'examiner. Les années et la fumée d'innombrables feux de bois avaient assombri une palette sans doute déjà sombre, mais la forte personnalité du modèle apparaissait néanmoins.

Si le père de Constantin évoquait un gamin espiègle, son arrière-grand-père donnait une impression totalement différente. Il semblait tremper dans le péché, autant que dans l'humour. L'éclat de ses yeux, son port de tête, ses sourcils noirs et sa bouche étonnamment sensuelle laissaient deviner une personnalité aux nombreuses facettes. Dont la plupart étaient mauvaises.

L'artiste n'était pas un maître. Ses couleurs étaient terreuses et le cheval planté derrière le jeune homme était l'œuvre d'un amateur. Mais il avait bien saisi le caractère de son modèle. Violence, fougue et désir de gloire. Le vent soufflait, on le devinait aux vagues que chevauchait un navire à l'arrière-plan. Elijah le Rusé avait l'air pressé de grimper à bord pour de nouvelles aventures.

Constantin comprenait qu'une jeune fille impressionnable puisse s'éprendre de l'image de ce jeune homme téméraire. Et elle avait raison en ce qui concernait leur ressemblance. Toutefois personne n'aurait pu les confondre. Et à sa grande surprise, Constantin le regretta brièvement.

Il se tourna vers son hôtesse. Elle contemplait presque avec adoration l'homme décédé depuis longtemps, mais qui semblait encore si vivant.

— Et y a-t-il un portrait de mon grand-père ? hasarda-t-il.

La question parut libérer la jeune fille du sortilège qui l'emprisonnait. Elle daigna le regarder.

— Non, répondit-elle. Il n'y voyait que vanité. Ce n'est pas une grosse perte. Les gens dépourvus d'âme ne font pas de bons modèles. Selon Grand-père, c'était un vieux raseur, au cœur sec et sans un brin d'imagination. Qui a choisi sa femme pour son caractère docile autant que pour sa dot. La pauvre ! Mon grand-père ne restait en contact avec lui qu'en mémoire du capitaine Elijah qui l'avait aidé à se lancer dans les affaires. Et à cause de l'amitié entre leurs fils.

— Comment ont-ils fait connaissance ? demanda Constantin, fasciné. Je veux dire, votre père et le mien. Ils ont été élevés de façons tellement différentes.

— Le jour et la nuit, en effet. Mais ils ont fréquenté la même école, se sont retrouvés des années plus tard dans une taverne, et les affinités ont joué. Qui se ressemble, s'assemble, c'est bien connu.

— Mais votre père n'avait pas besoin d'argent. Le mien, si.

— Vous prenez déjà sa défense ? demanda-t-elle avec un sourire narquois. Bien, bien. Mon père s'est lancé là-dedans pour s'amuser, pour l'aventure. Il n'avait pas d'excuses. Votre père disait que c'était parce qu'il avait besoin d'argent, mais il aurait pu se soumettre à son père et accepter son aide en attendant d'avoir économisé de quoi se libérer de son emprise. En tant qu'héritier d'un titre, il aurait aussi pu trouver un gentil petit travail bien ennuyeux, de secrétaire par exemple. Non, c'était une paire de mauvais garçons qui ne pensaient qu'à s'amuser et à défier le danger, et que le diable les attrape s'il le pouvait !

Constantin avala sa salive.

— Si mon arrière-grand-père avait une maison dans la région, comment se fait-il qu'on ne l'ait jamais attrapé ?

— Il n'en avait pas. Il était trop malin pour ça. La plupart du temps, il habitait sur son bateau et envoyait son butin à son homme de loi de Londres, qui vendait tout et plaçait l'argent. Ce village était son sanctuaire. Personne à Londres ni dans la haute société n'a jamais su qu'il était le fameux capitaine Elijah le Rusé. Uniquement ceux qui travaillaient avec lui, et ceux-là lui étaient totalement loyaux. Et pas uniquement parce qu'ils le craignaient. La peur s'estompe quand l'homme qui l'inspire meurt. Mais le respect demeure.

Constantin hocha la tête.

— Je comprends pourquoi mon oncle ne voulait aucun souvenir de ce passé. Est-ce pour cela que votre grand-père a gardé ces portraits ?

— Votre oncle ne voulait pas entendre parler de nous. C'est votre père qui, après avoir été mis à la porte de chez lui, les a apportés ici. Votre grand-père n'avait conservé celui de votre arrière-grand-père que parce qu'il avait coûté de l'argent et qu'il n'était pas homme à gaspiller un sou. Et aussi à titre d'avertissement, afin de se rappeler toujours ce à quoi mène l'imprudence. Mais prudent, il l'était. Il n'a jamais gagné d'argent, mais n'en a pas perdu non plus. Il a géré sagement les biens hérités de son père. Ils avaient beau avoir été acquis par de vils moyens, votre grand-père respectait l'argent, quelle que soit son origine.

«Je crains que votre père ne l'ait terriblement déçu. Sans que cela l'ait surpris, non. Selon lui, un mauvais sang infestait la famille. Il respectait pourtant le butin que ce sang lui avait apporté. N'est-ce pas curieux? En tout cas, dès qu'il a vu que son fils n'était qu'une mauvaise graine, comme son propre père, il n'a plus voulu de ces deux portraits. Mon grand-père a été heureux de les récupérer. Vous ne saviez rien de tout ceci ?

— Non. Ils m'ont tout caché.

Constantin s'écarta d'un pas, puis regarda de nouveau son arrière-grand-père.

— Si quelqu'un apprend tout ceci, je serai perdu, murmura-t-il, effaré.

— Perdu ? répéta-t-elle, perplexe.

— Perdu de réputation. On me connaît comme un homme modéré, expliqua-t-il. J'essaie d'être un gentleman. C'est plus que le titre ou que l'école que l'on a fréquentée. C'est une façon de vivre. Je suis membre de nombreux clubs auxquels je tiens, j'ai des amis et des relations, et...

Il s'interrompit. Lisabeth savait-elle qu'il était fiancé ? Que lui avait dit son grand-père ? Il lui faudrait découvrir ce qu'elle savait exactement avant de partir. Mais ce n'était pas le moment.

— Le problème, reprit-il, c'est qu'ils pensent tous me connaître. Comme je le pensais, moi-même. Mais ceci ! Des pirates? Des bandits de grand chemin? Des criminels tapis dans mon arbre généalogique? Je dois ma fortune aux rapines et à la violence ! Je me ferais immédiatement jeter de certains cercles. Au mieux, on se moquerait de moi.

Il frissonna d'horreur.

— J'imagine sans peine les caricatures dans les journaux, derrière chaque vitrine, ou suspendues aux kiosques. Plus personne ne me ferait confiance. Beaucoup de gens pensent que le sang ne ment pas.

— Et vous en faites partie ?

— J'en faisais partie, oui. Maintenant, j'en doute. Il suffit de me comparer à mes ancêtres. Je n'ai jamais eu envie de commander un bateau de pirates, je vous assure. Ni d'arrêter une voiture sur la route. Je respecte la loi et j'aime vivre raisonnablement. Quels que soient mes besoins financiers, ce sont des choses que je ne pourrai pas faire, croyez-moi.

Elle le crut. Et soupira.

— Mais pensez aux familles royales, reprit-elle. Si on remonte au jour où le premier d'une lignée s'est assis sur le trône, il n'y en a pas une qui ne doive sa fortune aux vols, aux meurtres, aux trahisons, et personne ne les en estime moins.

Il secoua la tête.

— Je ne suis pas un prince du sang. Dieu merci. Je suppose qu'on peut pardonner ses actes de violence à un ancêtre viking. Même à un assassin normand. Mais les fautes de tout aïeul plus proche - et vous admettez qu'un arrière-grand-père et un père ne remontent pas précisément à l'Antiquité - rejailliraient sur moi. Sur ma personne et ma position sociale. Je préférerais que le récit de leurs faits et gestes ne sorte jamais de cette pièce.

Elle éclata d'un rire joyeux qui sonna étrangement dans l'atmosphère feutrée de la pièce.

— Mais tout le monde les connaît dans la région ! On regarde votre arrière-grand-père avec respect, et je ne parle pas seulement des portraits. Il a été généreux envers les villageois, qu'ils aient travaillé pour lui ou non. Il a apporté la prospérité à un pauvre village de pêcheurs. Une prospérité qui a duré. Nos hommes ne sont plus obligés de risquer leurs peaux en important du cognac ou des parfums de France s'ils n'en ont pas envie, parce que le capitaine Elijah le Rusé a déversé ici des bijoux et de l'or longtemps avant le début de la guerre. Ainsi, lorsque votre père est mort, tout le pays a assisté à ses funérailles et a pleuré abondamment, m'a-t-on dit. Il y a donc longtemps que ces faits sont sortis de cette pièce... Y a-t-il un être cher dont l'opinion vous inquiète ? ajouta-t-elle, soudain plus sérieuse.

Il fit oui de la tête, de peur de passer pour un abruti ou un menteur au cas où elle connaîtrait ses projets de mariage.

— Ah... Dans ce cas, je peux comprendre. Nous ne pratiquons pas le culte des ancêtres ici, et nous n'accusons pas un homme des fautes de son père. Ni même de ses propres fautes passées. La plupart des habitants des Mouettes ont eu des existences

extravagantes ! Sacrement tortueuses, mais, comme le dit Grand-père, les hommes peuvent changer et les femmes le doivent.

Constantin sursauta. Les dames de la bonne société ne disaient pas « sacrement ». Les hommes non plus, sauf si aucune femme ne se trouvait à proximité ou qu'ils étaient ivres. Mais Lisabeth l'avait utilisé spontanément et ne semblait pas voir où était le mal.

— Regardez par exemple le jeune Platt, là, dit-elle à mi-voix en désignant du menton le valet de pied qui dormait, les yeux ouverts, près de la cheminée. Il est tranquille et respectueux, et son idée d'un jour de congé bien utilisé est de rester assis au bord de la rivière, les pieds dans l'eau, en espérant qu'il n'attrapera pas de poisson, car il lui faudrait alors s'en occuper. Son père était un ivrogne et un vaurien qui a dépensé tout l'argent de la famille, en a gagné davantage encore en mer...

Un petit sourire frémit sur les lèvres de Lisabeth.

— Nous préférons rester dans le vague lorsqu'il ne s'agit ni de pêche ni d'importation, et dire « en mer ». « Piraterie » n'est pas un mot heureux, sans doute parce qu'on peut vous pendre pour des actes de piraterie, et même simplement en *étant* pirate.

En tout cas, cet homme est revenu chez lui et a tout bu, jusqu'au toit au-dessus de sa tête. Grand-père a offert à son fils, le jeune Platt, une position ici à titre de remerciement, car son père et son grand-père, bien que bourrés de défauts, étaient des hommes loyaux.

« La plupart des gens qui travaillent dans cette maison ont des histoires intéressantes. Un jour, interrogez donc Mlle Lovelace sur son passé - un jour au sens littéral du terme. Elle est sobre comme une souris jusqu'à la tombée de la nuit... Est-ce qu'à Londres on se préoccupe autant de la famille d'un homme ? ajouta-t-elle en inclinant la tête de côté. Plutôt que de ce que cet homme est en lui-même ?

— Oui, répondit-il franchement. Du moins, les gens qui comptent. Aussi, si l'on connaissait l'histoire de mon père et de mon arrière-grand-père, je serais un objet de raillerie pour quelques-uns, de pitié pour d'autres, et je passerais pour un personnage douteux aux yeux de tout le monde. Je me demande comment mon oncle est parvenu à garder le secret.

— Eh bien, je sais que votre père a été rejeté et déshérité par votre grand-père et, à l'inverse, c'est votre arrière-grand-père qui s'est éloigné de sa famille. Son père était un homme très moral, un ami de Cromwell, je crois.

Elle eut un sourire espiègle qui la fit brièvement ressembler aux jeunes gens des portraits.

– Vous n'avez donc pas à vous tracasser. La malignité semble sauter une génération sur deux. Le mauvais sang ne se manifesterait sans doute pas chez vous. Jamais, en passant devant la boutique d'un bijoutier, vous n'éprouverez le besoin irrésistible de casser la vitrine et de vous servir, ni l'envie folle de sauter sur toutes les jolies filles qui croiseront votre chemin. Mais quant à votre fils... assurez-vous que ses compagnons de jeu ne possèdent pas de hochets en argent.

Constantin fronça les sourcils. Elle jubilait. À ses dépens. Ses yeux topaze étincelaient, sa bouche se retroussait sur un sourire félin. Il avait rarement vu une femme adulte ressembler autant à un jeune garçon effronté, mais cela lui allait bien. C'était, il s'en rendait compte de nouveau, une rudement jolie femme, chaleureuse et aimable. Son parfum frais, qui évoquait des prairies semées de trèfles et de coquelicots, était très éloigné des parfums français entêtants dont s'aspergeaient les femmes de sa connaissance. Mais aucune dame convenable ne resterait avec lui à cette heure de la nuit, avec pour seule compagnie deux gardiens incompetents, sauf si elle avait pour objectif de l'attirer dans son lit.

Idée qui n'avait rien d'effrayant.

Elle scrutait son visage avec l'air d'y voir des choses dont il ignorait l'existence. La pièce était glaciale, mais la chaleur qui émanait d'elle l'attirait comme une flambée attire un homme transi. Il eut l'impression qu'elle s'était rapprochée. Il faisait sombre et ils étaient seuls dans cette pénombre merveilleusement tranquille. Les lèvres pleines de la jeune fille s'écartèrent dans un sourire. Sa tête s'inclina sur le côté. Ses cils battirent et voilèrent le regard topaze tandis qu'il se penchait vers elle - jusqu'à ce qu'il se rende compte que s'il pouvait voir aussi nettement ses cils, c'était parce qu'il était vraiment très près.

Rejetant la tête en arrière, il recula, avec l'impression de s'être aventuré au bord d'un précipice. Un frisson le parcourut. Était-il dû à la peur de ce qu'il avait failli faire ou au désir contrarié ? Il n'aurait su le dire. Quoi qu'il en soit, il se sentait à la fois soulagé et frustré.

Bien sûr, la tentation était grande. Il était un homme, et elle était une ravissante jeune femme, visiblement peu soucieuse des contraintes de la bonne société. Ce n'était sûrement pas une femme facile, simplement une excentrique, aussi choquante par ses propos, sa candeur, ses opinions et probablement son comportement que les ancêtres de Constantin qu'elle admirait tant.

Cependant, mieux valait l'ignorer, elle et ses appas. Il avait une mission à remplir. Le père de Charlotte avait eu beau enquêter sur lui, il n'avait rien découvert de ses tares

familiales, Constantin en était convaincu, sinon il n'aurait jamais pu approcher la jeune fille, encore moins se fiancer avec elle.

Mais son secret était-il bien protégé ? Ou bien risquait-il un jour de s'échapper et lui rendre la vie infernale ? Il devait tout apprendre de son épouvantable patrimoine, repérer qui était au courant, colmater les brèches éventuelles à coups de charme, d'espèces sonnantes et trébuchantes, ou de menaces. Puis quitter cet endroit en y laissant son passé odieux, et ne plus y penser. Il glissa la main dans la poche de son gilet, sortit sa montre et y jeta un coup d'œil. Il se crispa. Cette maison avait dû lui jeter un sort. Il était minuit passé et il était là, quasiment seul avec une jeune fille, que chaperonnaient une vieille femme assoupie et un valet de pied comateux. Une jeune fille dont le grand-père avait déjà déclaré qu'il le voulait pour petit-fils. Il fallait qu'il soit fou pour s'être attardé ainsi !

— Il est plus tard que je ne le pensais, dit-il en s'inclinant. Je suis désolé de vous avoir fait veiller aussi longtemps. Pouvons-nous reprendre cette conversation demain ?

— Certainement, fit-elle aussi froidement que si elle n'avait pas perçu l'étrange incident qui les avait brièvement rapprochés. Je monte à cheval avant le petit-déjeuner. Vous voulez m'accompagner ?

Constantin fronça les sourcils. En ville, on ne s'imposait pas d'exercice physique dès le matin.

— Peut-être, répondit-il évasivement. Sinon, nous pourrions parler d'abord, pendant le repas ?

— Disons à n'importe quel moment de la journée, s'esclaffa-t-elle. J'ai peu de tâches urgentes à accom-

plir. À part des visites aux voisins et du jardinage. J'adore jardiner. Mais cela fait longtemps que nous n'avons pas eu quelque chose d'aussi intéressant que votre visite. Et vous êtes notre invité. Si vous voulez me voir, faites-moi demander, et je serai heureuse de vous tenir compagnie. Bonne nuit. Le jeune Platt va vous ramener à votre chambre. La maison est immense et vous pourriez vous perdre dans l'obscurité. En outre, Grand-père dort avec ses pistolets sous l'oreiller. Par habitude, je suppose.

Constantin retint un frisson, s'inclina et sortit, suivi du jeune Platt titubant.

— Eh bien, eh bien, murmura Lisabeth en levant les yeux sur le capitaine Elijah le Rusé qui la regardait de la plage venteuse où il se tenait, qui aurait deviné que vous transmettiez votre physique aussi fidèlement, et pas un souffle de la vie qui vous animait ? Les mêmes sourcils ironiques, les mêmes yeux splendides. À deux ou trois

reprises, j'ai eu l'impression d'y voir une étincelle venue de vous. Mais quel raseur! C'est vraiment dommage.

Les yeux peints parurent compatir.

Lisabeth sourit.

— Vous êtes unique, monsieur, déclara-t-elle en faisant une révérence. Personne ne peut vous être comparé. Et cela me navre. Je suis franchement déçue. J'ai essayé de découvrir en lui du feu et de la vie. J'ai cru que j'allais en trouver. Mais vous avez beau n'être qu'un portrait, un peu maladroit d'ailleurs, il y a plus de vie en vous. Il a été tenté, j'en jurerais. Puis il a eu peur. *Peur!*

Elle réveilla sa vieille préceptrice et l'aida à se lever.

— Eh bien, voilà ce qui se passe quand on s'éprend d'une illusion, acheva-t-elle en quittant la pièce.

— Non, petite, pas une illusion, déclara Mlle Lovelace. Le vieux capitaine Elijah le Rusé et son petit-fils étaient des gars courageux, avec la tête et le cœur à la bonne place, même si leurs actes n'étaient ni convenables ni conformes à la loi. Mais ils n'étaient ni mesquins ni cruels, et ils ne brutalisaient personne s'ils pouvaient l'éviter. Sauf que dans ce genre de carrière, c'est difficile à éviter, ajouta-t-elle avec un petit soupir.

« Tu les aurais aimés tous les deux. Et ils t'auraient aimée, poursuivit Mlle Lovelace tristement. Mais cela ne sera pas. Et ton cœur ne sera pas brisé. Le chagrin d'amour provient de ce que l'on essaye de faire coller une illusion à la réalité, et que les différences sont trop importantes. Je suis contente que tu t'en sois aperçue à temps. Ce garçon ne leur ressemble que physiquement.

Lisabeth tourna la tête.

— Lovey ? Tu parles d'eux comme si tu les avais connus !

— J'ai connu le père de notre invité. Un homme charmant. Brillant et sachant s'amuser. Une canaille, bien sûr, mais pas méchante... Ils sont partis à présent, tous ces beaux et brillants jeunes gens.

— Son fils n'est pas du tout comme lui, observa Lisabeth d'un ton dépité.

— Oui. Et c'est sa tragédie. Le travail de son oncle, je pense. Il a été élevé selon les convenances, comme un pasteur, sans qu'il lui reste une étincelle de vie. Dommage. Mais sois gentille avec lui, Lisabeth, car il ne saura jamais ce qu'il a manqué, sauf dans ses rêves. Et on lui a appris à les ignorer.

— J'imagine que ça saute une génération. Toute cette sauvagerie et ce courage. Eh bien, si je peux rester célibataire jusqu'à ce que le fils de lord Wylde

— devienne adulte, ce serait l'homme qui me conviendrait !

— Ne dis pas de sottises. Le sang ne saute pas. Il court, il coule et il peut parler, si on ne l'arrête pas

trop tôt. Le sang de lord Wylde s'est appauvri. Il lui en reste juste assez pour mener la petite vie mondaine qu'il s'est choisie, mais cela ne te suffirait pas. Cela ne comblerait aucune fille un peu vivante.

Lisabeth sourit à sa préceptrice bien-aimée. Esther Lovelace était à la fois scandaleuse et délicate. Elle était instruite et bien élevée, mais avait vécu à rencontre de la morale. Elle connaissait la littérature, l'histoire, l'art et la musique, et elle en savait encore plus sur la vie. Avec ses cheveux blancs, ses yeux bleu vif et son visage rond et souriant, elle ressemblait à une infirmière ou à une cuisinière à la retraite. Le capitaine Bigod l'avait embauchée et, bien que Lisabeth n'ait plus besoin d'une préceptrice, il la gardait comme tant d'autres de ses serviteurs. Tous formaient, malgré leur grand âge, un équipage bien vivant, loyal et gai.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, dit Mlle Lovelace. Tu trouveras un bon compagnon, et l'amour véritable. Et peut-être dans un seul et même homme !

— Amen ! s'exclama Lisabeth en riant.

Et, pouffant de rire, elles gravirent l'escalier.

Lisabeth se prépara à se coucher très lentement, pas du tout comme lorsque, quelques heures plus tôt, elle s'était hâtée de se faire belle pour leur noble invité. Elle qui ne se souciait de sa tenue que pour aller à l'église ou dîner dans le voisinage, et portait ses robes de jour jusqu'à ce qu'elles soient usées jusqu'à la trame, avait fouillé dans sa garde-robe et envoyé des servantes quérir épingles, peignes, rubans... Pour le bien qui en avait résulté, songea-t-elle, dépitée.

Elle rentrait de promenade et s'apprêtait à saluer son grand-père lorsqu'elle avait vu un inconnu debout, là, dans son cabinet de travail. Elle avait tout de suite compris que c'était l'aristocrate de Londres dont son grand-père avait annoncé la visite. Elle ne l'attendait pas si tôt, et jamais elle n'aurait imaginé qu'il ait ce physique. Lord Wylde! Il dépassait ses *rêve* s les plus fous. Un bel homme calme, bien élevé et à l'aise en société. Mince, ténébreux, élégant, et le portrait craché de son ancêtre pirate.

Mais le mieux, c'était qu'il était réel, et réellement là ! Ce qui prouvait qu'il avait réfléchi au pacte fou de leurs pères. Elle avait du mal à croire à sa chance.

Elle s'était ruée dans sa chambre, s'était baignée et habillée comme pour une réception. On lui avait brossé les cheveux jusqu'à ce qu'ils brillent et on les avait attachés de façon qu'ils retombent en boucles souples sur une épaule. Elle avait mis son médaillon porte-bonheur en or, celui qui recelait une miniature de sa mère, et avait choisi une robe faussement simple couleur feuille morte, avec des manches longues à cause du temps, un décolleté profond à cause de la mode, et une taille haute dont elle espérait qu'elle lui donnerait une allure plus sculpturale. Ces préparatifs achevés, elle s'était regardée dans un miroir et avait soupiré. Il n'y avait rien à faire. Elle était petite et, pour être à la mode, il fallait être grande. Mais ils seraient assis à table, ce qui dissimulerait ce défaut au moins le temps dû repas.

Cela ne signifiait pas qu'elle se ralliait au plan ridicule de son grand-père. Elle venait tout juste d'entendre parler de cet homme. Lord Wylde était peut-être idiot, ou hautain - elle pensait avoir saisi une expression de ce genre. Jusqu'à ce qu'il lui adresse ce sourire charmant! Trop charmant? s'inquiéta-t-elle. Était-il un panier percé cherchant à se renflouer? Elle avait besoin d'un homme intelligent, prévenant *et* subvenant à ses propres besoins. Mais son grand-père était un homme avisé. Il n'aurait pas invité un vaurien à la rencontrer, quel que soit le pacte signé par son fils.

En tout cas, lord Wylde était ce qui lui était arrivé de plus palpitant depuis... eh bien, depuis toujours.

Elle avait dévalé l'escalier jusqu'au cabinet de travail où son grand-père recevait les invités avant de passer à table. Du moins, les rares invités importants qu'il leur arrivait d'accueillir. Ils menaient une vie simple, et leurs invités l'étaient aussi. Les relations d'affaires de son grand-père étaient des marchands, souvent aisés mais rarement des parangons de bonnes manières. Ce serait la première fois qu'ils recevraient un authentique aristocrate, un vrai gentleman, s'était-elle dit en s'arrêtant devant la porte pour reprendre son souffle.

Debout près de la cheminée, leur visiteur parlait avec son grand-père. Il portait une veste noire à la coupe parfaite, une lavallière et une chemise blanches, et un gilet bleu paon. Un gousset en or pendait à sa taille mince. Ses jambes étaient longues et musclées. Il était si beau qu'elle en avait eu le souffle coupé. C'était donc l'homme que Grand-père voulait lui faire épouser? « Oui ! » avait-elle failli dire au lieu de « bonsoir ». Quelle chance elle avait!

Il s'était retourné, l'avait regardée, s'était incliné en souriant. Ses dents étaient aussi blanches que sa lavallière.

Le cœur de Lisabeth s'était emballé. Elle avait fait une révérence en priant le ciel qu'elle ne commette aucun impair dans ses actes comme dans ses propos durant la soirée. Lovey lui avait enseigné les bonnes manières, mais elle n'avait jamais eu à les pratiquer en si noble compagnie.

Elle avait donc parlé. Et lui aussi.

Et, très vite, elle avait compris qu'il n'était absolument pas l'homme qu'elle avait imaginé. C'était un raseur, un efféminé, un cornichon arrogant, plus soucieux des convenances que de la vie elle-même. Mais qui ressemblait tellement à l'homme qu'elle aimait depuis l'enfance qu'elle se sentait trahie.

Aussi, une fois en chemise de nuit, enfila-t-elle une robe de chambre épaisse et descendit-elle au rez-de-chaussée, en quête de réconfort.

Réconfort qu'elle savait où trouver. Le cabinet de travail était toujours éclairé. Elle poussa la porte. Un feu brûlait dans la cheminée et une lampe était allumée sur le bureau. Il avait deviné. Il devinait toujours.

— Je savais bien que tu viendrais, à un moment ou un autre, dit son grand-père en désignant un fauteuil près de l'âtre. Assieds-toi et dis-moi tout.

Elle prit un coussin du fauteuil et, le serrant contre elle, se laissa tomber sur l'épais tapis comme elle le faisait depuis qu'elle était petite.

— C'est ridicule, lâcha-t-elle. Impossible ! Je sais que vous n'aviez que de bonnes intentions. Comme

toujours. Et je vous remercie du mal que vous vous êtes donné. Je serai aimable avec lui le temps de son séjour, bien sûr, mais cela s'arrêtera là. Vous me pardonnez ? J'apprécie vos efforts, et je ne veux pas vous mettre en colère, Grand-père, mais je dois rester moi-même.

— C'est exactement ce que j'attends de toi, grommela le capitaine Bigod avec un sourire tendre qui lui mettait la bouche un peu de travers. Je voulais seulement te donner l'occasion de faire sa connaissance. Ce genre d'individu, tu ne peux pas le rencontrer en pleine cambrousse, tu sais. Non que les gars d'ici soient de mauvais bougres, s'empressa-t-il d'ajouter. Et s'il y en a un qui te plaît, je ne me mettrais pas en travers du chemin, sauf si j'ai une bonne raison. Mais la vérité, c'est que tu as vingt-deux ans et que tu n'as pas l'air d'aimer quelqu'un en particulier.

— Si. Vous, répliqua-t-elle avec un sourire affectueux.

Il garda le silence, se contentant de la contempler avec tendresse, ainsi qu'elle s'y attendait. Il souriait, car il n'ignorait pas qu'elle jouait avec lui comme d'un violon et, à vrai dire, cela lui plaisait. Elle était son rayon de soleil, ils le savaient tous les deux.

C'était une si jolie petite chose, se dit-il pour la millième fois depuis qu'on la lui avait mise dans les bras, une heure après sa naissance. Sa maman était morte en lui donnant la vie et son abruti de fils ne songeait qu'à s'amuser. Mais, au moins, il lui avait confié le bébé.

Maintenant, bien sûr, sa petite-fille avait grandi et était devenue encore plus jolie. Jolie et non pas belle. Parce que, selon sa grande expérience de la gent féminine, une beauté était une femme froide, aussi impressionnée par son physique que ceux qui la regardaient, et ce n'était pas du tout le cas de sa Lisabeth, qui ne se souciait guère de son apparence. Et un garçon manqué était une fille vive, mais insolente, et ce n'était pas non plus le cas de Lisabeth. Une belle femme avait sa place sur une pièce de monnaie ou un médaillon, pas dans les bras d'un homme. Quant aux femmes d'esprit, il en avait rencontré, bien sûr, mais après avoir tenté de l'épater, elles en venaient toujours au vif du sujet, à savoir lui passer la bague au doigt.

Celle qui la lui avait passée finalement avait été ce qu'on appelle une bonne épouse. Il l'avait sincèrement aimée, bien que son physique ait été passable. Elle s'en lamentait, mais, voyant que lui ne s'en plaignait pas, elle avait cessé d'y penser.

Quant aux filles qu'il avait connues, et il en avait connu beaucoup ici et là, il refusait d'y penser en même temps qu'à sa petite-fille.

De toute façon, Lisabeth les surpassait toutes. Elle possédait tout ce qu'un homme pouvait désirer. Elle était petite, mais avait la taille qu'il faut pour lever les yeux sur un homme. Elle s'exprimait bien et était si gentille que jamais il ne l'avait entendue s'adresser avec mépris à qui que ce soit. Elle l'aurait pu, pourtant, vu l'éducation qu'il lui avait fait donner. En effet, à ses yeux, rien n'était pire qu'une personne ignorante, homme ou femme.

Elle était peut-être trop attirante. Il avait peur pour elle lorsqu'il voyait les hommes dévorer du regard sa bouche pulpeuse et ses formes somptueuses. Ce qu'ils n'osaient faire lorsqu'il se trouvait à proximité, car si certains se le permettaient, ils ne risquaient pas de recommencer. Le capitaine Bigod y veillait.

L'ennui, c'était qu'il se sentait vieillir et pensait au jour où il ne serait plus là pour la protéger. Elle avait besoin d'un homme bien à elle ; elle avait besoin d'un mari.

— Son allure me plaît, disait-il à présent. C'est un gentleman à cent pour cent. Mais pas du tout froid et bouffi d'orgueil comme d'autres que je pourrais nommer.

— Oh, Grand-père, fit-elle avec un long soupir déçu. Bien sûr qu'il est froid et bouffi d'orgueil. C'est justement ce que je lui reproche.

— Il lui faut s'habituer à son environnement. Laisse-lui le temps. Certaines personnes sont lentes à se détendre. Il est intelligent. D'ailleurs, son père l'était. Et son physique...

Il leva les yeux au plafond comme s'il cherchait les mots justes pour le décrire.

Elle éclata de rire.

— Oui, je sais à qui il ressemble, mais il est quand même très différent.

— Oui, reprit son grand-père comme s'il ne l'avait pas entendue, il ressemble à son père, c'est son portrait craché. Et encore plus au capitaine, en plus moderne, bien sûr.

Tournant la tête, Lisabeth examina le portrait accroché près de la fenêtre. Une affreuse pensée lui vint à l'esprit.

— Grand-père ! s'écria-t-elle. Vous n'avez pas usé de menaces pour le convaincre de venir, j'espère ? Si c'est le cas, rien d'étonnant à ce qu'il soit si crispé.

— Non, protesta le capitaine en feignant d'être offensé. Je n'ai rien fait de tel. Pour qui me prends-tu ?

— Pour quelqu'un de rusé et de déterminé. Mais vous ne mentiriez pas. J'en déduis que c'était une menace voilée, je me trompe ?

Il ne répondit pas. Elle crut voir sa peau rougir sous la barbe, et pouffa.

— Ah ! Tout s'explique. Au moins, il est assez intelligent pour se méfier de vous. Et de moi. Eh bien, nous rendre visite ne lui nuira pas. Ainsi, vous lui avez raconté l'histoire et il est venu me voir ? Pourquoi ? Et il a vingt-sept ans, vous dites. Pourquoi est-il toujours célibataire ? Vous le savez ?

Il haussa les épaules.

— Bon, reprit-elle, je pense que nous le découvrirons bien assez tôt.

Il respira mieux. Il avait caché le journal de Londres afin qu'elle n'en apprenne sur Constantin Wylde que ce qu'elle pouvait trouver dans le nobiliaire. Inutile qu'elle sache que le garçon était fiancé à une autre. L'expérience lui avait appris qu'il y avait loin de la promesse aux serments devant l'autel. Ils aviseraient plus tard, si nécessaire.

— Grand-père, je vous en prie, ne vous montez pas la tête. Il ne m'intéresse pas vraiment. J'essaierai d'être polie, c'est entendu. Mais il a pu accepter de me voir parce que c'est un gentleman et que cela lui a paru judicieux, compte tenu de l'accord de nos pères.

Elle fit une pause et jeta un regard soupçonneux à son grand-père.

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne m'avez pas parlé plus tôt de ce pacte.

— Je voulais te laisser la possibilité de choisir toute seule ton mari, répondit-il d'un ton sentencieux.

Puisque tu ne l'as pas fait, j'ai pensé qu'il était temps que je t'informe du projet de ton père.

— Merci. C'est vrai, ce pacte a piqué ma curiosité, et c'est sans doute aussi le cas de lord Wylde. Mais n'oubliez pas, c'est un aristocrate, et un homme fortuné qui plus est, et il est membre de la haute société alors que je ne suis qu'une fille de la campagne.

— Tu as une dot conséquente, tu as été bien élevée, tu es jolie comme un cœur et futée !

— Mais nous n'appartenons pas à la haute société. Lui, si.

— Nous nous tenons à la lisière de cette société ! rugit-il.

; — Chuuut ! Vous voulez réveiller toute la maisonnée ? Nous nous tenons peut-être à la lisière de cette société, mais nous avons une histoire un peu particulière, dont les gens d'ici ne s'offusquent pas, mais qui...

— Mieux que ça, ils sont fiers de nous.

— Peut-être, mais notre famille n'est pas de celles dont se vanteraient les gentlemen.

— Il se trouve que sa famille a fait pire, répliqua son grand-père. Et rappelle-toi, ajouta-t-il, qu'aucun membre de la nôtre n'a été condamné à mort !

— C'est parce qu'on ne les a pas pris.

— Exactement. On ne les a pas pris. Tous tes ancêtres étaient malins et chanceux, car la chance compte aussi, tu sais. Quant à moi, j'ai gagné mon argent par mon travail ; en faisant des affaires et de bons investissements, petite demoiselle, ne l'oublie pas.

— Mais pas votre père, insista-t-elle.

— Et celui du jeune Wylde non plus ! s'écria-t-il d'un ton triomphant.

Elle soupira.

— Tout ce que je dis, c'est que je serai polie, mais que vous ne devez pas espérer autre chose. Ce que son père et le mien voulaient n'a aucune importance... À moins que vous n'ayez l'intention de me contraindre à l'épouser ? ajouta-t-elle, en ouvrant de grands yeux.

— Non, bien sûr que non ! Tu n'es pas obligée de le prendre si tu n'en veux pas.

— Bien, fit-elle avec un hochement de tête. S'il ne me plaît pas, vous comprendrez. Si c'est lui qui ne veut pas de moi, vous devrez le comprendre aussi.

— S'il n'a pas perdu la tête dès qu'il a posé les yeux sur toi, je mange ma barbe !

— Ça, j'aimerais bien, approuva-t-elle avec une moue de dégoût. Quelle mouche vous a piqué de laisser pousser un truc aussi laid ?

L'air coupable, il caressa sa barbe broussailleuse d'un geste protecteur.

— Je te l'ai dit. Je suis allé voir quelques vieux copains à Londres et, sans la barbe, ils ne m'auraient pas reconnu. J'en portais une quand j'étais jeune.

— Alors pourquoi vous ne l'avez pas rasée depuis ? Ne me dites pas qu'elle plaît à la veuve !

— Elle s'appelle Mme Twitty, répliqua-t-il dignement. Et ne va pas lui reprocher la mort de son mari.

— Elle est veuve depuis aussi loin que je m'en souviens... Oh! Bien sûr! Je suis désolée, Grand-père! Vous avez décidé de légaliser votre relation ? Cela explique votre hâte à me voir mariée et partie, parce qu'il n'y a rien de pire pour une épouse, dit-on, que d'entrer dans la maison où vit encore une vieille flamme, et certaines épouses regardent ainsi toute femme ayant eu un droit sur le cœur de leur mari. Voilà qui change tout. Je vais vite me trouver quelqu'un, ou du moins je vais essayer. Et si je ne trouve personne, j'irai passer un moment à Londres, j'ai toujours rêvé de...

— Attends ! rugit le capitaine en levant la main. Il n'y a rien de ce genre ! En fait, poursuivit-il d'un ton plus calme avant qu'elle ait pu le gronder de nouveau, en ce qui nous concerne, Mme Twitty et moi, nos chemins vont se séparer. Elle a un œil sur M. Finn, le boucher, et je leur souhaite bonne chance. Je ne lui ai jamais fait de promesse, elle ne m'en a pas fait. Elle ne rajeunit pas et moi non plus, aussi il n'y a rien à dire. Je veux que tu te trouves un bon mari afin que je puisse reposer tranquille, c'est tout. Et, ajouta-t-il d'un ton narquois, je ne détesterais pas voir un, deux ou sept petits-enfants jouer à mes pieds dans mon grand âge.

Elle éclata de rire.

— Eh bien, s'il faut attendre votre grand âge, je peux repousser mon éventuel mariage d'au moins vingt ans.

Il sourit. Elle avait oublié la barbe, comme prévu. Mais comment diable était-il censé inspirer une peur divine à un jeune homme en se présentant bien propre et bien rasé comme c'était la mode aujourd'hui ? Il ne pensait pas avoir effrayé le jeune Wylde, mais il avait certainement retenu son attention.

— Tout ce que je te demande, dit-il, c'est d'être polie avec lui, même s'il ne te convient pas.

— La blague que j'ai faite au dîner était trop osée, je le savais, reconnut-elle, l'air coupable. Je voulais seulement voir comment il allait réagir. C'était grossier. J'ai honte. Et j'avoue que j'avais dans l'idée de le secouer un peu, histoire de voir s'il y avait de la vie en lui. Vous avez remarqué sa réaction ? On aurait dit que j'avais agité un poisson mort sous son nez. Ce que j'ai dit n'était pas grossier à ce point, tout de même ! Il aurait pu cacher son dégoût. Et il aurait dû, en tant que gentleman. En réalité, c'est un prude, grand-père, et rien de plus.

— Il ne te connaît pas, observa son grand-père. Comment pouvait-il savoir que tu n'étais pas une prude toi-même qui aurait pris un mot pour un autre ?

Elle baissa la tête pour cacher la rougeur subite qui lui montait aux joues. Approcher ses lèvres de celles de lord Wylde n'avait pas été une blague ni le geste d'une prude. Mais le fait d'une impulsion irrésistible. Pourtant, il y avait réagi de la même façon qu'à sa plaisanterie.

— Son père était un brave garçon malgré ses folies, reprit son grand-père. Il aurait mûri et serait devenu plus raisonnable s'il avait vécu. Et sa mère était une charmante jeune femme. Son oncle est une baudruche, plus impressionné par sa propre piété que Dieu ne le sera jamais. Réciter la Bible à tout bout de champ et se comporter comme un petit saint n'ont jamais fait entrer un homme au paradis. C'est en menant une vie droite et en faisant le bien qu'on y parvient. Un ancien pirate franchira la porte étroite plus facilement qu'un pasteur, s'il n'a jamais commis le mal pour le mal et si le pasteur a prêché ce qu'il ne pratiquait pas. C'est ce que je dis. C'est ce que dit aussi ton M. Beecham, je parie.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas mon M. Beecham. Et il n'est pas pasteur, mais instituteur, et un bon instituteur, je dois préciser.

Le capitaine retint sa langue. Personne ne savait mieux que lui que critiquer quelque chose ou quelqu'un poussait une jeune personne à le défendre, puis à l'aimer. La moitié des équipages à bord des bateaux de pirates était composée de garçons qui défiaient leurs parents. Certes, l'autre moitié était constituée de purs voyous qui n'avaient jamais eu de parents à défier car, très probablement, telle la vermine, ils étaient sortis en rampant de dessous des pierres.

— Tu penses à lui ? demanda-t-il.

— Vous le sauriez si je pensais à lui. Non. Je trouve agréable de discuter avec lui mais je ne le vois pas en mari, du moins pas pour moi.

Le capitaine retint un soupir de soulagement. Il n'avait rien à reprocher au jeune Beecham, à part le fait qu'il était un raseur et n'avait pas plus d'argent que d'esprit, c'est-à-dire pas du tout.

— Eh bien, si rien d'autre ne te tracasse, minette, je vais au lit, annonça-t-il. Je dois me lever tôt pour parler à Ames. L'herbe des pelouses est trop haute. Les gens de la haute société aiment que tout soit net et léché. Quels sont tes projets pour demain ? Tu pourrais emmener le jeune Wylde faire le tour du propriétaire, non ?

— Bien sûr. Il ne me plaît pas, mais je sais quels sont les devoirs d'une hôtesse.

– Bien, bien. Promenez-vous à cheval ou à pied, peu importe. Mais fais sa connaissance avant de le condamner à la pendaison. Tu pourrais être surprise. Bon, tu vas te coucher aussi, ou y a-t-il autre chose que je puisse faire pour toi ?

– Vous avez fait exactement ce dont j'avais besoin. Je ne vais pas tarder à me coucher. Mais vous savez comment ça se passe avec moi. Quand je suis remontée et que mon cerveau tourne à toute allure, j'ai besoin de me calmer avant de pouvoir me reposer. Allez-y. Et merci, Grand-père, de m'avoir comprise.

– J'essaie toujours, répondit-il, bourru.

Il se leva, elle aussi, et ils s'embrassèrent. Puis elle le regarda sortir.

Elle écouta ses pas décroître, puis revint se planter devant le portrait suspendu près de la fenêtre. Inclinant la tête de côté, elle l'examina avec soin. Il était là depuis aussi loin que remontaient ses souvenirs, mais jamais elle ne l'avait étudié comme elle le faisait à présent.

Le père de lord Wylde posait avec un chien tacheté et un beau cheval à l'arrière-plan. Il portait des vêtements élégants à la mode du siècle dernier, et ressemblait à n'importe quel aristocrate anglais de cette époque. Mince et ténébreux, avec un sourire narquois qui lui donnait un air canaille, il était le charme incarné.

Elle lui fit une révérence avant de rejoindre celui qui ornait l'autre côté de la fenêtre. Celui-là, elle n'avait pas besoin de le scruter. Elle le connaissait par cœur. L'artiste qui l'avait peint n'était pas très talentueux. Elle le savait à présent, mais ne s'en était pas rendu compte lorsque ce personnage et son histoire s'étaient emparés de son imagination avec autant de force que les contes de fées qu'on lui racontait à l'époque.

Lui aussi était mince et ténébreux. Mais une fine moustache ornait sa lèvre supérieure et sa barbe rase se terminait en triangle sous le menton. Cela lui donnait un air à la fois diabolique et policé. Brandissant un sabre, il tenait la tête haute, comme prêt à conquérir le monde. Derrière lui, la mer, théâtre de ses exploits, s'étirait, blanche et grise. Moins talentueux que celui qui avait peint son petit-fils, l'artiste était cependant parvenu à exprimer quelque chose de la personnalité de son modèle.

Les couleurs étaient ternes, mais le sourire de l'homme fusait, tel un éclair blanc, et son regard étincelait. Fièrement campé sur ses pieds, sa cape rouge tourbillonnant dans le vent, il était si plein de vie qu'il

semblait impatient d'interrompre la pose et de traverser la plage en courant jusqu'au canot qui l'emmènerait vers le trois-mâts dansant sur les vagues à l'arrière-plan.

Lisabeth avait espéré qu'elle le rencontrerait un jour, dans la vraie vie. Elle avait même cru que c'était arrivé. Mais le gentleman du portrait n'aurait pas sauté en arrière comme un petit lapin effrayé pour éviter un baiser.

Elle soupira. Tant pis. Sa vie était immuable. Elle s'était demandé si l'arrivée de lord Wylde allait la modifier. Elle avait beau aimer ce rythme familial, un bouleversement eût été le bienvenu. Même le paradis peut devenir ennuyeux, à la longue. Elle avait eu l'espoir que l'irruption du nouveau venu fournirait un remède à l'étrange impatience qui la rongait depuis quelques mois.

Elle ne voulait pas vraiment se marier, il n'y avait pas un homme de sa connaissance à qui elle aimerait consacrer sa vie ; or c'était en cela que consistait le mariage, non ? Elle n'aimait pas non plus l'idée d'un homme régissant son existence, et c'était cela aussi, le mariage. Bien qu'elle se sentît parfois un peu seule, elle était entièrement libre, et son éducation lui avait appris à accorder de la valeur à cette liberté. Elle ne voulait pas non plus aller vivre à Londres. Sa vie était ici, aux Mouettes, et son bonheur aussi. Ainsi que son > ennui et son impatience. Elle n'y comprenait rien, mais c'était ainsi. Lord Wylde était mille fois plus séduisant que tous **Mes** hommes vivants sur lesquels elle avait jamais posé les yeux. Évidemment, les hommes en question étaient marins, fermiers, pêcheurs, artisans locaux, et divers autres individus très ennuyeux qui venaient **de** Londres pour parler affaires avec son grand-père. Et les contrebandiers de la région, bien sûr, ainsi que **-d'**anciens associés de son père. Ceux-ci étaient plus amusants que les autres, mais elle en savait assez pour éviter de se lier à aucun d'entre eux. Le doux, l'instruit, le bonnet de nuit qu'était M. Beecham brillait au sein de sa compagnie habituelle.

Le lord que son grand-père avait contraint de s'aventurer au cœur de la Cornouaille s'était révélé un raseur et un snob. Mais, au moins, c'était un nouveau venu.

Elle salua le portrait et monta se coucher.

Jamais il ne s'était senti aussi seul. C'était ridicule.

Constantin s'était senti seul à l'âge de cinq ans lorsque, après la mort de son grand-père, il était arrivé dans la maison sans enfant de son oncle. Bien que le défunt lui ait rarement adressé la parole et encore moins manifesté de l'affection, il avait souffert de sa disparition. Il n'avait aucun souvenir de ses parents, et la perte de son grand-père, et par conséquent de son foyer, l'avait bouleversé. Oncle Horatio avait une femme et une petite troupe de domestiques souriants, aussi avait-il pensé que son existence allait s'améliorer. Eh bien, non. Elle n'avait pas empiré non plus.

Il était habitué à ce qu'on ne s'occupe pas de lui. Sa tante était une infirme et son oncle un maître exigeant, prodigue en conseils, sermons et châtiments. Que ces gens-là le négligent n'était pas dramatique. Il avait d'ailleurs récemment dit à son oncle qu'il espérait ne jamais le revoir et n'en souffrait pas le moins du monde.

Il s'était senti seul chaque première nuit passée dans une nouvelle école, mais il en avait fréquenté tant qu'il avait appris à dominer ce sentiment terrible de vacuité, à refouler ses larmes et à enfouir le visage dans l'oreiller.

Se sentir aussi seul à présent était absurde. Il était un homme adulte, entouré d'amis et de relations, et jouissant d'une situation enviable au sein de la bonne société.

La cause en était-elle ce portrait de son père qu'il avait enfin vu ? Ou bien le fait d'avoir rencontré la femme que ce dernier lui avait destinée et qu'il ne pourrait épouser ? Quelle que soit la raison, le sommeil fuyait.

Le lit sur lequel il était étendu était vaste et le matelas moelleux, les draps immaculés sentaient bon. La température de la pièce était parfaite, et la maison silencieuse. Mais ses pensées continuaient à tourbillonner dans sa tête.

S'il s'était donné le mal de venir jusqu'ici, c'était parce qu'il avait appris que le récit absurde du capitaine était véridique.

Il avait cru qu'après l'avoir écouté son oncle se serait écrié : « Ridicule ! » ou bien qu'il aurait explosé de fureur en jurant de lâcher les enquêteurs de Bow Street sur l'affaire. Méthode à laquelle se serait opposé Constantin. On ne pouvait laisser une telle rumeur, même fausse, se répandre dans la haute société. L'affaire devait être réglée avec soin et discrétion. Son oncle se rangerait à son opinion : soin et discrétion étaient

ses maîtres mots. Constantin débita donc son histoire tout en pariant secrètement sur le premier mot que lâcherait son oncle. L'impudence et l'impiété étant condamnées avec fermeté dans cette maison, il avait appris très jeune à garder pour lui ses pensées, spéculations et audaces intellectuelles.

Il n'avait jamais craint les châtiments corporels, même enfant, mais on lui avait dit, dès le début de son séjour, que des infractions répétées seraient punies de bannissement. Il n'aimait pas son oncle, mais respectait sa détermination et le croyait sur parole. Et être rejeté définitivement de ce qui restait de sa famille était une perspective terrifiante.

D'où son comportement docile. Mais parier dans sa tête n'était pas jouer aux cartes ou aux dés, faute grave. Les péchés commis en imagination ne pouvaient offenser les oreilles ou les yeux de son oncle. Et des propos insolents murmurés dans son for intérieur ne pouvaient déclencher de coups de fouet ni l'exil. Bref, en gamin imaginaire, il avait découvert très jeune que se mal conduire en pensée était très satisfaisant, car cela permettait d'obéir et de désobéir simultanément. Il ignorait que c'était ainsi que les esclaves, les employés et beaucoup de femmes mariées parvenaient à vivre aux côtés d'un tyran. Il savait seulement que cela marchait. Constantin faisait plus de rêves lascifs que son oncle ou ses amis n'auraient pu l'imaginer.

— Je ne pensais pas qu'il le ferait, finit par murmurer son oncle. Il aurait pu avoir la courtoisie élémentaire de venir me trouver en premier.

Constantin se redressa, ahuri.

— Vous *connaissez* cet homme ?

Son oncle hocha la tête.

— Et ce qu'il a dit est vrai ?

Son oncle hocha de nouveau la tête.

Constantin bondit de son fauteuil comme s'il était en feu, mais un grand froid l'avait envahi.

— Mon père était un... bandit de grand chemin ? s'exclama-t-il tandis qu'un rugissement lui emplissait les oreilles.

Son oncle fit la moue.

— Non, pas vraiment. Il jouait à en être un, et il en est mort. Mais il a passé sa vie à jouer à une chose ou à une autre. Il n'avait ni bon sens ni principe. C'était une canaille et un imbécile, la croix que portait ton grand-père.

— Et vous ne m'en avez jamais rien dit ?

— Pourquoi l'aurais-je fait? Nous avons décidé que personne ne devait être au courant, et personne ne l'est, hormis ce vieux pirate. Nous pensions qu'il garderait le secret. Quel bien tirerait-on de dénoncer ton père aujourd'hui ? Uniquement du mal. Tu dis qu'il

veut te voir épouser sa petite-fille ? Jamais. Ton grand-père se retournerait dans sa tombe. Je l'interdis. Oublie cela. Il ne peut t'obliger à rien. Ton père étant un criminel, aucun pacte ou accord de sa part ne tiendrait devant un tribunal. Détends-toi, dis non, interdis ta maison à cet individu et ne pense plus à cette histoire. Vu son âge, Bigod ne voudra pas plus que toi de scandale à sa porte. Surtout s'il désire voir sa petite-fille bien établie.

— Mon père était un bandit de grand chemin et un tricheur? articula Constantin en détachant chaque syllabe de ces mots incroyables. Il est mort en châtiment de ses crimes et non au service de Sa Majesté? Et, moi, poursuivit-il lentement, j'ai été tenu dans l'ignorance de ces faits parce que mon grand-père et vous avez décidé de me mentir par omission.

— Pour ton bien, précisa son oncle. Des instincts mauvais t'habitaient, c'était visible. Tu étais le portrait de ton père, après tout. Ton grand-père l'a jeté dehors et l'a déshérité avant ta naissance, et ta mère était trop près de sa fin pour le suivre. Il lui était interdit de l'approcher. S'il avait fait la moindre tentative, il aurait été dénoncé et condamné à la prison ou au bagne... sous un autre nom, bien sûr. Ta mère n'avait pas non plus le droit de recevoir de lettres de lui. Elle ne s'est jamais vraiment remise de ta naissance, et elle est morte peu après ton père. C'est le passé et cela n'a rien à voir avec ta vie actuelle, aussi oublie-le.

— Bigod prétend que son fils aussi connaissait ma mère.

— C'est possible, fit Horatio Anstruther en haussant les épaules.

— Pourquoi mon père a-t-il été jeté dehors ?

— Impudence. Manque de respect. Et impiété.

— Mais pas pour le punir d'un crime ?

— Non. C'est arrivé ensuite. J'imagine qu'une fois dans l'obligation de gagner sa vie, il a emprunté le chemin du mal auquel sa conduite précédente l'avait mené.

— Mais mon grand-père a recueilli la femme de son fils ? Elle ne lui était même pas apparentée. Pourquoi a-t-il fait cela ?

— C'était, ainsi que je te l'ai dit, un homme pieux. Son fils l'a beaucoup déçu, mais il savait quels étaient ses devoirs. Et sa fille, ma très chère épouse aujourd'hui défunte, était une créature douce et une citoyenne modèle, preuve s'il en était qu'il n'y avait pas que du mauvais sang dans la famille.

— Comment avez-vous réussi à garder le secret ? insista Constantin. Il y avait sûrement d'autres personnes au courant qui...

— Ton grand-père a payé ce qu'il fallait pour que tout le monde se taise et que ses menaces soient prises au sérieux. Les amis de ton père étaient eux aussi des canailles, ils ont eu peur de la loi.

— Et la carrière militaire de mon père ? s'enquit Constantin, cherchant quelque chose à quoi se raccrocher.

— Ton grand-père a fait jouer ses relations, et le registre officiel a été expurgé.

— Alors, lorsque mon père s'est retrouvé à la rue et sur le point de devenir père lui-même, il a triché et volé uniquement pour pouvoir un jour nous entretenir, ma mère et moi ?

Le rire de son oncle évoquait une quinte de toux.

— Embellis les choses autant que tu veux. Qui sait ce qui se passe dans la tête d'un criminel ? Ce que je sais, moi, c'est que ton grand-père était un homme bon et vertueux, et que son fils ne l'était pas. Je ne suis pas de ton sang, mais je respectais ton grand-père et je lui ai promis qu'après son départ, je veillerais sur toi et étoufferais dans l'œuf la moindre inclination au mal. Ce que j'ai fait.

Constantin avait dépassé l'étape de la réflexion. Ainsi, toutes les choses qu'en d'autres circonstances

il aurait dites dans sa tête, il les prononça à haute voix. Désorienté et en colère, il ne voulait plus que défendre ce père inconnu dont il avait toujours été fier. Et qui était mort à l'âge que lui-même avait aujourd'hui. Le jeune homme banni de chez son père et mort sur un gibet lui inspirait plus de sympathie que le héros révérend toute sa vie. Celui-ci n'avait pas besoin qu'on prenne sa défense. Le pauvre garçon qui n'avait pas réussi dans la carrière de détrousseur, si.

– Vous avez jeté tout ce qui lui appartenait ? Vous n'avez rien gardé pour moi ?

– Bien sûr que non ! s'exclama son oncle.

Constantin était choqué, ébranlé et légèrement honteux. Mais furieux aussi.

– Alors, c'est avec des mensonges que vous m'avez enseigné la morale ? Intéressant.

– Mentir est un péché, répliqua son oncle en levant l'index. Mais mentir pour sauver une âme n'a rien à voir.

– Et l'âme de mon père ? Elle ne comptait pas ?

– Il était au-delà de l'aide. Ta mère était faible, certes, mais c'était une femme. Nous avons décidé de t'épargner le chagrin de connaître leur triste histoire.

Constantin regarda son oncle dans le blanc des yeux.

– Et vous, bien que vous désapprouviez vivement mon père et ma mère, avez quand même accepté de m'accueillir chez vous et de m'élever comme votre enfant ? C'est très noble de votre part, mon oncle.

– Eh bien, c'était le moins que je puisse faire, en tant qu'homme de Dieu.

– Mais mon grand-père vous a payé pour cela, n'est-ce pas ? enchaîna Constantin. C'est compréhensible. C'était un homme très riche, et il n'avait eu qu'un seul fils. Il voulait sûrement que sa fortune, le titre et le manoir aillent à son unique descendant, c'est-à-dire à moi. Et je ne doute pas qu'il vous aurait privé du moindre sou si vous aviez refusé. Aussi, même si vous déploriez tout ce qui concernait mon père et méprisiez ma mère, avez-vous cependant laissé leur rejeton s'introduire dans votre maison. Était-ce de la sainteté, mon oncle, ou bien un solide sens des affaires ?

Le visage de son oncle s'embrasa.

– Et voilà les remerciements que me valent mes efforts ! Tu oses me sermonner ? Si je ne t'avais pas accueilli à la mort de ton grand-père, tu les aurais tous rejoints, lui, ton père et ta mère, à l'heure qu'il est. Qui d'autre t'aurait hébergé ?

– Il y a des internats, mon oncle. J'en ai connu un bon nombre. Et d'autres familles respectables auraient supporté ma présence en échange d'une pension régulièrement payée. Les avocats de mon grand-père s'en seraient occupés. Je ne vois pas ce qu'il y a de particulièrement noble dans votre attitude.

– J'exige des excuses, monsieur !

– Vraiment ?

Constantin était furieux et scandalisé. Sa vie paisible avait été bouleversée. Après lui avoir appris à vénérer les convenances et la morale, le parangon de vertu que se prétendait son oncle reconnaissait lui avoir menti. Toute l'insolence contenue depuis l'enfance se rua hors des lèvres de Constantin, et il y prit un grand plaisir.

– Des excuses ? Demandez-les à ma mère, la pauvre âme, séparée de son mari au moment où elle en avait le plus besoin. Demandez-en à mon père, jeté dehors sans hésitation parce qu'il osait penser par lui-même. Mais n'en attendez pas de moi, mon oncle. Vous m'avez menti depuis le jour où vous avez posé les yeux sur moi, n'est-ce pas ? J'ai été puni pour des choses que je n'avais pas faites et menacé de bannissement alors que jamais vous ne seriez allé jusque- là, parce que, si vous ne m'aimiez pas, vous aimiez beaucoup mon argent. Je vous souhaite une bonne journée, monsieur.

– Et tu penses que ce vieux pirate t'en révélera plus que moi ? cria Horatio derrière lui.

– Je pense qu'il pourrait difficilement m'en dire moins, lâcha Constantin avant de sortir.

Non seulement il avait quitté la maison de son oncle, mais il était venu jusqu'ici pour rencontrer les curieux habitants de cette étrange demeure. Un excapitaine excentrique ; une préceptrice alcoolique ; des serviteurs âgés ou à la limite de la débilité ; et une fille aux manières de roturière et parlant comme une catin, mais au visage d'ange. Et lui, innocent qu'il était, avait failli sceller son destin définitivement d'un baiser incongru.

La sagesse recommandait de partir tant que cela lui était encore possible. Et, se dit-il en se retournant de nouveau dans son lit à la recherche d'une position confortable, il devait se rappeler qu'il n'était pas seul. Il avait de bons amis, Biase et Kendall, à qui il avait raconté toute l'histoire, car il les connaissait depuis le collège et savait pouvoir leur faire confiance. Nonchalant et spirituel, sir Biase de Wolf était un riche propriétaire terrien qui devait ses domaines à des ancêtres normands et qui, à la connaissance de la plupart des gens, n'avait pas fait grand-chose en dehors d'hériter. Sombre et exalté, sir Richard Kendall était passionné de sports, boxe, escrime et équitation, qu'il pratiquait avec maîtrise. Il ne fréquentait les salons que s'il pensait y rencontrer un propriétaire désargenté cherchant à vendre un ou plusieurs de ses chevaux.

Mais tous deux étaient prêts à payer de leur personne pour un ami. Et Constantin était fier d'en être.

— Il faut que j'aille me rendre compte par moi-même, leur avait-il dit. Je suis incapable de penser à autre chose.

— C'est bizarre. S'il y a en Angleterre un homme qui ne ressemble pas du tout à un malandrin, c'est bien toi, avait commenté Biaise.

— Un homme peut être un bandit et avoir une figure de saint, répliqua Kendall. Mais ce n'est pas ton cas. Tu n'as même pas l'air d'avoir, ne serait-ce qu'une seule fois, envisagé un acte douteux. Plus convenable que toi, je ne connais pas.

— C'est vrai, avait opiné Biaise avec un sourire. Convenable et collet monté. Il y a eu des bandits de grand chemin qui embrassaient les dames, d'autres qui chantaient, et même ce Français - comment s'appelait-il ? - qui valsait. Mais aucun n'avait la tête à lire un sermon à ses victimes. L'idée est absurde. Le vieil homme t'a fait une blague. La fille doit être aussi jolie qu'une gargouille. Va trouver ton oncle, qu'il te raconte toute l'histoire, et tiens-nous au courant. Nous t'accompagnerons en Cornouailles et nous t'aiderons à jeter à la mer ce satané capitaine.

— Je n'ai pas besoin d'aide pour me débarrasser de lui, avait protesté Constantin. Ni de compagnie pendant que je le fais, mais je vous remercie.

Constantin s'empara de son oreiller et le secoua avant d'y reposer la tête. Sur ce dernier point, il avait eu tort. Un peu de compagnie n'aurait pas été inutile.

— Je me demandais seulement si vous n'aviez pas une opinion sur la question, avait-il expliqué. Et, ajoutai-je, je ne me trouve pas « collet monté » même si je m'efforce d'être toujours convenable.

— Tu n'as pas à te donner de mal, tu l'es naturellement, avait déclaré Kendall. Il n'y a jamais eu le moindre souffle de scandale à ton sujet. Je n'ai jamais vu ta caricature dans les feuilles de choux, ni entendu un mot en ta défaveur.

— Voilà qu'il se vexe ! s'esclaffa Biaise. Fais attention, Kendall. Si tu continues à lui jeter des fleurs, il va se nouer un mouchoir sur la figure et courir attaquer les veuves et les orphelins, juste pour modifier l'opinion que nous avons de lui.

La boutade avait fait rire même Constantin.

— Si jamais tu as des problèmes, avait repris Kendall sérieusement, fais-moi prévenir. Je viendrai.

— Moi aussi, bien sûr, avait dit Biaise. Il reste peu de monde en ville en ce moment. Mais, mon vieux, Mlle Winchester ne va pas comprendre que tu ne sois pas en permanence à ses côtés. Les jeunes filles récemment fiancées adorent parader devant

les autres femelles en compagnie des mâles qu'elles viennent d'attraper. Comment comptes-tu lui expliquer ton absence ?

— Je vais lui raconter que d'importantes affaires familiales m'appellent au loin. Elle comprendra. Elle fait grand cas de la famille. Comme moi.

Ses amis avaient accepté de garder un œil sur sa fiancée et de l'inviter à danser dans les réceptions afin de lui faire oublier son absence.

Ce qui lui rappela qu'il était fiancé à une jeune fille intelligente et très comme il faut. Une fois résolu le problème des origines de sa fortune, une vie agréable l'attendait. Il se retourna encore une fois dans son lit, l'âme enfin en paix. Le problème de l'étrange et jolie femme que son père avait voulu lui faire épouser serait bientôt sous contrôle, et il serait libre de partir. Mais ce parfum, et ces yeux, et ces lèvres...

Constantin se redressa dans son lit. Le soleil soulignait le contour des fenêtres et s'insinuait entre les lattes des volets.

— Milord, fit son valet en s'arrêtant près de son lit. Je vous ai réveillé ? Je vous prie de m'excuser. J'ai essayé de ne pas faire de bruit.

Constantin frotta ses tempes douloureuses.

— Non, Atkins. Tu aurais pu être aussi discret qu'une souris, je t'aurais quand même entendu. J'ai mal dormi.

— Cela arrive souvent les premières nuits dans un endroit qu'on ne connaît pas.

— Oui. Mon problème est que j'ignore combien de nuits étranges nous allons devoir passer ici, grommela Constantin. Tu as eu à faire avec les domestiques de la maison ? Qu'est-ce que tu en penses ?

" Atkins, toujours soucieux d'être exact, prit le temps de réfléchir.

— Ils sont... uniques, milord. Amicaux. Seriabes. Et loyaux jusqu'à l'excès, si cela est possible. Beaucoup sont analphabètes et manquent de formation, mais ils accomplissent leurs tâches, gardent la maison propre et sont aimables et toujours prêts à plaisanter. Et pas question de dénigrer leurs maîtres. S'il y avait une inondation, ils se noieraient en tentant de les sauver. S'il y avait un incendie, ils brûleraient, et s'il y avait...

— Ça va, j'ai saisi l'idée, coupa Constantin, la tête entre les mains.

— Vous avez fait des excès hier soir, milord ? s'en-quit Atkins, plein de sollicitude, en notant le malaise de son maître.

Constantin se livrait rarement à des excès, mais ce n'était pas inhabituel dans le milieu où Atkins avait travaillé toute sa vie.

– Non. Ce doit être parce que je n'ai pas l'habitude de me lever si tôt. Je vais me laver et m'habiller.

– Alors, vous allez avoir une bonne surprise, milord, annonça Atkins. Le capitaine a fait installer des commodités très modernes. Des pièces spéciales avec des baignoires en marbre et l'eau courante. Et des toilettes intérieures qu'une arrivée d'eau vide et nettoie. Il en a même fait installer pour les domestiques. Cet homme est généreux, et très riche. Mais beaucoup d'hommes sont riches et peu sont aussi aimés de leurs inférieurs.

– Ils ne disent rien contre lui ? Pas de ragots ? Même de la part des plus âgés ?

– Aucun, milord.

– Eh bien, tant mieux, approuva Constantin d'un ton plus gai. Prépare-moi ma veste et ma culotte de cheval. La matinée s'annonce bonne, finalement.

Il était possible, se dit-il en se levant, que le capitaine et sa petite-fille se soient montrés inhabituellement bavards avec lui et qu'ils ne racontent pas d'ordinaire ces histoires de pirates aux inconnus. Ce serait bien. Mieux que bien. Cela signifierait qu'il pouvait rester ici un jour ou deux afin de ne vexer personne et faire bonne impression, puis rejeter poliment le vieux pacte sans s'attirer d'animosité et s'en aller en abandonnant derrière lui l'ignoble passé de sa famille.

Il se baigna en sifflotant dans la luxueuse baignoire en marbre du capitaine et fredonna quand Atkins le rasa. Cette histoire n'était qu'une tempête dans un verre d'eau. La nuit trop courte et ces portraits qui lui ressemblaient tant lui avaient porté sur les nerfs. Il n'y avait sûrement que ce vieux capitaine radoteur et son étrange petite-fille pour se souvenir de ces deux malandrins morts et enter-étincelantes. Il prit le haut-de-forme en peau de castor très à la mode que lui tendait Atkins et, après s'être regardé une dernière fois dans le miroir, quitta la pièce et descendit le grand escalier avec autant d'insouciance qu'un jeune garçon.

Elle n'avait pas semblé sous son charme et avait bien précisé qu'elle se moquait du pacte de leurs pères. Il avait même perçu un soupçon de raillerie dans son regard. Cela l'avait piqué au vif, car jamais auparavant une femme ne l'avait critiqué. Et, en même temps, la nuit dernière, il y avait eu ce bref et étrange épisode érotique. Peut-être n'était-elle pas si différente de ses ancêtres, après tout. Mais, quel que soit le problème que cette jeune fille avait avec lui, il était libre de toute obligation et pouvait continuer à mener la vie paisible de son choix.

Il s'habilla avec soin : veste bleue bien coupée, culotte brune, chemise blanche, lavallière nouée souplement sous le menton, gilet rubis et bottes

Le valet introduisit Constantin dans une salle à manger qu'il ne connaissait pas. De nombreux poêlons étaient disposés sur une desserte d'où émanaient des odeurs appétissantes de jambon, d'œufs et de pain frais.

Lisabeth était en train de se servir.

— Oh, tant mieux ! s'écria Constantin en entrant. ; Vous n'êtes pas encore sortie.

Elle se retourna, affichant une expression à la fois surprise et radieuse. Et autre chose qui le stupéfia. Il s'arrêta et la fixa, bouche bée.

— Oh, tant mieux ! fit-elle en écho avec un sourire. Vous n'êtes pas un lève-tard ! Tout le monde dit qu'à Londres les messieurs ne font surface que lorsque le soleil les éblouit. Quelle chance que vous viviez selon les horaires de la campagne !

Sidéré par sa tenue, Constantin en avait perdu la parole. Les propos de la jeune fille n'étaient pas convenables non plus, car jamais une dame n'évoquait les habitudes de lit d'un gentleman, sauf si elle s'y trouvait avec lui. Et, dans ce cas, bien sûr, ce n'était pas d' une dame.

Raisonnement trop élaboré pour l'instant, alors que Constantin étant juste capable de regarder la jeune fille, Elle était vêtue de façon scandaleuse. Pas plus comme une personne de bonne famille que comme

une fille de la campagne ou une servante. Sa tenue n'était assurément pas convenable, mais pas vraiment inconvenante non plus. Une catin serait à moitié dénudée, or Lisabeth était complètement vêtue.

Elle portait une culotte de cheval, comme un homme. Une culotte qui n'était pas neuve, mais lui allait fort bien, c'était là le problème. Il ne s'était pas rendu compte qu'elle avait un aussi joli petit derrière et d'aussi belles jambes. Les robes des femmes ne laissaient en général que deviner aux hommes ce qu'il y avait dessous, sauf, bien sûr, s'il soufflait un bon vent. Mais, dans ce cas, une dame portait une pelisse ou un châle pour couvrir le tout.

Enfoncée dans sa ceinture, la blouse souple de Lisabeth ne soulignait ni ne cachait ses seins. Elle rappelait les tuniques que les pirates d'autrefois devaient porter. À

condition qu'ils soient devenus fous et aient décidé de se déguiser en une jeune femme appétissante.

Il crut d'abord qu'elle s'était coupé les cheveux, puis comprit qu'elle les avait remontés sur le sommet du crâne, ne laissant retomber que quelques boucles autour du visage. Bref, elle était adorable. Impossible. Scandaleuse. Curieusement, elle ressemblait à un jeune garçon... délicieusement attirant. Cette pensée mit Constantin mal à l'aise. Bien qu'en regardant de plus près, il était évident qu'elle n'avait rien d'un garçon. Ce qui n'apaisa pas ses nerfs. Elle était trop fichtrement tentante. Et parfaitement consciente de l'être.

S'il était amusant de voir des hommes déguisés en femmes dans des pantomimes ou au théâtre, c'était parce qu'ils étaient ridicules. Les femmes, songea-t-il, n'étaient pas ridicules lorsqu'elles mettaient des vêtements masculins. Pas celle-ci, du moins. Elle était encore plus féminine, souple et toute en courbes et, en dépit de sa petite taille, parfaitement proportionnée. Choqué et séduit, Constantin ne savait plus où porter le regard. Il savait ce qu'il *voulait* regarder, bien sûr. Mais la pudeur le lui interdisait.

— Alors, je n'avais pas raison ? s'écria la voix de Mlle Lovelace, qui était déjà à table et mangeait son porridge. Tu as choqué ce monsieur, Lizzie, mon cœur. Tu ferais mieux d'aller passer une robe. Lord Wylde vit selon les horaires de la campagne, mais il n'est visiblement pas habitué aux usages de la campagne.

— Oh, lord Wylde, fit Lisabeth avec une moue espiègle. Ne me dites pas que vous aimeriez que j'aie enfile une robe. Personne ne nous verra qui ne m'a pas déjà vue des dizaines de fois dans cette tenue. J'ai certes une très belle jupe d'amazone en velours ambre qui a coûté une fortune. Mais pourquoi la mettre alors que nous allons emprunter des chemins boueux et peut-être même essayer un coup de vent, comme cela arrive souvent dans le coin ? Je rentrerai de cette promenade empestant le cheval et couverte de boue. Ma jupe serait fichue. Mieux vaut porter de vieux habits.

« À moins, reprit-elle en lui adressant un regard narquois de dessous ses cils, que vous ne songiez à honorer le pacte de nos pères ? Dans ce cas, je ferais en sorte que tout le monde au village nous voit ensemble. Après tout, j'imagine que vous voulez voir le village, l'église, l'auberge, ce genre de choses, non ? Vêtu comme vous l'êtes, si on me voit à vos côtés apprêtée comme une oie de Noël, les gens vont penser qu'il y a anguille sous roche... Mon Dieu, mon Dieu, n'est-ce pas un peu précipité ?

Posant la main sur son cœur, elle papillota des cils tout en ayant l'air d'être sur le point d'éclater de rire.

Constantin était à court de mots.

— Alors, que dites-vous, monsieur? À propos, vous êtes beau comme un sou neuf. Personne ne s'habille ainsi ici, sauf pour des funérailles... ou un mariage.

Elle lui décocha un sourire railleur.

— Je dis, répondit-il prudemment, que vous devez porter ce que vous voulez. Ce sont des biscuits fraîchement cuits ? se hâta-t-il d'enchaîner. Ils sentent délicieusement bon.

— Oui, répondit-elle en souriant. Mangeons, puis nous irons distraire les villageois.

Cachant son appréhension, il hocha la tête. Il désirait rencontrer des gens du pays, bien sûr, afin de découvrir si l'un ou l'autre savait des choses sur sa famille ou lui-même. C'était d'une importance capitale. Cette jeune fille garderait le silence. Elle avait autant d'amour-propre que d'esprit. Néanmoins, bien qu'elle ait dit ne pas vouloir de lui, il n'oubliait pas cet étrange incident de la veille au soir. Où voulait-elle en venir ?

Cela dit, aucune femme ne serait ravie qu'on sache qu'on avait refusé sa main. Le contraire, oui. Le mieux, décida-t-il en posant un biscuit sur son assiette, c'était d'en faire son amie sans aller jusqu'à se faire trop aimer. Ni trop ni trop peu.

— Où est le capitaine ? s'enquit-il, comme, le petit déjeuner achevé, ils se rendaient aux écuries.

— Grand-père est sorti faire un tour sur son bateau préféré.

Constantin s'efforçait de rester à sa hauteur afin de ne pas la voir marcher devant lui. Spectacle digne d'intérêt, certes, mais il ne voulait pas être pris en flagrant délit de concupiscence.

— Il aime voir le soleil se lever au-dessus de l'horizon et illuminer peu à peu la mer, expliqua-t-elle. Renoncer à naviguer lui est impossible. Il dit qu'il a de l'eau salée dans les veines, et je pense que c'est vrai. On aperçoit la mer du dernier étage de la maison, et il y a une route qui la longe et que nous prendrons pour aller au village, si cela vous convient. Cela risque d'être un peu venteux. Je trouve personnellement que c'est rafraîchissant, mais si vous craignez d'avoir froid, nous pouvons couper à travers bois. À moins que vous ne vouliez rentrer pour mettre un vêtement plus chaud ?

— Je n'aurai pas froid, répliqua-t-il d'un ton guindé.

C'était une chose de passer pour un dandy - et que pouvait-on attendre d'autre d'une femme qui ignorait tout de la mode ? -, c'en était une tout autre d'être pris pour une fleur de serre.

Constantin resserrait la sangle de sa selle lorsqu'il suspendit son geste. Là, dans la travée centrale de l'écurie, son hôtesse, qui avait enfilé une veste d'homme mitée, grimpa sur un montoir et se hissa sur une jolie jument rouanne.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle avec un regard malicieux.

— Je vois rarement des dames monter à califourchon, répondit-il avec raideur. La dernière fois, c'était à l'Amphithéâtre Astley pour un spectacle équestre.

— Quelle chance vous avez ! s'exclama-t-elle comme si elle n'avait pas saisi la critique. Oh! reprit-elle en feignant la surprise. Cela vous choque ? J'ai une selle d'amazone, mais qu'en ferais-je ici où ne peuvent me voir que de vieux amis, un renard ou un chien? Et vous, bien sûr. Nos chemins sont pentus et difficiles. Monter comme une dame pourrait se révéler très dangereux - pour ma vie et mes membres. Mais si cela offense votre sensibilité...

Elle s'interrompit et, relevant la tête, afficha une expression pleine de noblesse qui donna à Constantin envie de l'étrangler.

— ... je prendrai une selle d'amazone, acheva-t-elle. Après tout, si je tombe, vous serez là pour me ramasser. À condition que cela ne risque pas de salir vos beaux vêtements. Si je gis dans la boue, rentrez vite à la maison et envoyez quelqu'un à mon secours.

Inclinant la tête de côté, elle attendit. Les palefreniers dissimulaient leur sourire derrière leur main.

— Vous êtes chez vous, faites comme il vous plaira, lâcha Constantin froidement.

Comme elle l'avait dit, qui y avait-il d'autre que lui pour la voir? Et il ne serait bientôt plus là.

Elle sourit, s'enfonça une toque de jockey sur la tête et sortit dans la cour. Dès que Constantin l'eut rejointe, elle s'inclina sur l'encolure de sa monture et la laissa filer. Ne connaissant pas le chemin, il suivit plus lentement. C'était un excellent cavalier mais, dans ce domaine comme dans les autres, un cavalier prudent. Et il ne voulait pas faire courir de risques à son cheval, ni à lui-même, en trébuchant dans un trou. Les allées cavalières de Londres et les charmants chemins du Kent, où habitait son oncle, lui semblaient à l'autre bout du monde.

Quinze minutes plus tard, il serrait les dents pour les empêcher de claquer. Le vent de la mer avait emporté son chapeau dès qu'ils étaient arrivés en vue de la grève. Il ne lui restait plus qu'à espérer garder sa tête.

Lisabeth montait comme un démon.

Il avançait péniblement, tête baissée. Levant brièvement les yeux, il s'aperçut que la jeune fille s'était arrêtée au sommet de la colline et l'attendait. Ses joues et son petit nez étaient rouges, et ses yeux brillaient d'excitation.

— C'est joli, non ? cria-t-elle.

Il regarda dans la direction qu'elle lui indiquait et, bien qu'il eût froid, il ne put qu'acquiescer. Un charmant petit village était niché en contrebas. C'était une splendide journée d'automne et les quelques arbres capables de résister aux vents de la mer s'étaient inclinés en prenant des formes intéressantes. Les feuilles étant déjà tombées, si bien qu'on voyait fort loin. Ici, le village, là, la mer et la grève que des vagues gris fer martelaient sans répit. Des barques de pêche multicolores avaient été remontées sur le sable. On discernait aisément la pelouse communale et les cottages aux toits de chaume qui, blottis de part et d'autre de l'unique rue, apparaissaient cossus et bien entretenus. Une église en granit gris, de style roman, l'une des douzaines que les premiers chrétiens avaient érigées un peu partout en Angleterre, se dressait à l'extrémité de la rue, et la pelouse verte du cimetière descendait jusqu'à la mer.

— C'est vraiment un endroit charmant, admit Constantin.

— Vous voulez vous réchauffer dans l'auberge avant d'aller rendre visite au pasteur? demanda Lisabeth. Ce qu'il ne connaît pas de ce village ne compte tout simplement pas.

Il connaissait donc l'histoire de ses aïeux, songea Constantin qui se rappela qu'une généreuse contribution à la paroisse pouvait tout acheter, sauf un billet pour le paradis.

— Un arrêt à l'auberge me paraît une bonne idée, dit-il. Il y aura des gens du pays ?

— Avec ce temps ? Oui ! Nos hommes n'ont pas à aller en mer s'ils n'en ont pas envie. Aussi, un jour comme celui-ci, sont-ils à l'auberge, à discuter des sujets habituels : le temps d'aujourd'hui, celui que nous aurons demain et celui de l'année dernière à la même époque... Vous allez les fasciner. Nous sommes loin de tout ici. Le village ne figure même pas sur certaines cartes, si bien qu'il est rare que nous ayons des visiteurs, surtout venant de Londres.

Parfait, songea Constantin. Si ce monde-ci et celui dans lequel il vivait étaient bien séparés, il lui serait plus facile de cacher l'origine de sa fortune. Il était même probable qu'en dehors des vieillards du pays, personne ne se souvenait des tristes héros de sa famille. Est-ce que tout le monde dans les environs ne se livrait pas à la contrebande ou

à d'autres commerces illicites ? Quel intérêt un malandrin décédé depuis des lustres pouvait-il encore susciter ?

— Venez, fit Lisabeth, interrompant ses pensées. C'est juste en bas de la colline. Si j'arrive la première, ne vous vexez pas. Je connais le chemin. Et ma Misty aussi, ajouta-t-elle en flattant de sa main gantée l'encolure de sa jument. Elle adore descendre cette colline au grand galop. On se retrouve en bas ! Vous ne risquez pas de manquer l'auberge, il y a une enseigne sur la façade : *Au vaillant capitaine*.

Constantin fronça les sourcils.

— Capitaine ?

Il se reprit. C'était un nom plutôt innocent pour une auberge au bord de la mer. Le grand-père de Lisabeth n'était-il pas capitaine ? Il y avait dû y avoir des douzaines de capitaines dans le coin. Il se moqua de lui-même. Il se comportait comme un voleur qui vient de s'emparer d'un portefeuille et croit que tout le monde le regarde.

Lisabeth talonna son cheval et s'élança vers le village. Lâchant un soupir, Constantin laissa sa monture trotter dans son sillage.

La jeune fille était hors de vue lorsqu'il atteignit les premières maisons. Il suivit la rue en regardant à droite et à gauche. Des rideaux s'écartèrent brièvement sur son passage. Il parvint enfin devant une modeste auberge dont l'enseigne *Au vaillant capitaine* se balançait dans le vent. Le nom était inoffensif. Mais l'image représentait un pirate au visage sombre, planté sur ses jambes écartées devant une mer grise et tenant à la main une pinte de bière mousseuse. Bien que grossièrement peint, il avait un air étrangement familier.

Ce n'était qu'une coïncidence, se dit Constantin qui se laissa glisser à terre et tendit les rênes au palefrenier qui accourait. La ressemblance tenait du hasard. Il était obsédé par les pirates, aujourd'hui. Beaucoup d'entre eux avaient sûrement ces sourcils hirsutes. Détail qui avait sans doute pour but de donner au personnage un air plus sinistre. Après tout, cette côte grouillait de canailles

Il tira sur sa veste, lissa ses cheveux de sa main gantée en regrettant la perte de son chapeau, puis, évitant soigneusement les petits monticules de crottin qui parsemaient la cour, il alla pousser la porte de l'auberge.

Après la lumière vive du dehors, la salle lui parut très sombre, et il lui fallut quelques secondes pour s'y habituer. C'est alors que ses yeux butèrent sur un véritable mur de regards. À croire que tous ceux des villageois qui ne l'avaient pas guetté derrière les fenêtres étaient rassemblés là et l'examinaient silencieusement. Il était

cerné d'une haie d'hommes et de quelques femmes,, de toutes tailles et de toutes formes, leurs seuls points communs étant leurs vêtements rustiques et la façon dont ils le dévisageaient.

— Dieu tout-puissant ! s'exclama une voix masculine. Us avaient donc raison, ceux de la grande maison!

— Oui, acquiesça une autre voix. Heureusement qu'il fait grand jour, sinon j'aurais cru qu'il revenait boire une pinte avec nous !

— C'est son portrait craché, s'émerveilla une femme.

— En voilà une façon d'accueillir les visiteurs ! gronda la voix de Lisabeth.

— C'est vrai, ça ! hurla quelqu'un de derrière la haie de visages. Quel que soit ce monsieur, il est le bienvenu !

— Heureux de vous voir de retour, capitaine ! s'exclama un autre homme en riant.

— Un ban pour notre bien-aimé capitaine Elijah le Rusé, qu'il soit un être humain ou un fantôme !

Ils acclamèrent Constantin jusqu'à ce que ses oreilles tintent et que la tête lui tourne.

— Et un ban pour son petit-fils, le brave Jack, et que son assassin pourrisse en enfer, renchérit un autre homme lorsque les cris commencèrent à se calmer.

Et, tandis que le cœur de Constantin se serrait, la foule hétéroclite continua à acclamer ses ancêtres morts depuis longtemps, mais visiblement pas du tout oubliés.

— Entrez, monsieur, entrez, le héla l'aubergiste.

La foule recula pour lui laisser le passage. L'aubergiste tira une pinte de bière, la poussa devant Constantin et posa un verre de rhum à côté.

— C'est ce que notre cher capitaine préférait boire, expliqua l'aubergiste. Enfin, c'est ce que mon père m'a dit. Alors, levez votre verre, mon ami, et que vous soyez son fantôme ou son descendant, portons un toast à notre bienfaiteur et ami. Au capitaine Elijah le Rusé ! cria-t-il en pivotant face à l'un des murs, sa chope à la main.

La foule l'imita. Rempli d'appréhension, Constantin risqua un regard vers ledit mur. Le portrait était là, bien visible, à la place d'honneur. Plus exactement une copie de celui qu'il avait vu la veille au soir, mais avec des couleurs plus vives. Le capitaine avait l'air plus jeune, plus démoniaque, et beaucoup plus joyeux, comme un démon le serait après avoir poussé un pêcheur dans les flammes de l'enfer.

Constantin soupira. Il avait l'impression de se regarder dans un miroir déformé. Les traits étaient les siens, même s'il doutait d'avoir jamais eu cette expression.

— Au capitaine, dit-il sans enthousiasme avant d'avaler cul sec le verre de rhum.

Lui qui ne buvait jamais le matin en avait subitement éprouvé le besoin.

— Au capitaine ! hurla la foule en écho.

Sentant une main sur son bras, il se retourna. Lisabeth l'avait rejoint. Une fine moustache de mousse décorait sa lèvre supérieure. Elle l'essuya de sa manche et lui sourit.

— Puis-je leur dire qui vous êtes réellement ?

Il haussa les épaules.

— Ils le savent déjà. Je suppose que tout ce qui se passe chez vous est immédiatement connu de tout le pays, non ?

— En une heure, environ, admit-elle. Messieurs, mesdames, dit-elle à la foule, permettez-moi de vous présenter l'invité de mon grand-père, lord Wylde !

La pièce s'emplit de « hourras » sauvages et de cris de joie.

Constantin était atterré. Son nom ne leur était pas inconnu, ils savaient donc de qui il était le parent.

— Pourquoi vous ne nous avez pas dit que vous étiez là ? lui cria à l'oreille un vieux bonhomme.

— Eh bien, parce que je ne savais pas que vous étiez là, répondit Constantin.

— Alors, laissez-moi vous parler de votre père, reprit le vieux bonhomme. Écoutez-moi, tous ! hurla-t-il à la foule. Portons un toast au père de ce garçon. C'était un chic type, pour sûr, précisa-t-il à Constantin avec un regard embué.

Le toast fut porté, suivi de beaucoup d'autres, jusqu'à ce que Constantin eût mal à la tête. Ce n'était pas tant à cause des cris qu'à cause des histoires qu'il entendait. Son père avait été bandit de grand chemin avec succès, lui affirma-t-on. Jusqu'à sa dernière et malheureuse tentative. On continuait à le tenir en grande affection. Il était charmant et plein d'esprit, un chic type, précisaient-ils tous. Quant à son arrière-grand-père, il était quasiment considéré comme un demi-dieu. L'unique façon de garder son secret serait de réduire le village en cendres, songea Constantin, consterné. Sans doute y avait-il parmi ses ancêtres quelqu'un que cette méthode n'aurait pas rebuté.

Ils l'acclamèrent, burent à sa santé, racontèrent des anecdotes incompréhensibles, car ils ne cessaient de s'interrompre les uns les autres afin d'ajouter un détail ou d'en corriger un autre. C'étaient des **histoires** de combats navals remportés brillamment, d'attaques de diligences fructueuses. Une chose était claire. Ils vénéraient son arrière-grand-père, ils avaient adoré son père et le fait que Constantin leur ressemble les faisait jubiler.

— C'est comme s'ils étaient revenus, tous les deux d'un coup, déclara une vieille femme, la main plaquée sur le cœur, l'autre tenant un bock.

Constantin tenta de sourire. Mais il était dans une impasse. Il était fort possible que l'un ou l'autre de ces braves gens ait des parents ou des amis à Londres, et alors... À l'idée du flot d'horreurs se déversant dans la haute société, il retint un gémissement.

— Vous n'êtes pas heureux, on dirait, lui murmura Lisabeth peu après.

— Un peu dépassé, c'est tout, mentit-il.

— Messieurs, mesdames ! claironna-t-elle.

Constantin sursauta, et la foule se tut.

– Lord Wylde est enchanté de votre accueil, mais il a l'impression de se noyer sous vos louanges. Jetez- lui une bouée de sauvetage ! Laissez-moi l'emmener chez le pasteur. Il reviendra vous voir demain ou après-demain. Donnons à ce pauvre homme le temps de s'habituer à nous.

Il y eut un chœur de « oui ! » et assez de tapes pour bleuir le dos de Constantin tandis qu'il suivait Lisabeth vers la porte et retrouvait la lumière du jour.

– Us n'ont que de bonnes intentions, assura-t-elle en le regardant d'un air inquiet. Ils voulaient seulement vous rendre hommage. Venez, je vais vous emmener chez le pasteur ; il est plus ou moins historien. Il sera enchanté de vous rencontrer, lui aussi. mais moins bruyamment. Inutile de reprendre les chevaux, il habite juste en haut de la rue. D'ailleurs, il y a beaucoup d'endroits ici auxquels on peut se rendre à pied. Tout est si près.

– Pourquoi aiment-ils autant mon arrière-grand- père ? demanda-t-il, toujours sidéré.

– Eh bien, c'était un homme généreux. Il a donné du travail au village et de l'argent à ceux qui étaient trop faibles ou trop vieux pour le suivre.

– Ou trop à *l'écoute* de leur conscience ?

– Oui. La plupart des gens, ici, en avaient assez du puritanisme et de ses stupides lois. Néanmoins, certaines personnes étaient assez pieuses pour désapprouver la profession du capitaine. Eh bien, il veillait à ce que cela ne les condamne pas à mourir de faim. Selon Grand-père, il était assez intelligent pour savoir qu'un village plein de gens qui l'aimaient serait le meilleur endroit où se cacher. Mais je pense que c'était aussi parce qu'il avait un grand cœur.

Elle s'arrêta et le dévisagea. Un pli soucieux creusa son front.

– Mais vous avez beau être son portrait craché, vous n'êtes pas du tout comme lui, n'est-ce pas ?

Il la regarda et, un instant, regretta vivement de la décevoir. Elle était si séduisante avec ses yeux verts et ses lèvres pleines... Mais, pour leur bien à tous deux, il lui devait la vérité.

– C'est vrai, reconnut-il. Je suis aussi différent de mon arrière-grand-père et de mon père qu'un homme peut l'être. La seule idée d'être pirate m'horripile. Celle de voler me répugne, et ils avaient beau avoir du panache, ce n'était en fin de compte que des voleurs. Que vous vous empariez de navires à l'aide de canons et d'un équipage cruel ou que vous braquiez votre pistolet sur des voyageurs pour leur vider les poches, ce

n'est que du vol pur et simple. Et ce n'est pas bien, ajouta-t-il d'une voix faible, car ce qui aurait dû apparaître noble ne semblait soudain que guindé et ridicule. Je ne suis ni collet monté ni prude, enchaîna-t-il en hâte. J'essaie seulement de faire ce qu'il faut, tout le temps. Et jamais je ne volerai, jamais je ne pillerai, jamais je ne violerai.

Elle recula d'un pas et le fusilla du regard.

— Votre arrière-grand-père ne prenait qu'aux riches et aux ennemis de notre pays. Et jamais il ne s'est livré au pillage, au sens propre du terme. Pourquoi incendier un navire alors que vous pouvez vous en emparer et l'ajouter à votre flotte ? Pourquoi détruire une ville si vous pouvez la laisser en bon état pour un usage ultérieur ? Pourquoi tuer un homme quand on peut le garder à son service ? C'est du gâchis. Quant aux viols...

Elle inspira à fond. Constantin attendit. Elle semblait sur le point de l'agresser. Puis elle releva le menton et afficha un sourire félin, ce qui l' alarma encore davantage.

— On dit qu'il n'a jamais fait céder une femme en usant de la force physique, mais uniquement par son esprit et la douceur de ses lèvres, à la fois par ce qu'il disait et ce qu'il faisait avec.

Constantin écarquilla les yeux.

— À présent, vous allez me dire que vous n'avez jamais séduit de femme ? jeta-t-elle avec une grimace de mépris.

— Eh bien, non, je n'ai jamais séduit de femme, répondit-il après une seconde de réflexion.

Puis, réalisant quelle conversation peu convenable ils avaient, il reprit :

— Mais je n'ai aucunement l'intention de partager avec vous cette partie de ma vie, jeune fille.

La grimace ne quitta pas les lèvres de Lisabeth. Il soupira. Curieusement, cela sonnait pire que s'il avait prétendu avoir séduit plus de femmes que Casanova. Mais le fait était, se rendit-il compte, qu'il avait soit payé, soit accepté leurs propositions. Cette réflexion le mit encore plus mal à l'aise.

— C'est là qu'habite le pasteur, annonça Lisabeth en s'arrêtant devant un cottage entouré de roses. Il vous offrira une tasse de thé ainsi que la vérité nue, sans grossièreté ni brutalité. Mais vous devrez parler plus fort. Il a quatre-vingts ans et il a beau avoir encore l'esprit vif, son ouïe l'est moins. Il vous plaira.

Constantin réprima un soupir. Elle devait penser qu'il n'appréciait que la compagnie des personnes âgées. Heureusement pour elle, elle n'avait pas à vivre à Londres. S'il était ici comme un poisson hors de l'eau, là-bas, elle se noierait. Elle n'aimerait aucun de ses amis et ce serait réciproque. Elle parlait trop crûment et se moquait trop des convenances. Seules les princesses de sang et de vieilles excentriques fortunées pouvaient se permettre un tel comportement. Il redressa le menton. Ainsi, à part son physique, il n'était pas du tout comme son arrière-grand-père ou son père ? Et alors ? Ce n'était pas un crime dans son milieu - au contraire.

La gouvernante du pasteur les fit entrer dans un salon ensoleillé et, peu après, un vieux monsieur les rejoignit. Avec sa démarche alerte, sa silhouette mince et son regard bleu vif, il n'avait pas l'air d'avoir quatre-vingts ans. Il serra vigoureusement la main de Constantin et lui adressa un sourire chaleureux.

— Asseyez-vous, milord, asseyez-vous. Voulez-vous une tasse de thé ?

Constantin s'appêtait à s'asseoir lorsqu'il entendit Lisabeth répondre à sa place :

— Je lui en avais déjà promise une. Je savais que vous seriez d'accord.

— D'accord ? répéta le pasteur. J'ai demandé qu'on prépare le thé dès que j'ai su que vous aviez l'intention de passer me voir.

— Je l'avais deviné, dit-elle. Il se trouve que lord Wylde est venu de Londres pour une étrange mission... Oh, je peux tout dire au pasteur, expliqua-t-elle à Constantin. Il a gardé mes secrets toute ma vie.

Voilà l'histoire, reprit-elle à l'adresse du pasteur. Son père et le mien ont signé un pacte il y a des années en nous fiançant l'un à l'autre... avant même ma naissance ! Une folie, bien sûr, mais vous vous rappelez quels garçons insupportables c'étaient ! Grand-père est allé voir lord Wylde et lui a demandé pourquoi il n'avait jamais rendu visite à sa future épouse.

Constantin s'autorisa enfin à respirer. Elle ignorait donc qu'il était fiancé. Le vieil homme avait eu des scrupules, finalement.

— Et, reprit la jeune fille, il a découvert que lord Wylde, ici présent, ignorait tout de ce pacte ! Il n'avait pas connu son père et personne ne l'avait mis au courant de cette histoire. Il est quand même venu me rendre visite parce que c'est un gentleman. Le résultat, c'est que nous sommes comme le jour et la nuit. Mais ce n'est pas ce qui accable lord Wylde. Avant de venir, il ignorait tout du capitaine Elijah le Rusé ! Et, pour ne rien arranger, on lui avait raconté que son père était un héros mort au champ d'honneur et décoré pour services rendus au pays. Le pauvre homme est très attaché

aux convenances, voyez-vous, et ces découvertes brutales concernant sa famille lui donnent le vertige. J'espérais que vous pourriez le rassurer. Il vient de rencontrer la moitié du village à l'auberge et ne sait que penser. Il désapprouve les crimes de toute sorte, il déteste les pirates, et l'idée que son père était un bandit de grand chemin lui fait honte. Eh bien, il faut de tout pour faire un monde, non ?

Était-ce un sarcasme ? Constantin remarqua que le pasteur souriait.

— Quant à moi, reprit-elle, je suis sûre que vous m'excuserez si je vais faire quelques courses et passer chez des amis. Je reviendrai ensuite. Vous avez beaucoup de choses à vous dire, tous les deux. Alors, je peux m'en aller ?

— Bien sûr, si cela n'ennuie pas lord Wylde.

— Bien sûr que non, assura Constantin qui avait le sentiment que Lisabeth l'avait définitivement rangé dans la catégorie des vieillards.

— Alors, à tout à l'heure, fit-elle avant de s'esquiver.

Constantin se rassit et regarda le pasteur plier lentement sa haute silhouette et s'asseoir dans un fauteuil-

— J'imagine que tout ceci est une grande et désagréable surprise ? observa le pasteur.

— Pas tout. Mlle Lisabeth est une charmante jeune fille, répondit Constantin galamment.

Le pasteur eut un sourire entendu.

— Mais très différente des dames respectables de votre connaissance. Elle est respectable, je vous l'affirme, **quoique** vous en doutiez. Ne vous donnez pas le mal de nier, milord. Lisabeth est une originale. Mais elle est, sous bien des aspects, plus honorable que **quantité** de femmes que vous avez connues. **Néanmoins**, elle ne conviendrait pas du tout, en tant **qu'**épouse, à un gentleman tel que vous, et, visible-ment, elle le sait déjà. De même que vous ne conviendriez pas à une créature à l'esprit aussi libre. C'est dommage pour elle, et pour vous aussi, bien que vous ne le pensiez sans doute pas.

« Elle est sûrement déçue. Elle a toujours vénéré les légendes concernant le capitaine et son plaisantin de petit-fils, acheva le pasteur en désignant un portrait suspendu au-dessus de la cheminée.

Constantin leva les yeux. Et, pour la énième fois, croisa le regard de son sosie. Cette fois-ci, il avait l'air plus sardonique que démoniaque. Il se tenait entre un cheval sellé et une paire de chiens de chasse. La peinture était plus claire que celle qui ornait la maison du capitaine, mais pas aussi vivante que celle de l'auberge. Cet artiste-là avait encore moins d'expérience que les deux autres, mais son œuvre possédait plus d'humanité.

— C'est le capitaine qui a fait bâtir la maison dans laquelle nous nous trouvons, reprit le pasteur. Il a aidé à la reconstruction du village et a fait restaurer l'église à une époque où les seigneurs et les rois étaient trop occupés à s'étriper et à se dépouiller les uns les autres pour se soucier du peuple. Je ne dis pas que c'était un homme vertueux, mais il n'était pas pire que les princes et, en tout cas, il n'était pas cupide. Il était généreux et prenait soin de ses gens. Son fils était un triste sire, hypocrite et dépourvu de tout humour. Je pense que c'est pour cette raison que votre père a eu une jeunesse aussi dévergondée. Il défiait son père et, d'une certaine façon, tentait d'honorer son grand-père. S'il avait survécu à ses excès, je suis sûr qu'il se serait calmé. Quant à vous, si vous suivez la tradition familiale, j'imagine que c'est pour cela que vous ressemblez plus à son père qu'au vôtre.

« La famille de Lisabeth avait des parts dans les entreprises du capitaine Elijah, mais son grand-père, un homme très sage s'est, lui, lancé dans un négoce maritime légal, ce qu'aurait fini par faire son fils, je n'en doute pas. Sauf que, hélas, ce garçon était plus orienté vers les jupons des dames. Il en a soulevé un de trop et l'a payé de sa vie. D'une certaine façon, la mort de votre père a été plus noble, car il essayait seulement de se procurer de quoi faire vivre sa femme sans l'aide de son père.

Se penchant en avant, il scruta Constantin et reprit à mi-voix bien qu'il n'y eût personne d'autre dans la pièce :

— Londres est une belle ville, mais c'est ici, à la campagne, que bat le pouls de l'Angleterre. Pendant que notre régent donne de grandes réceptions et dépense sans compter pour acheter des œuvres d'art et recevoir à sa table des invités de marque, il y a des parties du pays, des quartiers de Londres même, où son peuple meurt de faim. Eh bien, grâce à votre arrière-grand-père, personne ne mourait de faim, ici. Et cette prospérité perdue.

Il fit une pause avant de reprendre :

— Quant à Lisabeth, elle est originale, certes, mais elle est courageuse et elle a un grand cœur. Grâce en partie à l'éducation peu conventionnelle qu'elle a reçue. On vous a parlé des domestiques du capitaine ?

Constantin hocha la tête.

— C'est très honorable et, en même temps, ça ne l'est pas. Parce que tous les plus âgés ont eu des débuts, disons, peu reluisants. Encore une tradition familiale. Une partie des valets de pied, des palefreniers, la gouvernante, les servantes, Mlle Lovelace elle-même, sont des malheureux que le capitaine a engagés lorsqu'ils ont dû renoncer à leurs... existences intéressantes. Certains étaient en prison, après avoir échappé de peu à la pendaison... Désormais, ils se sont assagis et, du reste, ils sont trop vieux pour faire du mal. Les plus jeunes sont simplement des garçons et des filles du pays qui n'avaient pas de travail. La fortune du capitaine a été acquise tout à fait légalement mais, en ce qui concerne sa domesticité, il a imité votre arrière-grand-père. C'est une façon charitable de vivre, même si elle n'est pas banale.

—■ Mlle Lovelace ? balbutia Constantin qui tentait de se représenter les valets de pied tremblotants en égorgeurs, les jardiniers en brigands, mais butait sur la vieille préceptrice.

— C'est à elle de raconter son histoire, et elle le fera après quelques verres de bon vin, car c'est l'un de ses petits plaisirs. Vous comptez rester dans le pays un moment, j'espère, afin d'en apprendre plus sur votre histoire ?

L'apparition de la gouvernante et d'un valet qui apportait le thé tomba à pic. Constantin avait, en effet, trop de choses à digérer pour répondre immédiatement.

Les domestiques repartis et sa première gorgée avalée, il reposa sa tasse et se jeta à l'eau.

— Monsieur, je vais essayer d'en apprendre davantage, et de comprendre. Mais si je pouvais... faire une généreuse donation à la paroisse, serais-je assuré que cette histoire fascinante ne se répandra pas plus loin qu'elle ne l'a déjà fait?

Le pasteur le regarda comme s'il lui avait jeté sa tasse de thé à la figure.

Constantin n'avait pas l'habitude de la désapprobation. Il cligna des yeux.

— Mon cher monsieur, vous avez vraiment beaucoup à apprendre, répondit le pasteur posément. Il s'agit de votre histoire, et c'est pourquoi je vous en ai parlé. Sinon je ne me le serais pas permis. Vous avez peut-être besoin de plus de temps loin de nous qu'avec nous, après tout.

— Non, non, s'écria Constantin, honteux. Je vous en prie, excusez-moi. C'était grossier et insultant de ma part, et j'implore votre pardon. Vous avez raison. J'ai vécu trop longtemps à Londres. J'ai besoin de m'acclimater à la vie d'ici, si différente de celle que je connais.

Le pasteur hochait la tête.

— Peut-être. En tout cas, je peux vous rassurer sur un point. Vous n'avez pas à craindre que Mlle Lisabeth se cramponne au pacte de vos pères. Elle n'y tient de toute évidence pas et, à mon avis, c'est mieux pour vous deux.

Constantin se sentit vaguement insulté

Ils burent leur thé en silence, et Constantin résolut de prolonger un peu son séjour. Il devait tenter de maintenir les gens de ce village dans d'aussi bonnes dispositions à son égard qu'à son arrivée, afin qu'on ne lui en veuille pas lorsqu'il partirait. Les gens heureux ne racontaient pas de vilaines histoires.

Ensuite, il veillerait à ne plus remettre les pieds dans cette partie du globe. Et jamais il ne parlerait à sa fiancée et à ses amis de ce qu'il avait appris ici.

Pas question non plus d'offenser Lisabeth et son grand-père. Il devait les charmer, jusqu'à la dernière minute. Il lui serait difficile de rester ami avec une jeune fille aussi jolie sans céder à la tentation ni lui donner de faux espoirs. Mais, puisqu'il ne lui plaisait pas, cela ne devrait pas être trop difficile, en fin de compte. Il devait simplement éviter de se la mettre à dos...

Elle choisit ce moment pour faire sa réapparition.

— Oh, tant mieux ! Je n'ai pas manqué le thé !

— Ce n'était pas possible, fit le pasteur avec un sourire.

Constantin sourit aussi.

— Re-bonjour.

Elle lui jeta un regard étrange et prit un siège.

Et il continua à sourire.

De retour à l'auberge, Lisabeth et Constantin trinquèrent à nouveau, écoutèrent d'autres anecdotes et rirent sans retenue avec la foule venue voir l'arrière-petit-fils du capitaine Elijah. Lequel arrière-petit-fils avait changé. Il était devenu charmant, amical, patient et semblait tout à fait à l'aise avec tout le monde, comme s'il avait grandi dans ce village et s'y sentait chez lui.

Il fallait que le pasteur l'ait bien sermonné ou rassuré, songea-t-elle en regardant son invité avec curiosité tandis qu'ils rentraient au manoir.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit aimablement Constantin au bout d'un moment.

— Quoi donc ? fit-elle, penaude.

— Vous me regardez comme si vous me voyiez pour la première fois.

— Eh bien, c'est un peu le cas, répondit-elle avec franchise. Je ne pensais pas que vous vous lieriez aussi facilement avec les gens du pays. Après tout, ils sont très éloignés des personnes que vous fréquentez d'ordinaire.

Il tourna la tête et haussa un sourcil.

— Et qui croyez-vous que je fréquente d'ordinaire ?

Elle haussa les épaules.

— Des comtes, des ducs et autres aristocrates. Des dames à la mode et des messieurs oisifs. Certainement pas des gens qui travaillent de leurs mains, hissent des filets remplis de poissons, manient la fourche ou l'aiguille pour gagner leur vie.

— Mais ça ne signifie pas que je ne connais que des oisifs. Je m'entraîne deux fois par semaine dans la salle de boxe de Gentleman Jackson. Là-bas, si vous n'utilisez pas vos mains, c'est la tête que vous perdez, que vous ayez ou non une couronne dessus. Je vais aux courses et, si je veux parier avec une chance de gagner, je dois discuter avec les jockeys et les entraîneurs. De même au théâtre, je parle avec les auteurs et les acteurs.

Il avait omis de citer les actrices mais, à en juger par l'expression moqueuse de Lisabeth, elle l'avait deviné.

— Bon, d'accord, reprit-il en riant. Je parle aussi aux actrices et aux danseuses. Ainsi qu'à mon personnel de maison. Et je traite régulièrement avec des gens de tous les milieux, de tous les quartiers de Londres. Ce que j'essaie de dire, c'est que personne en Angleterre ne peut vivre dans une cage dorée, excepté Prinny, notre régent, bien sûr. Et même lui ne le peut pas, mais je n'ai pas le droit de vous dire qui il choisit régulièrement pour converser et se divertir.

— C'est peut-être vrai, mais vous avez changé depuis que vous avez rencontré le pasteur. Il vous a fait un sermon ?

— Sur la sainteté ? La charité et l'amour du prochain ? Non. Nous avons juste discuté et il m'a aidé à comprendre que la vie ici était différente. Et je me suis rendu compte que j'aimerais la connaître avant de regagner Londres... Je pensais que cela vous ferait plaisir, poursuivit-il en haussant les sourcils. J'essaie de vous faire plaisir, vous savez. Si j'étais un peu renfrogné tout à l'heure, c'est que l'histoire de ma famille m'a causé un choc. Mais ce n'est pas une excuse. Vous avez été si gentille que j'ai honte de moi. Choqué ou non, je ne me suis pas comporté en gentleman, ni même en homme aimable. Vous me pardonnez ? Je vous en prie, laissez-moi essayer de me racheter.

Son sourire enjôleur le transformait complètement, nota-t-elle. Jamais il n'avait autant ressemblé à ses canailles d'aïeux.

Cette brutale métamorphose troublait Lisabeth. Parce qu'elle l'avait trop désirée ? Elle baissa la tête pour éviter son regard à la fois familier et inattendu.

— Il n'y a rien à pardonner, dit-elle. Ni à racheter. Mais je serais enchantée si vous osiez faire la course avec moi jusqu'à la maison !

Elle éperonna son cheval et s'envola sur la route.

Il éclata de rire. Il n'avait aucune chance de la rattraper, ni l'intention d'essayer. Elle connaissait les routes et les raccourcis. Mais il l'avait vu rougir avant qu'elle ne s'élançe. Et il en déduisit qu'il lui serait aisé de l'attraper d'une autre façon. Ce qu'il ne ferait pas, bien sûr. Ce serait stupide. Mais s'en faire une amie, pourquoi pas ? Il rentra donc au pas, plongé dans d'agréables pensées.

Le jeune garçon avait cédé la place à une superbe jeune fille qui, sous le regard de Constantin, rougit délicieusement.

Elle sourit enfin, et il retrouva quelques traces du jeune garçon avec qui il était allé au village le matin. Sa robe n'était pas à la dernière mode, domaine dans lequel

Constantin était très informé, mais elle était jolie avec sa taille haute qui mettait en valeur les formes pleines de la jeune fille et soulignait ses seins. Ceux-ci étaient superbes, remarqua-t-il, s'étonnant de n'y avoir pas prêté attention lorsqu'elle était vêtue en garçon.

Une ceinture verte tranchait sur le rose de la robe et un médaillon en or reposait sur sa gorge. Un ruban vert retenait ses cheveux qui retombaient doucement dans ^{son} dos et sur ses épaules. Elle avait l'air très jeune, ^{et} très timide, soudain. Croisant le regard de Constantin, elle battit des cils. Il en fut rassuré, car c'était ainsi que réagissaient d'ordinaire les femmes à sa vue.

Il givait passé un après-midi tranquille à écrire des lettres- Une à sa fiancée, pour lui expliquer que l'affaire qu'il l'avait appelé en province le retiendrait plus longtemps que prévu et qu'il serait de retour aussi vite que possible. Et deux à ses meilleurs amis, pour leur dire qu'il avait appris beaucoup de choses, mais qu'il avait besoin d'en savoir plus. Il était encore trop en colère contre son oncle pour lui faire savoir ce qu'il faisait.

— On m'a raconté que les gens du pays sont fous je vous, mon garçon, fit le capitaine en lui tendant un verre de vin.

Cela, je ne sais pas, mais nous voilà amis.

— Foi d'animal ! s'esclaffa le capitaine. Les gars du pays et vous ? Bêtise. L'eau et le vin sont plus semblables- Non, je voulais seulement dire que vous n'avez pas pris de grands airs et qu'ils ont apprécié. **personne** ici ne s'attend à être votre ami ! Ils savent rester à leur place.

— Mais ils étaient amis avec mon père, et leurs aïeux avec mon arrière-grand-père, fit remarquer

Constantin.

— Non. Le capitaine Elijah le Rusé était leur chef et **aucun** homme n'est l'égal de son chef. Quant à votre père... c'était un garçon malheureux, toujours prêt à être l'ami de qui lui manifesterait un peu plus de gentillesse que son propre père, autrement dit à peu près tout le monde.

— Exact, intervint Mlle Lovelace du fond de son fauteuil- De nombreux gentilshommes festoient dans leur jeunesse, et avec des personnages bien peu recommandables. Regardez le Roi Hal. Il fréquentait les bouges les plus mal famés de l'Angleterre et était l'ami de tous les imbéciles et les criminels de l'époque. Pauvre Falstaff, acheva-t-elle dans un soupir qu'elle fit suivre d'une lampée de vin bruyamment avalée.

– Il aurait dû se méfier, observa Lisabeth. Les princes utilisent les gens, c'est bien connu.

– Oui, mais Falstaff a tenté d'utiliser le Prince Hal, répliqua Constantin.

– De sacrés abrutis, ces deux-là, commenta la jeune fille d'un ton placide.

Le capitaine éclata de rire tandis que Constantin, choqué, réprimait un sursaut. L'effort de répondre lui fut évité. Un doigt maigre se dressa du fauteuil et Mlle Lovelace murmura :

– Voyons, voyons, mon cœur. Tu as oublié ce que je t'ai dit ? Ce monsieur n'a pas l'habitude d'entendre les femmes parler aussi librement.

Lisabeth regarda Constantin.

– C'est vrai ? demanda-t-elle d'un ton belliqueux. Vous êtes offusqué ?

Jambes écartées, poings sur les hanches et regard de défi, elle tournait le dos à la cheminée et le tissu fin de sa robe lui permit d'admirer le galbe de ses jambes. Il savait très bien à quel genre de combat il aurait aimé la défier, et fut de nouveau choqué. Par sa propre audace.

– Non, je ne suis pas offusqué, car je considère toujours l'origine des choses, répliqua-t-il. Manifestement, vous avez eu une éducation peu conventionnelle et vous ne cherchiez à offenser personne, alors que ce vocabulaire dans la bouche d'une jeune femme élevée dans la haute société aurait eu pour but de choquer.

Constantin vit une lueur de déception traverser le regard de Lisabeth. Mon Dieu, quel idiot ! Il n'avait pas voulu la blesser. Il s'en voulait à présent de sa remarque qui le faisait paraître tellement suffisant. Et, cependant, l'un dans l'autre, il avait raison. Pour la première fois depuis longtemps, il ne sut que dire ensuite.

– Lord Wylde a entièrement raison. J'ai manqué à mes devoirs envers toi, déclara Mlle Lovelace d'une voix dans laquelle tremblaient des larmes.

Lisabeth se rua à ses pieds et prit sa main entre les siennes.

– Jamais ! protesta-t-elle sauvagement. Tu as été la meilleure préceptrice du monde ! Comment aurais-je entendu parler du Prince Hal et de Falstaff sans toi ? Tu m'as très bien élevée, Lovey, vraiment.

Mlle Lovelace se tourna vers Constantin.

– J'ai reçu une excellente éducation, milord, com- mença-t-elle, émue. C'est la vérité. Mais ma famille a perdu sa fortune, et je me suis retrouvée orpheline très jeune. J'ai donc dû subvenir à mes besoins, d'abord comme préceptrice chez des cousins éloignés, puis en travaillant dans des bureaux. Mais, dans les deux cas, sans avoir de vie à moi. Si bien qu'à vingt- cinq ans, je me suis aperçue que je ne pouvais plus le supporter. Enfin, non, ce n'est pas tout à fait ça. Je ne l'ai pas découvert toute seule. C'est Roger, l'un des valets de pied de la maison où j'avais travaillé, qui m'a aidée à découvrir que je n'en pouvais plus.

« Nous nous sommes enfuis, Roger et moi, poursuivit-elle d'un ton rêveur. Nous nous sommes embarqués pour retrouver des amis à lui dans les Caraïbes où il pensait prendre un nouveau départ et faire fortune. Le problème, c'est que ses amis étaient... comment dire ? Oh, va pour la vérité ! C'étaient des brigands. Et Roger, .qui était un bon garçon et un brillant causeur, n'était pas aussi adroit qu'eux au couteau.

Mlle Lovelace ponctua son récit d'un long soupir.

– Et c'est ainsi que je me suis retrouvée seule sur une terre étrangère, veuve sans les avantages du veuvage puisque Roger et moi n'étions pas mariés. J'ai refusé de mendier. J'ai trouvé un moyen de gagner amplement ma vie. J'ai pris un métier dont je devrais avoir honte aujourd'hui, mais qu'à l'époque j'ai trouvé très lucratif.

Elle fusilla Constantin du regard comme si elle le défiait de la blâmer et poursuivit :

– Pensez ce que vous voulez, milord. Mais subir... le poids d'un seul homme à la fois durant une demi- heure me convenait mieux que de devoir obéir à un seul homme toute une vie.

Constantin ne savait que penser. Cette vieille femme était-elle en train de se vanter d'avoir été prostituée ? À lui de se sentir en terre étrangère. Il jeta un regard implorant au capitaine.

– C'est le passé, Lovey, intervint celui-ci. Un passé lointain et clos. La fin de l'histoire, milord, c'est que je naviguais d'île en île pour veiller à mes investissements lorsque j'ai entendu parler d'une dame capable de citer des livres entiers, même quand elle était pompette ! Et il se trouve que j'avais besoin d'une préceptrice pour ma Lisabeth. Jusqu'à présent, celles qui lui avaient convenu ne m'avaient pas convenu. Alors, j'ai interrogé Mlle Lovelace et j'ai découvert que, en dépit de son métier, c'était une demoiselle de bonne famille. Et qu'elle souhaitait regagner l'Angleterre et s'y établir.

— J'étais arrivée à un âge où citer Shakespeare me permettrait de gagner ma vie plus sûrement que mon métier précédent. Les hommes apprécient l'esprit, voyez-vous, mais seulement si l'enveloppe extérieure leur plaît.

Le capitaine se racla la gorge.

— Rien n'est plus vrai. Croiriez-vous qu'à cause de mon allure rude, beaucoup de dames éduquées ont refusé de travailler pour nous ? Mais pas Mlle Lovelace. Je l'ai donc présentée à ma Lisabeth, et elles se sont tout de suite bien entendues.

— Vous êtes allée dans les Caraïbes ? demanda Constantin à Lisabeth.

— Oui, et sur le Continent, répondit-elle. Mes connaissances ne proviennent pas seulement des livres, mais aussi des voyages et, bien sûr, de Lovey, ici présente. Je n'avais jamais eu la patience d'apprendre mes leçons, mais elle a su m'intéresser à la lecture, à l'écriture, et au reste. J'étais une gamine sauvage, et elle seule a su me dompter.

— Et pas votre grand-père ? s'étonna Constantin.

Elle rit et, après une dernière petite tape sur la main de sa préceptrice, elle se leva,

— Grand-père ? Il rugit comme le vent du nord, mais il ne m'a jamais fait peur.

— Hélas, c'est vrai, admit le capitaine en riant. Ah, la cloche sonne ! Le dîner doit être prêt.

Constantin inspira à fond. Il s'était toujours trouvé plutôt souple et accommodant. Mais plus il connaissait cette étrange famille, plus il était choqué. Il était impératif qu'il apprenne d'eux tout ce qu'il pourrait, qu'il les charme complètement et les quitte définitivement, sans rancœur d'un côté ni de l'autre. Il pensait pouvoir y arriver. Enfin, à condition qu'ils cessent de le stupéfier, ne fût-ce qu'un instant.

— Vous n'êtes pas obligé de faire ça, vous savez, remarqua Lisabeth le lendemain matin alors que le soleil apparaissait à l'horizon.

— Je le sais, dit Constantin. Mais je suis déjà monté à bord d'un bateau. Je ne souffre pas du mal de mer. Et j'ai envie de voir cette côte depuis le large. Je suis très reconnaissant envers votre grand-père d'avoir organisé cette sortie. Mais, dites-moi, les hommes avec qui nous allons naviguer, qui sont-ils ?

Ils se tenaient sur la grève et attendaient que le jour se lève. Pour l'instant, il n'en était qu'à dorer la surface de l'eau. Lisabeth portait de nouveau des vêtements d'homme, mais comme il s'agissait d'une épaisse veste en toile cirée, d'un bonnet de marin et de

grandes bottes noires, Constantin trouva sa vue moins distrayante. Cela dit, ses cheveux et ses formes avaient beau être cachés, on ne pouvait la prendre pour un garçon. Ses traits fins et purs étaient immanquablement féminins, la brise fraîche du matin lui avait rougi les joues, et ses yeux brillaient. Bref, il s'était trompé. Elle le distrayait encore un peu.

— Eh bien, tout d'abord, répondit Lisabeth, ce n'est pas un bateau de plaisance. Grand-père voulait que vous voyiez notre côte comme nos marins la voient. Nous n'avons pas de bateau de pirate, si bien que nous ne pouvons pas vous faire naviguer comme votre arrière-grand-père, et tous les bateaux de commerce de Grand-père sont au loin. Mais vous verrez ce que votre père a vu. Nous allons monter à bord d'une barque de pêche. Les hommes s'appellent William, Francis et Henri. Us vont sûrement essayer de vous impressionner. Mais ne vous inquiétez pas, ce sont d'excellents marins. Et on prévoit du beau temps. Vous avez cependant bien fait de mettre les vêtements que Grand-père vous a prêtés, car nous serons trempés, c'est inévitable.

Et elle sentait le freesia, nota-t-il. L'air sentait la mer et le sel, mais être auprès d'elle, c'était comme être dans un jardin au printemps.

— Regardez ! s'écria-t-elle en mettant la main en visière. Les voilà !

Un bateau de pêche, son filet remonté, approchait de la grève. Il vira brusquement et se mit bout au vent, les voiles battantes

— Oh ! Lisa ! cria une voix masculine. Viens, mon cœur ! On ne peut pas aller plus loin.

Elle entra dans l'eau. Constantin la suivit. L'une de ses bottes était trouée, mais il continua à avancer stoïquement jusqu'à la barque. Deux individus à la mine patibulaire se penchèrent et hissèrent Lisabeth. Un autre lui tendit la main, et il grimpa à bord.

Une horrible odeur de poisson le prit à la gorge. Trempé, glacé et écœuré, il fit appel à ses bonnes manières pour demeurer impassible. Rien ne se vit sur son visage lorsque Lisabeth le présenta à l'équipage grossièrement vêtu : William, un grand gaillard, Francis à la figure rouge, et le beau et constamment souriant Henri.

Le bateau piqua vers le large.

— On pêchera tout en suivant la côte, cria William par-dessus le claquement des voiles. Lisa vous désignera les beaux endroits. Il se peut qu'il y ait une tempête plus tard, aussi, on doit moissonner - ou pêcher - pendant que le soleil brille, acheva-t-il en éclatent d'un rire sonore.

Seuls William et Francis se mirent au travail, jetant le filet et le remontant à bord. Et eux seuls le vidaient et se débrouillaient avec l'averse de poissons argentés et glissants. Car Henri, lui, restait à côté de Lisabeth, et la retenait lorsque l'embarcation oscillait, tout en la dévorant des yeux.

Cela ne ressemblait pas du tout aux parties de pêche auxquelles Constantin avait participé. Les pieds dans les eaux glaciales d'Écosse, il avait attrapé des saumons et, dans des ruisseaux rapides d'Angleterre, il avait guetté la truite. Il avait jeté une ligne dans les eaux turquoise de la côte italienne et regardé des dauphins faire la course avec le voilier dont il était l'un des passagers. Il n'avait jamais navigué sur un bateau instable qui tenait plutôt de la barque, les yeux aspergés d'eau salée chaque fois que l'avant s'enfonçait dans une vague, dérapant sur le sang et les tripes des poissons, avec sous les yeux le spectacle exaspérant du bel Henri qui ne décollait pas de Lisabeth, laquelle s'efforçait d'indiquer du doigt divers sites intéressants le long de la côte.

Au bout de ce qui lui parut une éternité, le bateau vira de bord.

— Il est temps qu'on vous ramène à terre, mam'zelle, annonça William. Et il est temps que Henri bosse un peu. On a tout fait jusqu'à maintenant, à lui d'écailler et de vider le poisson avant qu'on l'apporte au marché.

— Mon ami, comment peux-tu être aussi cruel ? gémit Henri. Moi, je suis français. Vous me croyez capable d'ignorer une jolie femme et de me concentrer sur du poisson ? Bah !

— Je t'en ficherais des « bah » ! riposta Francis. On a fait notre part, à toi de faire la tienne. C'est un plaisir de vous avoir à bord, milord. Désolé d'avoir pas pu vous faire la conversation. Mais les poissons filaient, alors, on a dû en faire autant.

— Je vous suis très reconnaissant de m'avoir emmené avec vous, dit Constantin. Merci.

— Ça, ce sont de bonnes manières, approuva William. Attention où vous mettez les pieds, ça glisse. Bon, on y est. C'est là qu'on vous laisse.

Constantin leva les yeux, et vit une grève déserte, et différente de celle d'où ils avaient embarqué.

— En traversant le bois, nous serons vite rentrés, assura Lisabeth.

Prenant appui sur la main de William, elle descendit du bateau. De l'eau jusqu'aux hanches, elle gagna la terre ferme. Constantin soupira et, l'imitant, fendit laborieusement les eaux. Arrivée sur la grève, elle se retourna et fit un signe de la main aux marins qui s'éloignaient.

— Henri est français ? demanda Constantin qui tremblait de froid, mais s'efforçait de ne pas le montrer.

— Oui, répondit Lisabeth.

Elle s'assit sur un rocher, ôta une botte et la vida.

— C'est votre soupirant ?

Elle éclata de rire.

— Il aimerait bien, mais non.

— Mais c'est un Français. Et nous sommes en guerre, observa Constantin qui s'assit et tira sur sa botte trouée.

— Pas avec Henri. Ce n'est pas un espion. Nos hommes l'ont sauvé alors qu'il était en train de se noyer au large de la France. Ils avaient fini de guillotiner les gens, mais Henri s'était rangé du côté de ceux qui semblaient l'emporter et le vent a tourné. Du coup, c'est lui qui s'est retrouvé en mauvaise posture. Les policiers du petit empereur le traquaient et Henri s'est jeté à l'eau. Entre-temps, les Anglais se sont mis à tirer sur les Français. Sauf les pêcheurs qui ne chassent que leur gagne-pain, surtout si certaines de leurs prises ont la forme de bouteilles de vin ou de cognac. Quant à Henri, s'il flirte, c'est parce qu'il est Henri le Français. Un garçon charmant, mais très prudent.

Elle lui adressa un regard espiègle.

— Et, comme vous le savez, les hommes prudents ne m'attirent pas. À propos, ajouta-t-elle tandis qu'il se demandait s'il devait se sentir insulté, cette petite sortie ne s'est pas déroulée comme je le pensais. Vous n'avez pas pu voir grand-chose. Mais quand le poisson se déplace, les hommes doivent le suivre. La prochaine fois - si vous souhaitez qu'il y en ait une -, nous monterons à bord d'un gros bateau plus confortable. Mais vous avez été aimable et je vous en remercie.

Il hocha la tête. À quoi bon prétendre qu'il avait passé un bon moment ? Encore que, maintenant que le soleil brillait et que l'atmosphère se réchauffait, il se sentait mieux. Lisabeth ôta son bonnet et sa chevelure couleur miel se répandit en un flot soyeux sur ses épaules. Puis elle se débarrassa de sa veste cirée et noua ses cheveux sur la nuque afin qu'ils ne lui volent pas dans la figure. Constantin écarquilla les yeux. La jeune fille portait un vieux chandail de pêcheur et une culotte. Finalement, la matinée n'était pas si déplaisante que ça. C'était étonnant de voir à quel point un vieux tricot déchiré se métamorphosait dès lors qu'il couvrait une jeune femme svelte. Il se promit d'en parler aux relations qu'il avait dans le monde du spectacle. On pouvait faire fortune avec cette idée. Une revue de jeunes femmes vêtues d'habits masculins serait encore plus

piquante que les spectacles habituels avec froufrous de gaze et de tulle. Sauf qu'il ignorait si ce ne serait pas interdit afin de ne pas offenser la morale.

— Ah, voilà de la compagnie ! s'exclama Lisabeth en se relevant.

Un cavalier monté sur un cheval noir fonçait dans leur direction. Avec son chapeau et son costume d'équitation, il ne ressemblait pas aux gens du cru, nota Constantin. Comme l'homme s'approchait, il vit qu'il était jeune, avec un visage étroit et des yeux d'un bleu intense. Son regard s'éclaira lorsqu'il reconnut Lisabeth, mais celui qu'il jeta sur Constantin passa abruptement de la méfiance à la menace. Sa main plongea-dans sa veste et en ressortit avec un pistolet qu'il braqua sur Constantin.

– Mademoiselle Bigod, fit le cavalier en ôtant son chapeau. Tout va bien ?

Offensé, Constantin se redressa. Il n'avait pas l'habitude qu'on voie en lui une menace pour les jeunes filles, quelles qu'elles soient. Puis sentant ses orteils se recroqueviller dans ses bottes, il se rappela comment il était habillé et à quoi il devait ressembler. Il se tint droit, néanmoins.

– Tout va bien, monsieur Nichols, répondit Lisabeth d'une voix amusée. Cet homme à l'aspect peu engageant ne m'ennuie aucunement. S'il a cette allure, c'est que je l'ai emmené sur le bateau de William, avec Frank et Henri, et, je le précise, ils n'ont attrapé que des poissons. Ce gentleman est notre invité. Lord Wylde, puis-je vous présenter Garner Nichols, notre agent des douanes ? Monsieur Nichols, je vous présente Constantin, lord Wylde.

L'expression du douanier ne changea pas. Il hocha la tête.

– J'avais entendu parler de votre arrivée, dit-il à Constantin. Après toutes ces années. Vous avez l'intention de reprendre l'entreprise familiale, milord ?

– Sûrement pas, répliqua Constantin. Je suis venu me renseigner sur ma famille. Le capitaine Bigod m'a invité et, étant intéressé par la généalogie, les récits qu'il m'a faits m'ont fasciné. Me fascinent, devrais-je dire.

Il gratifia Lisabeth d'un sourire, histoire d'agacer son interlocuteur, car il était visible que, si le douanier savait sourire, il réservait ce talent à la jeune femme.

– Je n'ai pas connu votre père, dit Nichols d'un ton sec. Mais j'ai grandi dans la région, et l'histoire de votre famille est l'une des raisons qui m'ont poussé à choisir cette profession. Le capitaine Elijah le Rusé est devenu un héros populaire. Mais, pardonnez-moi, milord, en dépit de ses vantardises, ce n'était qu'un fieffé voleur, et malheur à l'innocent pris dans ses filets. Mon propre ancêtre, qui était membre de son équipage, a été l'un de ces malheureux. Si l'objectif de votre séjour est de vous renseigner, passez à mon bureau, à quelques kilomètres du village. J'ai quelques anecdotes à vous raconter, mais elles seront moins agréables à entendre que celles dont on a dû vous abreuver à l'auberge. Cela, je le garantis... Bonne journée, mademoiselle Bigod, dit-il en remettant son chapeau. Monsieur, ajouta-t-il avec un bref hochement de tête.

Il fit pivoter son cheval et redescendit la grève caillouteuse.

— Cet individu déteste peut-être mes aïeux, mais, à mon avis, s'il mourait d'envie de m'arracher la tête, c'est parce que j'étais avec vous, observa Constantin.

— C'est un brave homme, mais si sérieux !

— À votre sujet, en tout cas. Un douanier, un marin, qui d'autre encore ? J'ignorais que vous aviez autant de soupirants.

— J'en ai en effet/Mais parfois, un certain nombre, ça ne fait pas beaucoup. Comme Lovey me l'a enseigné, notre bonne reine Elisabeth I^{re} a eu aussi beaucoup de soupirants, mais aucun ne lui a convenu.

— Et aucun ne vous convient ?

— Jusqu'à présent, aucun, admit-elle en commençant à remonter la grève.

— Ça ne vous inquiète pas ?

— De finir vieille fille ? Non, affirma-t-elle avec un sourire franc. Un jour, je trouverai l'homme que je cherche. Et alors, que Dieu lui vienne en aide, parce que je ne le laisserai pas s'échapper.

Arrivés à l'extrémité de la plage, ils pénétrèrent dans un bosquet d'arbustes rachitiques que les vents et les embruns empêchaient de pousser haut et droit. Peu à peu, le sable du sentier fit place à de la terre, et les arbres s'épaissirent et se redressèrent. La journée se réchauffant, ils furent heureux de profiter de l'ombre des feuillages. Un parfum printanier, hors de saison, les accompagnait.

— Comment faites-vous ? s'émerveilla Constantin. Vous avez été aussi éclaboussée que moi, vous avez trempé dans le poisson autant que moi, qui pue les tripes et la vase, et vous sentez merveilleusement bon. Le freesia, non ?

— Pardon ? Ah oui ! J'ai un ami qui va souvent en France et me rapporte de délicieux savons et parfums. C'est l'avantage d'avoir plusieurs soupirants. Et si Nichols garde un œil sur moi, ce n'est pas seulement pour s'emparer de ma main. En menotter quelques-unes le rendrait très heureux, je pense.

— Vous tolérez la contrebande ? demanda Constantin dont le sourire s'était effacé.

Elle le regarda avec de grands yeux.

— Milord, nous vivons au bord de la mer. Nous nous sommes battus comme des lions contre Napoléon et beaucoup de nos jeunes gens continuent à se battre, dans

l'armée, mais aussi pour attraper du poisson ou d'autres biens. Commercer librement fait partie de notre vie. Si cela vous dérange, je suggère que vous nous quittiez, et tout de suite.

Il leva la main.

— Je vous en prie, ne prenez pas mal mes propos. Je ne suis ni sourd ni aveugle. Tout Londres pratique le libre-échange. Je ne blâme personne. Mais je n'avais pas compris que le douanier avait quelque raison de m'arrêter. Il faisait son travail. Pense-t-il vraiment que j'ai envie de prendre la mer comme pirate ?

— Non. Enfin, je ne sais pas. Mais il connaît l'histoire de votre famille puisque tout le village en parle. Et c'est son devoir d'être soupçonneux. Ne vous inquiétez pas. La prochaine fois que je le verrai, je lui assurerai qu'il n'y a pas plus éloigné d'un pirate que vous, sur mer comme sur terre.

— À vous entendre, je devrais le regretter.

Elle s'arrêta et inclina la tête sur le côté.

— En fait, vous avez vraiment l'air d'un pirate en ce moment.

Avec ses cheveux ébouriffés et sa tenue de mer, il ressemblait au pirate des portraits. Et pourtant, ce n'était pas l'homme qu'elle espérait rencontrer un jour en chair et en os. Spontanément, elle repoussa une mèche du front de Constantin.

Il ne put s'empêcher de hausser les sourcils. Les dames bien élevées ne touchaient pas les messieurs qu'elles connaissaient à peine, pas même les mains gantées. Sous les doigts nus et chauds de la jeune fille, sa peau se mit à lui picoter.

Elle lâcha un petit rire.

— Mais non, corrigea-t-elle. Vous n'avez pas le même regard parce que ce n'est ni dans votre cœur ni dans votre tête. Vous tenez plus du pasteur que du pirate. C'est ainsi, il n'y a rien de mal à cela, mais parfois je m'y laisse prendre. Les autres aussi, j'imagine.

— Moi aussi, murmura-t-il.

Elle était si près, et si diablement attirante malgré sa tenue peu raffinée. Pourquoi ? Voilà ce qu'il ne comprenait pas.

Elle plaqua la main sur la nuque de Constantin, ferma les yeux et, se hissant sur la pointe des pieds, l'embrassa doucement.

Il sentit ses lèvres, douces sous les siennes, et ne put se retenir de la prendre dans ses bras. Le baiser de Lisabeth avait été léger, une interrogation plus qu'un vrai baiser. La réponse de Constantin n'eut rien d'hésitant. Elle ne fut ni réfléchie ni douce. Dieu qu'elle avait une bouche savoureuse ! Il la serra-plus étroitement et, forçant le barrage de ses lèvres, lui caressa la langue de la sienne. Aussitôt, un flot de désir le submergea, il laissa ses mains courir sur le gros tricot de marin et étreindre les formes si féminines qui se trouvaient dessous. Il glissa la main sous le tricot et s'empara avidement d'un sein dont la pointe s'érigea immédiatement contre sa paume.

Elle se tortilla contre lui, les yeux fermés. Il approfondit son baiser, oubliant tout sauf l'émoi de ses sens et la femme consentante qui se pressait contre lui.

Il posa la bouche sur le cou tendre et elle rejeta la tête en arrière en frissonnant. Il glissa l'autre main sous le tricot et caressa le dos soyeux. Lisabeth lâcha un petit cri étouffé.

Et soudain, Constantin se rappela qui il était et avec qui. Rassemblant les derniers vestiges de volonté qu'il lui restait, il laissa retomber ses mains et recula.

— Pardonnez-moi, dit-il d'une voix tremblante. Je n'avais pas le droit.

— Si, vous aviez le droit, répondit-elle d'une voix guère plus assurée. C'est moi qui ai commencé, souvenez-vous.

Il voulut s'excuser, mais garda le silence, honteux et contrarié. Ce baiser valait une déclaration en bonne et due forme. Le stratagème du capitaine avait marché. Il eut froid, puis chaud, et se sentit idiot. Avait-il été pris au piège ? Après tout, c'était vrai qu'elle avait pris l'initiative. La contrition vira à l'horreur, ce qu'elle vit à son expression.

— Vous n'êtes pas tombé dans un piège, milord, dit-elle, feignant l'indifférence. Je n'ai rien demandé de plus, et je ne le ferai pas.

Les yeux de Constantin s'écarquillèrent.

— Mais il y a eu un baiser, et même un peu plus.

— Oh, pas grand-chose de plus. En tout cas, cela ne signifie rien. Nous ne sommes pas à Londres.

Ce dont il fut très content.

Lui tournant le dos, elle se remit à marcher.

— Pouvez-vous me pardonner et oublier? demanda-t-il en la rattrapant pour voir son visage. Je me confesserai à votre grand-père, bien sûr. J'implorerai son pardon et j'assumerai les conséquences de mon audace, quelles qu'elles soient.

Elle pivota et lui jeta un regard noir.

— Certainement pas ! J'ai déjà tout oublié. Mon grand-père n'a pas besoin de savoir. C'était une impulsion, et un test que vous avez passé haut la main. Vous êtes un homme honorable. Oubliez tout.

Il eut envie de demander de quelle sorte de test il s'agissait, mais craignit que cela n'entraîne un autre dérapage. Ce qu'il désirait tout en le redoutant. Il s'inclina donc, et marcha à ses côtés, soulagé, honteux et troublé. Le capitaine Bigod savait qu'il était fiancé, mais il ne l'avait pas dit à sa petite-fille. À moins qu'il ne le lui ait dit et qu'il ne s'agisse d'un piège encore plus malin qu'il ne l'avait soupçonné !

Mais non. Cette fille n'était pas une comédienne, il l'aurait juré. Elle était cependant lumière et feu, charme et tentation. Ce qui la rendait bien plus dangereuse que tous les pièges que son vieux chenapan de grand-père aurait pu concocter. Il était temps de s'enfuir, conclut Constantin. Grand temps.

Mieux valait, toutefois, ne pas ajouter une infamie à celles qui pesaient déjà sur son nom, et rester un jour de plus, afin d'être sûr que l'incident était oublié et que le passé ignominieux de sa famille ne s'échapperait pas d'ici.

Tête baissée, Lisabeth cheminait en fixant ses bottes.

— Vous êtes amoureux de quelqu'un à Londres ? demanda-t-elle abruptement.

— Non ! répondit-il sans réfléchir.

Et, aussitôt, il se rendit compte que « non » était la bonne réponse. L'amour n'entrait pas en ligne de compte dans son futur mariage.

— Vous m'avez interrogée sur mes soupirants, expliqua-t-elle, se méprenant sur la sécheresse de sa réponse.

— C'est vrai.

— Eh bien, je vous rends la pareille. Mais peut-être y a-t-il quelqu'un qui vous aime ?

— Non plus, répondit-il, sans mentir. Cela dit, je suis... plus ou moins lié à une jeune femme.

Il n'en dirait pas plus. La bienveillance de Lisabeth lui était nécessaire. Ce n'était pas l'exacte vérité, mais ce n'était pas non plus un mensonge éhonté.

— Ah... Vous savez pourquoi c'est arrivé, monsieur le «lié»? demanda-t-elle avec un sourire. Ce baiser? Vêtu comme vous l'êtes aujourd'hui, vous ressemblez au personnage du portrait, beaucoup plus que l'homme qui a débarqué de Londres, l'autre soir. Vous aimeriez aller pêcher? enchaîna-t-elle, sautant du coq à l'âne. Nous avons un grand-père truite de la taille d'une baleine, et aussi malin et rapide que vos pickpockets de Londres. Si vous l'attrapez, nous vous serons reconnaissants de le remettre à l'eau. Oh, on vous accordera le mérite de la prise, mais vous nous laisserez le plaisir de continuer à le traquer!

— Vous pêchez ?

— Bien sûr, dit-elle en riant. J'aime pêcher, dans les rivières, dans les torrents et dans la mer. Je nage comme un poisson, je monte à cheval et je sais faire du bateau. Je sais aussi danser, et cuisiner, et coudre un bel ourlet sans fronces à condition de m'appliquer. Mais je préfère lire.

Chacun de ses mots l'avait disqualifiée pour mener la vie d'une dame. Monter à cheval et danser, cela allait de soi. Coudre était acceptable. Mais lire en faisait un bas-bleu et cuisiner était réservé aux domestiques. Quant à pêcher et à nager, aucune dame n'était

censée savoir le faire, et encore moins y prendre plaisir.

Arrivés en vue de la vaste prairie qui s'étendait devant le manoir, ils s'arrêtèrent. Constantin cherchait quelque chose à dire. Elle le regarda, sourit et déposa un léger baiser sur ses lèvres. Très léger, sans signification, mais suffisant pour lui donner envie de l'entreindre de nouveau. Il en était encore à l'envisager qu'elle courait déjà vers la maison.

— Demain, nous irons pêcher le grand-père truite, cria-t-elle par-dessus son épaule. Sauf s'il pleut. Et alors, à la place, je vous préparerai un pâté en croûte !

Il ne put s'empêcher de rire et la suivit des yeux en regrettant de ne pouvoir la pourchasser, car il était certain qu'il l'attraperait si seulement il essayait.

Ils n'attrapèrent pas le grand-père truite, mais ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. Et ce, jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière de gros nuages sombres. Transis, ils rentrèrent en riant sous l'averse. Constantin s'efforça de ne pas

regarder Lisabeth dont les vêtements trempés soulignaient les formes. Une fois changés, ils passèrent le reste de la journée devant la cheminée du salon à écouter le capitaine décrire ses pêches miraculeuses, celles dont on lui avait parlé et celles qu'il aurait aimé faire. Le vieux bonhomme, découvrit Constantin, était très amusant.

Après le dîner, il découvrit aussi que Lisabeth jouait du piano et chantait fort bien. Il allait se coucher lorsque le capitaine proposa une partie de piquet, et Constantin s'aperçut que Lisabeth jouait encore mieux aux cartes qu'elle ne chantait. Et comme il ne cessait de perdre et d'observer le capitaine, ce fut un clin d'œil de ce dernier qui lui apprit que Mlle Lovelace trichait comme un filou.

Remarquant son expression dépitée, Lisabeth pinça les lèvres et attendit que sa préceptrice soit

130 montée se coucher pour rire à en perdre haleine. Le capitaine partit peu après, laissant les jeunes gens installés confortablement devant un bon feu. Trop confortablement au goût de Constantin. Il se leva immédiatement. Il avait pensé annoncer son départ à Lisabeth, mais il n'était pas question qu'il s'attarde avec elle en pleine nuit. Ce soir, elle portait une robe verte dont la coupe ajustée mettait en valeur sa silhouette gracieuse. Encore que, se rendit-il compte, quelle que soit sa tenue, culotte ou robe, elle était toujours follement séduisante. À quoi était-ce dû ? A une attitude qu'elle prenait à dessein ou à sa propre faiblesse ? Quoi qu'il en soit, rester seul avec elle de nuit n'était certainement pas le bon moyen de le découvrir.

Il la salua, puis regagna sa chambre. Et se ravisa. Quitter les Mouettes n'était pas si urgent que cela. Lisabeth ne le regardait pas avec l'air de le désirer. C'était rassurant. Et un peu agaçant aussi. Il se coucha sur ces réflexions.

Le lendemain, ils allèrent rendre visite à différents villageois. Constantin fut rassasié d'anecdotes sur son père et son arrière-grand-père, de litres de thé, de petits pains faits maison et de crème fraîche. Résultat, ni lui ni Lisabeth ne mangèrent grand-chose au dîner, pourtant délicieux. Après quoi, ils jouèrent à un jeu de hasard, interdit dans les maisons pieuses, durant lequel Mlle Lovelace dépouilla de nouveau tout le monde.

Une semaine s'écoula. Puis deux. Lisabeth continuait d'exercer une évidente attirance sur Constantin, mais sans qu'il pût y déceler d'intention de sa part. Il ne s'autorisait qu'un léger badinage. Qui amusait la jeune fille. Le temps filait, ce dont il était à peine conscient. Ses craintes en ce qui concernait l'histoire secrète de sa famille s'étaient dissipées. Peut-être parce que, d'une part ce n'était pas un secret, et d'autre part les faits en question suscitaient l'admiration des gens qu'il rencontrait. Il se sentait plus

libre, plus détendu, plus jeune même, sans doute grâce à l'air vivifiant de la mer, aux exercices physiques et à la bonne nourriture. Ainsi qu'à l'agréable compagnie.

Constantin découvrit que Lisabeth aimait les animaux, les livres, les plaisanteries et les hommes peu recommandables. Elle le pria de lui raconter son enfance, et la compassion qu'il lut dans son regard le déstabilisa.

— Votre oncle ne vous laissait jamais jouer librement? demanda-t-elle un après-midi alors qu'ils pique-niquaient dans l'herbe, à proximité d'un ruisseau.

— Non. Je comprends maintenant qu'il craignait que mon côté sauvage ne l'emporte si je n'étais pas strictement contrôlé.

— Mais vous n'avez pas de côté sauvage ! Pauvre garçon !

— Pauvre garçon? répéta-t-il en arquant un sourcil.

— Eh bien, au début, vous étiez horrifié par ce que vous aviez appris de vos aïeux. Je pense à présent que ce n'était pas seulement parce que vous craigniez que vos amis de Londres en entendent parler, mais aussi parce que vous aviez un peu peur qu'une telle sauvagerie soit tapie en vous... Rassurez-vous, ce n'est pas le cas.

— Vous avez l'air déçu.

— Je le suis. Enfin, non. Vous savez que je m'étais entichée du capitaine Elijah le Rusé. Je comprends maintenant que c'était parce que j'étais une petite fille solitaire et à l'imagination débordante. Mais je parie maintenant que votre arrière-grand-père en chair et en os m'aurait terrifiée. Si bien qu'en fin de compte, je préfère un pirate bien élevé.

— Solitaire ? répéta-t-il, se concentrant sur ce point-là, le reste de sa tirade étant trop dangereuse.

D'autant qu'en cet instant, les cheveux de Lisabeth étincelaient au soleil, car elle avait rabattu son chapeau dans son dos. Détail sur lequel il s'attarda parce que les autres étaient trop éblouissants pour qu'il les regarde franchement.

— Oui, fit-elle avec un haussement d'épaules qui le fit enfin regarder ce qu'il avait évité tout l'après-midi. Grand-père était toujours en voyage pour affaires. Les enfants du village étaient gentils avec moi, mais ils avaient des tâches à effectuer. Je passais la plupart de mon temps avec Mlle Lovelace.

— Un choix de préceptrice intéressant, remarqua-t-il prudemment.

— Oui. Mais ne la jugez pas trop sévèrement. Je savais comment elle avait gagné sa vie, c'est elle-même qui me l'a dit. Afin sans doute de me mettre en garde... Vous autres, messieurs, poursuivit-elle en croisant son regard sans ciller, vous ne trouvez sûrement pas- que la prostitution est une si mauvaise chose, sinon cela n'existerait pas, n'est-ce pas ? Mais, Lovey me l'a dit, c'est épouvantable, et c'est la raison pour laquelle elle est devenue... adepte des produits alcoolisés. Elle m'a tout raconté de ce métier, sans l'embellir. S'enfuir avec son amant était une chose. Cela arrive aux dames comme aux femmes du peuple et c'est excusable, à mon avis, si leur amour est sincère. Mais se vendre jour après jour, et nuit après nuit, à qui possède encore quelques sous en poche ? C'est l'enfer, quoi que vous en pensiez, messieurs.

Constantin demeura muet. Discuter de cela avec une dame était impossible. C'était acceptable, et d'ailleurs peut-être l'avait-il déjà fait, avec une femme qui n'était pas une dame. Et si elle avait raison sur le fond, elle avait complètement tort d'en parler avec lui. Et, à son bref sourire, il devina qu'elle le savait et s'en amusait.

— Le soleil se couche, reprit-elle en se levant et en contemplant le ciel, la main en visière. La brise fraîchit, mais je ne pense pas qu'il pleuvra. En chemin, j'ai remarqué que les chênes étaient chargés de glands

et que les framboises étaient bonnes à cueillir. Nous en faisons de délicieuses confitures. Aussi, milord, seriez-vous d'accord pour venir cueillir des baies avec moi demain ?

Elle souriait, l'air de le croire trop guindé pour aller cueillir des fruits comme un manant. Et Constantin, contrairement à ce qu'elle pensait, renonça à annoncer son départ pour l'accompagner.

Ils rassemblèrent leurs affaires et prirent le chemin du retour. Lisabeth réprima un sourire. Elle n'avait pas été aussi heureuse depuis des semaines, des mois. Peut-être jamais. Constantin avait tellement changé ! Et sur bien des points. Ce n'était plus le jeune dandy dont la beauté et l'élégance l'avaient impressionnée. Dès les premiers mots échangés, elle avait rêvé qu'il devînt plus accessible, plus humain, plus semblable au personnage dont elle s'était éprise, enfant.

Elle en avait parlé avec Lovey, mais n'avait osé se confier à son grand-père, de peur qu'il ne traîne *manu militari* le pauvre garçon devant l'autel. Lovey avait mené une vie terrible, mais s'il y avait un sujet qu'elle connaissait aussi bien que Shakespeare, c'était les désirs masculins. L'homme le plus raisonnable du monde avait un corps exigeant auquel il devait parfois obéir, avait-elle assuré.

Tournant la tête vers Constantin, Lisabeth vit un beau garçon athlétique. L'herbe avait taché sa culotte et ses bottes étaient boueuses, mais il ne semblait pas s'en soucier. Peut-être parce qu'il savait que son valet se chargerait de les nettoyer. Il était cultivé et, s'il se prenait encore un peu au sérieux, il avait le sens de l'humour et semblait authentiquement gentil. Ce que n'était peut-être pas le pirate, concéda-t-elle. Mais malgré sa prudence, ses baisers et ses caresses avaient été magiques. Elle ne pouvait s'empêcher d'y penser.

Et lorsque, suivant les conseils de Lovey, elle flirtait un peu, portait des vêtements légèrement provocants ou lâchait quelque propos osé avant d'arborer un air innocent, histoire de le décontenancer, elle avait un aperçu de l'homme que pouvait être lord Wylde : un superbe gredin dont le regard s'allumait sauvagement.

Il avait changé sur d'autres points encore. Son côté bégueule avait disparu et ses manières étaient de moins en moins distantes, comme si la cage étriquée qui enserrait son être intime était en train de voler en éclats.

Le savait-il ?

Elle l'ignorait tout en se réjouissant de le voir devenir peu à peu l'homme qu'elle espérait rencontrer. Il ne lui restait plus qu'à trouver le moyen de le garder.

Le lendemain, il pleuvait trop pour aller cueillir des baies. Mais c'était la journée idéale pour déambuler dans le manoir, contempler les portraits, écouter des anecdotes les concernant, feuilleter de vieux atlas et des cartes du monde.

— Votre famille se révèle plus respectueuse de la morale que la mienne, remarqua tristement Constantin.

Elle éclata de rire, mais, à présent, il la connaissait suffisamment pour savoir qu'elle ne se moquait pas de lui.

— Pas du tout. La différence, c'est que ma famille a fait ses affaires de façon moins spectaculaire. Du coup, personne n'a jamais été pris. Votre famille a agi de façon extravagante. Toutes les deux générations, s'entend. Mes aïeux ont suivi une trajectoire plus cohérente. À part mon pauvre fou de père, ils sont devenus de plus en plus respectables à mesure que le temps passait.

— Respectables ?

— Mon grand-père est un pilier de la communauté.

— Je vois, dit Constantin. Mais vous vous rendez bien compte que votre communauté est différente des autres, et de la mienne en particulier.

Inclinant la tête de côté, elle réfléchit à la question.

Le lendemain, il pleuvait trop pour aller cueillir des baies. Mais c'était la journée idéale pour déambuler dans le manoir, contempler les portraits, écouter des anecdotes les concernant, feuilleter de vieux atlas et des cartes du monde.

— Votre famille se révèle plus respectueuse de la morale que la mienne, remarqua tristement Constantin.

Elle éclata de rire, mais, à présent, il la connaissait suffisamment pour savoir qu'elle ne se moquait pas de lui.

— Pas du tout. La différence, c'est que ma famille a fait ses affaires de façon moins spectaculaire. Du coup, personne n'a jamais été pris. Votre famille a agi de façon extravagante. Toutes les deux générations, s'entend. Mes aïeux ont suivi une trajectoire plus cohérente. À part mon pauvre fou de père, ils sont devenus de plus en plus respectables à mesure que le temps passait.

– Respectables ?

– Mon grand-père est un pilier de la communauté.

– Je vois, dit Constantin. Mais vous vous rendez bien compte que votre communauté est différente des autres, et de la mienne en particulier.

Inclinant la tête de côté, elle réfléchit à la question.

– Je vous l'accorde. Mais maintenant que vous nous connaissez un peu, pouvez-vous affirmer honnêtement que votre communauté est supérieure à la nôtre ? Je lis les journaux de Londres, vous savez. Et il me semble qu'il y a plus de scandales, avec adultères, ivrognerie, ribotes et même duels, dans ce que vous appelez la haute société qu'au sein de notre campagne. Sans parler des crimes et des vols commis à Londres !

Constantin se figea. Elle lisait les journaux de Londres ! Elle avait forcément appris ses fiançailles. Alors pourquoi l'avait-elle embrassé ?

– Vous lisez les journaux de Londres ? demanda-t-il prudemment.

– Oui, quand j'arrive à mettre la main dessus. Grand-père les reçoit, avec une journée de retard, bien sûr, pour suivre les cours du marché. S'il y a un article qu'il veut conserver, il garde le journal. Je lui ai répété cent fois que je suis trop vieille pour en faire des bateaux mais, depuis qu'à l'âge de six ans, j'ai commis un semblable sacrilège avec un article sur le marché du sucre, il se méfie. Je dois admettre que c'était un beau bateau ! ajouta-t-elle avec un sourire. Il a dû aller jusqu'en Espagne ; c'est du moins ce que j'ai imaginé à l'époque.

– Ah, je vois, fit-il, soulagé.

Elle n'avait manifestement pas vu l'annonce de ses fiançailles. Il se rappela soudain que le capitaine avait apporté le journal à Londres pour le lui coller sous le nez.

– Mais c'est parce que vous lisez les pages sur les commérages et sur les scandales. Si vous aviez de telles rubriques dans vos journaux locaux, vous en apprendriez autant sur les gens de la région.

Elle éclata de rire.

– Je n'ai pas besoin d'un journal pour ça ! Il me suffit d'approcher du comptoir de l'auberge. On y apprend tout. Si un événement n'est pas clamé à l'auberge, il sera murmuré devant une tasse de thé dans n'importe quelle maison du village. Et je vous assure qu'il ne s'agit jamais de duels, de paris extravagants ou d'un pauvre homme qui

se serait brûlé la cervelle après avoir perdu au jeu la demeure familiale. On entendra parler d'un flirt entre deux personnes qui devraient se l'interdire, ou bien d'un homme qui songe à quitter sa femme, ou l'inverse, et c'est tout. Et si une chose pareille se produisait, la nouvelle se répandrait en une heure. Mais cela arrive rarement, car la honte serait insupportable.

Constantin ne pouvait dire à Lisabeth que Londres avait beau être une grande ville, on y subissait les mêmes interdits. Parce que cela risquait de l'amener à avouer la raison de sa visite, à savoir, la honte insupportable qui le menaçait et son désir d'empêcher que l'histoire de sa famille ne parvienne jusqu'à Londres.

— Et pourtant votre père et le mien sont considérés comme des héros, non ? demanda-t-il.

— Si. Parce qu'ils étaient amusants. Tout le monde avait de la sympathie pour votre père et tout le monde tolérait les folies du mien. Et tout le monde pensait qu'avec l'âge, ils s'assagiraient.

— Mais vos domestiques... Eux aussi ont un lourd passé.

— Ah... Je vois que le pasteur vous a tout dit. Ici, on pardonne le passé. Pas à Londres ?

— Non.

Quand devrait-il s'en aller ? se demanda-t-il pour la centième fois. Il avait écrit à Mlle Winchester que ses affaires le retenaient encore un peu. Elle avait répondu qu'elle comprenait. Depuis, il n'avait plus eu de ses nouvelles. Mais, se rappela-t-il, c'était son caractère raisonnable qui lui avait plu. Raisonnable comme le sien. Sauf qu'il n'était plus sûr d'être encore ainsi.

Le mieux était d'annoncer son départ pour le prochain week-end. Il avait appris tout ce qu'il voulait

savoir, et Lisabeth était, en dépit de son effronterie et de son étrange éducation, une femme intelligente et compréhensive. Et elle ne l'avait pas embrassé de nouveau ni n'avait paru en avoir envie. Il le savait pour l'avoir observée... Ses lèvres, surtout.

— Il va pleuvoir toute la journée, annonça-t-elle en jetant un œil par la fenêtre. Que diriez-vous d'une partie de cartes ? Ou de dés ? Je peux réveiller Lovey. Elle a presque fini sa sieste. Si vous trouvez qu'elle vous a dépouillé au piquet, vous devriez la voir jouer aux dés. Grand-père nous rejoindra dès qu'il l'entendra chanter victoire. Parce que lui bat tout le monde à ce jeu.

– Vous croyez cela? fit Constantin en haussant un sourcil.

– Un défi ? Voilà qui va être amusant.

Le lendemain, le sol était détrempé et un brouillard épais recouvrait la campagne. Lisabeth décida d'emmener Constantin sur une falaise pour admirer la mer. Ils attachèrent leurs montures aux arbres rachitiques et attendirent car, selon la jeune fille, vers midi, le soleil dissiperait le brouillard.

– Vous savez cela, vous ? s'étonna-t-il.

– J'habite au bord de la mer. Nous connaissons les habitudes et les humeurs de la nature. Il le faut bien.

Le soleil jaillit lorsqu'il fut juste au-dessus de leurs têtes, perçant la couche grise de rayons aussi éblouissants que ceux d'un phare et donnant l'impression qu'un jugement divin allait tomber des nuées. La lumière vive soulignait chaque renflement ardoise de la mer ondulante, dorait la boucle de chaque vague et projetait une auréole autour des cheveux dénoués de Lisabeth. Constantin n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

– La mer, dit-il, est très belle, elle aussi.

– Elle aussi ? répéta-t-elle.

S'apercevant qu'il s'était exprimé à haute voix, il la regarda sans mot dire. Elle portait de nouveau une tenue masculine, ce à quoi il commençait à s'habituer. Il ne la trouvait plus scandaleuse ni bizarre, mais charmante et délicieuse. Ses cheveux brillaient, ses yeux étincelaient et ses lèvres s'étiraient sur un sourire espiègle.

Elle se hissa soudain sur la pointe des pieds et lui frôla les lèvres des siennes. Il se figea, en proie à trop d'émotions contradictoires pour profiter de cet instant, à la fois choquant et tellement désiré. Elle recula immédiatement.

– Merci pour la pensée, murmura-t-elle.

Puis elle lui sourit de nouveau et remonta sur son cheval.

– Nous ferions bien de rentrer. Je dois me changer. Mme Fellows nous attend pour le thé. Vous vous souvenez ?

Il fit oui de la tête, furieux de n'avoir pas répondu à son baiser. Et inquiet de ce qui aurait pu arriver s'il l'avait fait.

Ce soir-là, ils jouèrent aux cartes et aux dés.

Le jour suivant, le soleil brillait et une légère brise montait de la mer. Lisabeth fit la surprise à Constantin de l'emmener naviguer sur un bateau de la flotte de son grand-père. Ils suivirent la côte dont elle lui désigna les repères et les sites qui avaient été aussi familiers à leurs pères que leur premier livre de lecture. Le bateau filait sur les vagues tandis que les voiles se gonflaient de vent.

La journée au grand air colora les joues de Lisabeth malgré le chapeau dont elle avait noué les rubans sous le menton.

— Vous ressemblez de plus en plus au portrait de votre aïeul, observa-t-elle comme ils rentraient à che-

val. Vous ne devenez pas rouge mais brun comme le teck. La couleur d'un pirate ou d'un pêcheur. Que penseront vos amis de Londres ? J'ai entendu dire qu'il faut avoir le teint pâle pour être à la mode.

— Seulement si vous êtes un poète ou un puritain, et je ne suis ni l'un ni l'autre.

Au dîner, Constantin eut du mal à réprimer ses bâillements tant il était épuisé.

— L'air de la mer assomme, déclara le capitaine en jetant un coup d'œil à son invité. Il n'y a pas de honte à se coucher tôt. Moi, je pense que si les jeunes gens de Londres font autant de bêtises, c'est parce qu'ils sont trop bien éveillés alors qu'ils devraient dormir.

— Il me semble que les pirates ne manquaient pas d'énergie, répliqua Constantin en adressant un sourire à Lisabeth.

— C'est vrai, acquiesça le capitaine, mais, croyez- moi, c'est parce qu'ils dormaient toute la nuit bien au chaud dans leurs couchettes.

Constantin admit que c'était probable et rit de bon cœur.

Mais, plus tard, alors qu'il était couché, cherchant en vain le sommeil, il eut l'impression très nette qu'il était en train de changer. Pas uniquement parce qu'il était au lit à une heure où à Londres il aurait pris son chapeau pour sortir rejoindre des amis. Ni à cause du plaisir grandissant qu'il prenait à la compagnie du capitaine. Ni même à cause de l'attraction troublante, délicieuse et de plus en plus puissante, que Lisabeth exerçait sur lui. Il lui semblait qu'il devenait quelqu'un d'autre, un inconnu. Londres lui paraissait très loin. Et, contrairement à toutes ses prévisions, il était très heureux et détendu ici.

Ce qui l'empêchait de dormir, c'était qu'il ne savait pas si une telle métamorphose était une bonne ou une mauvaise chose. Il était venu ici pour se renseigner sur le passé

de sa famille. Et voilà qu'il découvrait qu'il y avait beaucoup de choses sur son présent qu'il ignorait aussi.

Il s'écoula des heures avant qu'il ne s'endorme.

Lisabeth s'endormit tard, elle aussi. Mais elle n'était pas seule. Toute sa vie, lorsque quelque chose la tracassait, elle se tournait vers son grand-père. Sauf s'il s'agissait d'un problème purement féminin, auquel cas, elle s'adressait à Lovey.

– Je l'aime beaucoup, avoua-t-elle à sa préceptrice, les yeux fixés sur le contenu ambré de la tasse qu'elle avait entre les mains.

– Ça ne compte pas, riposta Lovey en versant un peu de rhum dans son thé et dans celui de Lisabeth. Tu aimes aussi beaucoup le pasteur, non ? Est-ce que tu *désires* lord Wylde ?

Lisabeth soupira.

– Oui, Lovey. Depuis le début. Encore qu'à ce moment-là, c'était parce qu'il ressemblait au capitaine Elijah de mes rêves. Quand j'ai découvert à quel point il était guindé, j'ai changé d'avis. Mais, le lendemain, j'ai de nouveau changé d'avis, car j'avais aperçu la personne qu'il pouvait être sous ses manières apprêtées. Puis, peu à peu, il est devenu cet homme-là. Comme si l'apprêt avait été balayé par les embruns et les rafales de Cornouailles.

Elle leva sur sa préceptrice un regard implorant.

– À présent, la question est : l'ai-je imaginé, ou est-il réel ?

Lovey haussa les épaules, but une gorgée de thé.

– Il n'y a que toi qui peux le savoir. As-tu fait l'amour avec lui ?

– Je l'ai seulement embrassé, et... câliné, un peu.

– Et ça t'a plu ?

Lisabeth hocha la tête.

– Et lui ?

– Je crois que oui ! Mais il s'est écarté juste quand ça commençait à devenir merveilleux. Et la fois- d'après, il n'a pas laissé les choses aller aussi loin.

– Mais il n'a rien dit ?

Lisabeth fit non de la tête.

– C'est qu'il se conduit en gentleman, déclara Mlle Lovelace. Et il te traite en dame. S'il ne voulait pas de toi, il le dirait. Mais il sait que s'il se lance dans un vrai flirt, il devra t'épouser. Les gentlemen obéissent à ce genre de code. Ils culbutent toutes les filles qu'ils veulent s'ils pensent qu'elles sont leurs inférieures. Mais ils sont aussi convenables que des pasteurs avec les dames bien nées. Jusqu'à ce qu'ils décident de se déclarer. Veux-tu qu'il le fasse ? Ou bien veux-tu juste un peu de plaisir avant qu'il ne s'en aille ?

Les yeux de Lisabeth s'écarquillèrent.

– Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle.

– Eh bien, tu devrais, décréta Mlle Lovelace. Il y a beaucoup de garçons qui sont délicieux la nuit, et se révèlent des raseurs lorsque l'aube pointe. Il y en a d'autres qui sont charmants durant la journée et de véritables butors après la tombée de la nuit. Si tu veux le tester, c'est une chose. Dans ce cas, tu ne dois rien attendre de lui. Si tu le veux pour la vie, c'est autre chose. Il te faut alors être sûre qu'il te rend ton affection. Maintenant, Lizzie, mon cœur, à toi de décider ce que tu veux. Ce gentleman n'est engagé nulle part ailleurs, et tu es libre comme le vent. Veux-tu, oui ou non, le rester ? Ou juste t'amuser un peu ? Voilà la question.

– Il voit quelqu'un à Londres, précisa Lisabeth avec tristesse. Il me l'a dit. Mais il n'y a pas d'amour, ni de sa part ni de celle de cette personne. Il me l'a dit aussi.

– Cela n'a rien d'inhabituel, observa Mlle Lovelace. Du moins chez les messieurs titrés et oisifs. Si son cœur n'est pas pris, il est libre. Le temps qu'il le restera dépend de toi, ma fille. Une femme obtient toujours ce qu'elle ose pourchasser, une femme comme toi du moins. Et un gentleman ne se hasarde jamais là où il n'est pas désiré. C'est donc à toi de lui montrer qu'il l'est. Au bout du compte, ma chérie, tout dépend de toi.

C'était ce que pensait Lisabeth lorsqu'elle gagna le cabinet de travail de son grand-père. Voyant la lumière sous la porte, elle frappa.

– Entre, Lisabeth.

– Comment saviez-vous que c'était moi ? demanda-t-elle en s'asseyant en face de lui, près du feu.

– Je t'attendais, répondit-il, sans préciser qu'il l'avait attendue tous les soirs de la semaine.

– Alors, vous savez, dit-elle d'une voix hésitante.

– Oui ? fit-il, prudemment.

– Il a dit qu'il était « plus ou moins lié » avec quelqu'un à Londres. Mais qu'il ne l'aimait pas et qu'elle ne l'aimait pas. Que voulait-il dire ?

Il soupira.

– Ça peut vouloir dire tout et son contraire. Mais s'il t'a dit que son cœur était libre, tu peux le croire. C'est un honnête homme.

Le visage de la jeune fille s'éclaira.

– C'est ce que je pensais ! Merci, Grand-père !

Elle virevolta vers lui, l'embrassa sur le front et lança, soulagée :

– Bonne nuit, et merci !

Après son départ, le capitaine Bigod resta assis, plongé dans ses réflexions. Ainsi, il ne s'était pas trompé, lord Wylde n'était pas amoureux de sa fiancée. Et il ne s'était pas trompé non plus en pensant que ne pas s'éprendre de Lisabeth était impossible. Il avait observé lord Wylde. Ce garçon était amoureux et en proie au désir. Le capitaine sourit. C'était le dénouement qu'il avait espéré, sinon il n'aurait pas convié un inconnu à rencontrer son trésor le plus précieux. Puis il fronça les sourcils. L'arrière-petit-fils du capitaine Elijah le Rusé avait intérêt à se comporter en honnête homme. Ou il se ferait fort de l'y obliger.

Le lendemain, le ciel étant lumineux et sans nuages, Lisabeth annonça au petit-déjeuner que c'était une journée idéale pour aller cueillir des framboises.

– Si vous voulez m'accompagner, dit-elle à Constantin, vous feriez bien de mettre un gros tricot et une culotte que vous ne craignez pas d'abîmer, ainsi que de grandes bottes et des gants épais. Les framboises sont les baies les plus douces du monde, mais elles poussent entourées de ronces hargneuses. Rien de ce qui est bon n'est facile. Enfilez ce qui, dans votre garde-robe, se rapproche le plus d'une armure et nous allons essayer de devancer les oiseaux. Nous emporterons des seaux et un repas. Cela vous tente-t-il ? Ou bien préféreriez-vous quelque chose de moins dangereux ? Quant à moi, je dois les ramasser aujourd'hui, sinon il n'en restera plus.

– Je vais affronter les monstrueuses ronces, déclara Constantin en souriant.

– Bien ! s'écria-t-elle en se levant. Rendez-vous aux écuries dans une demi-heure. Nous prendrons un cheval et une carriole. Le meilleur endroit est assez loin et, avec un peu de chance, nous remplirons trop de seaux pour les rapporter à pied.

— Je doute que Sa Seigneurie ait prévu l'équipement adéquat dans ses bagages, remarqua le capitaine en se levant à son tour. De vieux vêtements solides ? Quel usage en aurait-il à Londres ? Je vais voir ce que je peux lui dégouter. Attendez un instant, milord.

Le capitaine revint peu après, les bras chargés d'oripeaux que Constantin emporta dans sa chambre.

— Sûrement, monsieur ne va pas s'ôrtir ainsi attifé ? s'écria le valet, horrifié. On peut comprendre la nécessité de se déguiser en marin pour naviguer ou aller à la pêche. Mais ça !

— Eh bien, « on » a intérêt à comprendre, rétorqua Constantin en s'admirant dans le miroir. Je vais affronter une armée de ronces hargneuses. Si je ne porte pas ça, je suis sûr de rentrer avec mes habits en loques. Sans parler de ma peau. C'est une question de prudence.

Mais il ne se sentait pas prudent aujourd'hui, et ne ressemblait pas à un homme prudent. Il sourit à l'image que lui renvoyait le miroir : un individu à la peau tannée, affublé d'un tricot informe, d'une vieille culotte, de gros gants de cuir, et de bottes éraflées. Cette magnifique tenue rustique était surmontée d'un chapeau défoncé, du genre de ceux que portaient les serfs un ou deux siècles plus tôt.

Il descendit l'escalier en fredonnant, sourit au valet de pied et sortit.

— Il est prêt à tout pour lui plaire, murmura le valet au majordome qui refermait la porte derrière Constantin.

— Normal, commenta un vieux valet comme la gouvernante passait par là.

— Lui, je le connais pas, dit celle-ci en se dirigeant vers la cuisine. Mais je sais qu'elle mérite ce qu'il y a de mieux. C'est un monsieur, d'accord, mais ils sont tous gentils.

— C'est vrai, ça, opina la cuisinière. Vaut mieux qu'elle l'essaie avant de le prendre.

— Qu'entends-tu par là, Seigneur ? s'offusqua la gouvernante.

— Le prends pas sur ce ton, Flossie, répliqua la cuisinière. Tu gagnais ta vie d'une façon pas trop correcte quand je t'ai connue dans les îles. Tu sais très bien ce que je veux dire ! Mon premier mari était un chéri, mais un foutu maladroit au lit. Mon second était juste l'inverse ! Quel amant c'était ! Mais il était incapable de gagner un sou ni même d'en garder un dans sa poche, pas plus qu'il pouvait garder sa culotte sur lui lorsqu'une femelle potable passait à proximité. Prends pas tes grands airs avec moi. Tu

me rappelles mon second mari. Je t'ai pas noirci un œil à cause de lui, autrefois, à Tobago ?

— Tu as eu de la chance, c'est tout, riposta la gouvernante avec un reniflement de mépris.

— Maintenant que j'ai plus d'homme, mais que mes souvenirs sont encore bien frais, tu sais de quoi je rêve ? Un gars comme mon premier mari durant la journée, et un autre comme le second la nuit. Si Mlle Lisabeth pense qu'elle a trouvé les deux en une seule personne, bravo ! Mais, à ma connaissance, et Dieu sait que j'ai l'œil ouvert, ces deux-là sont toujours pas passés à l'action. Je l'aurais vu à leurs yeux.

— Voilà qui m'étonne pas, soupira la gouvernante. Il est si bien élevé qu'à mon avis, l'a jamais pincé une fille ni décoché une œillade, ici ou en ville. C'est vrai que les gentilshommes sont différents de nous, comme le disent les contes de fées. Aussi, c'est à elle de faire le premier pas, et à lui de suivre. Mais c'est un tel gentleman, et elle est si difficile ! Qui sait si ça arrivera jamais !

— Nous verrons bien, dit le majordome qui passait la tête dans l'entrebâillement de la porte. Mais trêve de commérages. Le capitaine ne les aurait pas laissés sortir seuls s'il n'avait pas confiance en l'un ou en l'autre.

— Seuls ? Encore ? demanda la gouvernante.

— Oui, intervint la fille de cuisine. Mlle Lovelace est allée se coucher, elle a la migraine, qu'elle a dit.

— Pas folle, commenta la gouvernante.

— Le capitaine non plus est pas fou, renchérit la cuisinière.

Tous pouffèrent, et retournèrent à leurs corvées.

– Quelle journée splendide ! s'exclama Lisabeth.

Constantin aurait aimé trousseur un compliment plein d'esprit comparant la beauté de cette journée à celle de la jeune fille. Mais comment le faire alors qu'elle portait un manteau déchiré qui lui descendait jusqu'aux pieds et un grand chapeau qui ne laissait voir que la pointe de son nez. On eût dit une mendiante d'âge indéterminé. Aussi se contenta-t-] d'un commentaire neutre.

– Oui. L'air est frais et doux, juste comme vous l'aviez annoncé.

Il était un peu déçu. La veille au soir, elle avait mis une jolie robe ajustée couleur abricot et avait badiné de façon subtile et provocante à la fois. Aussi, ce matin, lorsqu'il avait appris que Mlle Lovelace était malade et que personne d'autre n'avait été désigné pour les accompagner, avait-il rêvé à ce que Lisabeth et lui pourraient faire, seuls, dans les champs. Des choses que l'on ne pouvait faire dans la maison de son grand-père, ni à bord d'un bateau chargé de tripes de poissons et de marins lubriques, ni même sur un navire manœuvré par des amis de la jeune fille.

Bien sûr, il n'irait pas jusqu'à réaliser ses fantasmes. Il était un gentleman, et un gentleman fiancé, qui plus était. Se permettre des fantasmes était déjà d'une extrême indécence.

Mais quand il l'avait vue, ce matin, toute pensée indécente l'avait fui. Il en avait été à la fois soulagé et déçu.

Elle secoua les rênes et le cheval pressa l'allure.

– Je propose de commencer par cueillir les framboises que nous laisserons dans la voiture avec un linge dessus pendant que nous pique-niquerons, dit- elle. Aviez-vous imaginé qu'un jour vous enfileriez des oripeaux afin d'aller cueillir des mûres ou des framboises comme lorsque vous étiez enfant ?

– Comme lorsque j'étais enfant ? Non. Parce que je n'ai jamais fait une telle chose.

Elle lui décocha un regard compatissant de dessous le bord de son chapeau ridicule.

– Vraiment ? Oh, pauvre garçon ! Que faisiez-vous les beaux jours de la fin de l'été lorsque vous aviez dix ou douze ans ?

Il réfléchit.

– Eh bien, en général, je me préparais à regagner le collège. Lorsque j'avais un peu de temps, je me promenais, le plus souvent jusqu'à la rivière. Si j'avais vraiment du temps, je pêchais ou bien je faisais du canot, mais sans jamais aller loin. Toute activité fatigante ou dangereuse m'était interdite. Mais ne me prenez pas en pitié. Je me suis rattrapé à l'université. Là, j'ai joué au cricket, j'ai fait des courses de chevaux, j'ai pratiqué la boxe. J'ai navigué, j'ai nagé et j'ai fait de l'aviron. Je pense que j'essayais de dépenser toute l'énergie que j'avais dû contenir quand j'habitais chez mon oncle.

– C'était un tyran ? demanda-t-elle avec sympathie.

– Non. Enfin, si. Je suppose que c'en était un. Je détestais vivre sous sa férule, mais j'obéissais afin de ne pas être banni de l'unique famille qui me restait. Je ne savais pas alors qu'il se comportait ainsi pour contenir le côté sauvage de ma nature. Il connaissait mes secrets de famille. Pas moi.

– Eh bien, à mon avis, il n'avait pas à s'inquiéter, décréta Lisabeth. Il n'y a pas une once de sauvagerie en vous. Vous êtes un garçon raisonnable et prudent, très différent de vos aïeux.

De nouveau, il se sentit vaguement insulté.

Elle le vit à son expression et s'esclaffa.

– Mais c'est ce que vous voulez être, non ? Je sais que je suis une vraie sauvageonne, mais ça m'est égal. Vous, non. Est-ce dû à votre nature ou à votre éducation ? C'est un mystère pour moi. J'ignore si les traits de caractère proviennent du sang ou de l'éducation, mais une chose est sûre, j'ai été élevée pour être une dame, et je n'y suis jamais vraiment arrivée, alors que vous avez été élevé pour devenir un gentleman et y êtes parvenu, corps et âme.

– Votre éducation a été peu conventionnelle, lui rappela-t-il.

– Oh... vous parlez de Mlle Lovelace.

– Et des autres membres du personnel.

– Je vois, fit-elle. On vous a conté des anecdotes, mais vous ne savez sans doute pas que la mère de Mlle Lovelace était une femme très pieuse et que, si notre majordome a eu un passé violent, son père était diacre. Beaucoup de nos serviteurs ont sombré dans le crime parce qu'ils se révoltaient contre une morale trop stricte. Je ne suis pas allée jusque-là, mais je suis ce que je suis. Et je suis désolée si cela vous choque ou vous offense.

– Ni l'un ni l'autre, affirma-t-il sincèrement. Plus maintenant. Il n'y a rien de mal à être vive et gaie.

En fait, la joie de vivre est merveilleuse à voir. On apprend aux dames de Londres à être froides et blasées. Je pense que quelques leçons de votre part leur seraient bénéfiques, ajouta-t-il comme le souvenir de sa fiancée si convenable et si froide lui traversait l'esprit.

– Alors pourquoi cet air soucieux ? s'étonna-t-elle. C'est à cause de quelque chose que j'ai dit ou fait ?

– Quelque chose que, moi, j'ai fait, répondit-il, énigmatique. Alors, où sont ces merveilleuses framboises ?

– En bas du chemin, mais toujours sur la propriété. Elles sont sauvages. J'imagine que quelqu'un en a planté un petit carré autrefois. Maintenant, il n'y a que les oiseaux et moi qui connaissons l'endroit. Nous aurons beau remplir nos seaux, nous leur en laisserons beaucoup. Ah ! Nous y sommes presque.

Elle arrêta le cheval, sauta à terre sans attendre l'aide de Constantin et attacha le cheval à la clôture en bois de ce qui ressemblait à un champ d'orge presque mûr au regard peu entraîné de Constantin.

– Venez, prenez-en un, dit-elle en sortant de la carriole deux vieux paniers en osier. Vous voyez ? demanda-t-elle en désignant les allées étroites qui traversaient les buissons. Ne prenez que les baies les plus mûres, s'il vous plaît, laissons les vertes mûrir. Vous suivrez ce chemin et moi celui-ci et, quand nos paniers seront pleins, nous nous retrouverons à la voiture.

Il la regarda fixement. La dernière possibilité d'accomplir ses fantasmes, ou même de leur résister, ainsi que l'exigeait l'honneur, vola en éclats.

– Nous perdrons du temps si nous suivions le même chemin, non ? reprit-elle, devant l'air chagriné de Constantin.

Il acquiesça, prit son panier et se dirigea vers l'une des allées.

– Oh, n'oubliez pas ! cria-t-elle. Vous pouvez en manger autant que vous voulez, mais pas trop quand même.

– Je sais, marmonna-t-il. Les oiseaux.

– Non, s'esclaffa-t-elle. Ce serait dommage de vous couper l'appétit avant le déjeuner. Et, de toute façon, trop de framboises vous donneraient la courante, euh... je

veux dire la maladie de l'été... enfin, vous voyez, les intestins... Oh, bon sang, par ici, on dit la « courante » ! Comment est-ce que les dames appellent-elles ça ?

— Elles n'en parlent pas.

Il y eut un silence.

— Excusez-moi, murmura-t-elle au bout d'un instant. Je ne voulais pas être vulgaire.

— Vous ne l'avez pas été. Une erreur compréhensible, dit-il. Et, après tout, vous ne disiez pas quelque chose d'offensant, n'est-ce pas ?

— C'est gentil à vous.

Il l'entendit marmonner tandis qu'elle s'éloignait. Il secoua la tête, et gloussa. Pas de flirt ni de délicieux baisers aujourd'hui, regretta-t-il, tout en remerciant le Seigneur d'écarter la tentation.

Le panier de Constantin était plein, il avait chaud et se sentait poisseux. Le soleil était haut et lui tapait sur le crâne. Il avait mal au dos à force de s'être incliné et avait hâte de poser sa récolte à l'abri et de s'asseoir à l'ombre. Lorsqu'il revint sur ses pas, il s'étonna du peu de distance parcourue.

Arrivé au sentier, il s'arrêta. Lisabeth n'était pas là. À sa place, une ravissante jeune femme vêtue d'une robe jaune très légère, une ombrelle sur l'épaule pour se protéger du soleil, examinait l'intérieur de la carriole. Constantin espéra qu'ils n'étaient pas entrés peu- erreur dans une propriété privée. Quelle amende devait-on payer pour avoir volé des baies ?

La jeune femme se retourna, et sourit.

— Ah, vous voilà, dit Lisabeth. J'avais peur de devoir me déguiser à nouveau pour partir à votre recherche.

— Vous vous êtes changée ? demanda-t-il avec l'impression que le soleil l'avait rendu lent et stupide. J'étais censé apporter une tenue décente, moi aussi ?

— Non, dit-elle en riant. Je portais cette robe sous mes vieux habits. J'avais prévu quelque chose de léger et d'aérien pour notre pique-nique, car l'après- midi s'annonce chaud.

Pour la première fois de sa vie, Constantin n'avait pas la tenue adaptée aux circonstances. En plus d'être lent et stupide, il se sentait tout à fait déplacé.

Elle pouffa de rire.

— J'ai juste jeté un manteau sur ma robe et enfilé des bottes. Mais je savais qu'un homme ne peut porter deux culottes l'une sur l'autre, c'est pourquoi j'ai demandé à votre valet de me donner de quoi vous changer. Je connais un endroit où vous pourrez vous rafraîchir pendant que je disposerai notre festin à l'ombre. Si vous le voulez, bien sûr.

— Je le veux, affirma-t-il avec ferveur.

Elle sourit. Sa bouche était rouge vif, nota-t-il.

Remarquant son regard, elle rit et porta la main à ses lèvres.

— Oh ! Je dois être toute barbouillée. J'ai été gourmande. Mais les framboises étaient délicieuses, non ?

— Oui. Je n'en ai jamais mangé d'aussi bonnes. Chauffées par le soleil et incroyablement sucrées. Je suis barbouillé, moi aussi ?

— Non, dit-elle en le débarrassant de son panier qu'elle posa dans la carriole. Vous êtes un gentleman.

Elle détacha le cheval et, suivie de Constantin, emprunta un sentier étroit.

— Autrefois, il y avait beaucoup de moutons aux Mouettes, expliqua-t-elle. Mais Grand-père en a gardé juste assez pour tondre les prairies les plus éloignées. Il reste de cette époque une hutte abandonnée où les bergers pouvaient s'abriter. Vous pourrez vous changer là. Mon pauvre ! dit-elle en lui jetant un coup d'œil. Vous n'avez pas de jus de framboise sur la figure, mais vous avez l'air d'avoir très chaud. Nous y serons sous peu. Vous pourrez même faire un plongeon dans l'eau avant de vous rhabiller si vous voulez. Je ne regarderai pas.

Elle fit une croix sur son cœur avant d'embrasser son petit doigt.

— Promis, juré.

Ses yeux brillaient d'un éclat malicieux.

Il garda le silence. Se dévêtir et se baigner si près d'elle alors qu'ils étaient seuls ? Et mettre d'autres habits, toujours près d'elle ? Toujours seuls ? Était-ce un stratagème de séduction ? Ou simple innocence ? Ni sa conversation ni son éducation n'étaient celles d'une innocente. Soit elle avait confiance en lui, soit elle le désirait. De son côté, il ne doutait plus de la désirer. La rapidité avec laquelle cette attirance avait pris force était stupéfiante. Pourtant il ne pouvait oublier qu'il était fiancé à une autre et allait bientôt partir.

Sur le lac d'un bleu limpide, un couple de cygnes et quelques oies glissaient en silence. Des saules au feuillage dentelé poussaient sur la rive et, plus loin, se dressait un mur de mélèzes et de chênes majestueux.

Lisabeth attacha le cheval et tendit un petit balluchon à Constantin.

— Remontez le long du ruisseau qui se jette dans le lac. Vous trouverez la hutte abandonnée sur la colline. Baignez-vous, lavez-vous la figure ou contentez-vous de tremper les orteils, comme vous voudrez. Je vais installer notre pique-nique. Il y a des œufs et du jambon, du pain et du fromage, et la cuisinière ajoute toujours une surprise. Elle a même pensé à préparer un pot de crème fouettée pour accompagner nos framboises. Allez-y, prenez votre temps. Je ne suis pas pressée.

Il s'inclina, puis s'éloigna en longeant le ruisseau qui dévalait la colline en chantant et en bondissant de pierre en pierre. Au sommet, sous les arbres, il découvrit une cabane qui n'avait pas l'air du tout abandonnée. L'intérieur, récemment balayé, contenait une paille, une table, une chaise, un buffet et même une cheminée avec un petit tas de bûches prêtes à être allumées.

Inquiet, Constantin parcourut la pièce du regard. Cette cabane était très propre. Trop propre pour une cabane abandonnée. Lisabeth n'avait-elle pas ri en promettant de ne pas l'épier? Qu'avait-elle en tête? Il allait retourner au lac, prétendre qu'il avait mal au crâne et devait rentrer se coucher.

Il secoua la tête, honteux de ses craintes. On aurait dit une vierge prise aux pièges d'un roué! Il était un homme, pour l'amour de Dieu! Et un homme expérimenté. Il n'avait aucune raison de craindre cette gamine. Sauf que le bon sens lui recommandait de craindre sinon la gamine elle-même, au moins le désir secret qu'elle lui inspirait. Et de quitter les Mouettes dès le lendemain. Quant à aujourd'hui? Eh bien, il redoublerait de prudence!

Il s'approcha du ruisseau et se déshabilla derrière un fourré de fougères. L'eau glacée lui fit du bien. Puis, utilisant sa chemise en guise de serviette, il rentra dans la cabane, s'essuya avec, et revêtit la chemise blanche propre et la culotte bien repassée qui se trouvaient dans le balluchon. Il termina par ses bottes. N'ayant ni cravate ni veste, il n'avait pas vraiment l'air d'un gentleman, mais il se sentait propre, vêtu décemment, et affamé. Rasséréné, il décida de profiter de sa dernière journée en compagnie de Lisabeth.

Lorsqu'il la rejoignit, elle avait étalé une couverture sur l'herbe et disposé dessus le contenu du panier. Il y avait des bols et des assiettes, du linge de table et des verres, et quantité de petits plats très appétissants.

— J'ai mis une bouteille d'eau et une bouteille de vin à rafraîchir dans le ruisseau, dit-elle sans lever les yeux à son approche. Dans le petit bassin qui s'est formé à l'endroit où il rejoint le lac. Allez les chercher, s'il vous plaît. Nous avons du bon vin, mais la bouteille ne porte pas le timbre de la douane, alors n'en parlez pas à M. Nichols... Ne vous inquiétez pas. Ici, tout le monde boit du vin qui vient de l'autre côté de la mer, mais personne ne se soucie des timbres, sauf ce pauvre M. Nichols dont la tâche est vraiment ingrate.

— Vous croyez que je vais refuser parce que c'est illégal ? Vous me trouvez si vertueux ? demanda-t-il, les poings sur les hanches.

— Je pense que vous voulez l'être.

Il alla chercher le vin. Elle avait dit vrai. Il n'avait rien à répliquer.

Ils se régalerent de mets simples, que le soleil et l'air frais rendaient encore plus savoureux. Le vin était bon, l'endroit charmant et la jeune fille jolie et spirituelle. Constantin était très à l'aise, mais, se sentant toujours menacé, il s'efforçait de rester vigilant.

Lisabeth n'y était pour rien. Elle était candide et naturelle. Mais si jolie qu'il devait surveiller ses mains et ses pensées.

Avant de quitter cette clairière, il lui annoncerait qu'il partait le lendemain et lui en expliquerait la raison, décida-t-il. Le plus difficile serait de lui avouer qu'il était fiancé, mais l'honneur l'exigeait. Et ils se sépareraient - amis.

Il avait à se reprocher plu's de mensonges et de péchés de luxure durant les dernières semaines que durant toute sa vie. C'était ce qu'il lui dirait. Mais il pouvait racheter ces fautes. Il se confesserait. Il le devait. Elle était belle, et douce, et vive, mais elle n'était pas pour lui. S'il n'avait pas été fiancé... Non, il l'était, point final, et sa vie avait été orientée dès le début vers un seul objectif : le mariage avec une jeune femme bien élevée, aux manières raffinées et conformes aux usages de leur milieu. Il regrettait de n'avoir pas connu son fou de père, mais il n'était pas du tout comme lui.

Il avait découvert tout ce qu'il pouvait concernant cet endroit, son père et son arrière-grand-père. Il devrait juste veiller à ce que sa femme, sa famille et ses éventuels enfants ne viennent jamais dans cette région. De même qu'il devrait veiller à partir en ne laissant que de bons souvenirs et aucune rancœur afin que personne n'ait envie de se venger - ni même de se mettre à sa recherche.

Lisabeth soupira.

— Quel repas délicieux ! Ça vous ennuie si on ne goûte pas les framboises à la crème tout de suite ? J'ai l'estomac plein.

Elle aurait dû dire : «J'ai mangé plus qu'assez », songea-t-il en souriant intérieurement.

— Le mien aussi, dit-il. C'était un véritable festin !

— Quelle bonne journée, s'écria-t-elle.

Elle bâilla et s'étira. Geste qui fit saillir ses seins, ce que Constantin remarqua aussitôt, bien malgré lui.

— Que de bons moments nous avons passés au cours du mois écoulé, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, languide.

— Un mois déjà ?

Ses pensées lascives l'abandonnèrent d'un coup.

— Un mois et trois jours, précisa-t-elle. Encore que cela m'ait paru très court.

Il était sidéré. Aussi décontenancé qu'Ulysse chez les mangeurs de lotus. Il avait passé *un mois* ici ?

Elle lui sourit. Ses lèvres étaient rouges, plus rouges que la normale. Plus pleines aussi, non ? Elle regardait les siennes en s'inclinant en avant. Il retint son souffle. Plus elle s'approchait, plus son décolleté bâillait sur sa peau crémeuse. Elle se pencha davantage et il aperçut un charmant petit sein rond, et même la pointe rosée. Dieu qu'elle sentait bon !

Un dernier baiser. Un seul, se promit-il.

Mais voilà qu'elle tendait la main derrière lui pour s'emparer de son assiette sale et se redressait pour la ranger dans le panier. Doulousement frustré, il l'empoigna, l'attira dans ses bras et l'embrassa.

Elle ouvrit les lèvres et se cramponna à lui.

Sa bouche était chaude et délicieusement fruitée. Sa peau était douce, et le sein sur lequel il avait posé la main lui donnait envie d'y goûter. Mais d'abord, se rassasier de sa bouche, décida-t-il. Ce qui s'avéra impossible, un baiser menant à un autre. Enivré par son parfum, il étreignait la jeune fille et s'exaspérait de l'obstacle que constituait le tissu pourtant très fin de sa robe.

Il dégrafa son corsage tandis qu'elle gardait les yeux rivés aux siens. Après quoi, il la fit s'allonger sur la couverture, prit son visage entre ses mains tout en l'embrassant et,

merveille des merveilles, elle lui rendit son baiser avec une ardeur aussi frénétique que la sienne. Elle ne s'interrompit que le temps de lui déboutonner sa chemise afin que leurs cœurs battent l'un contre l'autre. La pointe de ses seins incendia la peau de Constantin.

Il aurait dû s'arrêter, il le savait. Mais il n'en était pas capable, et elle non plus, il le sentait.

Le souffle court, il prômenait les mains sur son corps délectable. Il osa retrousser sa robe et palper ses cuisses chaudes et lisses, ses fesses rondes, et enfin le cœur même de sa féminité, brûlant et humide, tandis qu'elle se tortillait sous sa main. Il fut surpris et choqué par la violence de sa réaction, mais toute prudence l'avait déserté.

Connaissant assez les femmes pour savoir qu'elle était prête, il déboutonna sa culotte.

— Vous êtes sûre ? parvint-il à articuler.

— Oh, oui, dit-elle en l'attirant à elle.

Il lui écarta les jambes et la pénétra. Avant de s'arrêter. Elle était si étroite qu'il l'entendit lâcher un petit cri étouffé.

— Je vous en prie, murmura-t-elle.

Aussi força-t-il le passage. Ensuite, il fut trop tard pour s'arrêter, bien que dans un recoin de son cerveau, il sût qu'il le devait. Parce qu'à présent, elle n'ondulait plus avec lui. Ses yeux étaient clos et son visage crispé, mais il n'exprimait plus la passion. Cependant, s'arrêter n'était plus possible. Il avait appris à se contrôler, oui, mais jusqu'à un certain point seulement.

Cela ne prit pas longtemps. Constantin ne savait plus ce qu'il éprouvait. Plaisir, tendresse, honte, regrets ? La petite voix lucide qui n'avait cessé de tenter de se faire entendre le rappela à la réalité. Il se retira et se laissa retomber aux côtés de Lisabeth.

— Oh, Constantin, fit-elle en lui caressant le visage, les cheveux, la poitrine, je vous aime tant.

Retenant son souffle, il se redressa sur le coude et baissa les yeux sur elle, avant d'examiner son propre corps. Les taches sur les cuisses de la jeune fille et son sexe étaient plus rouges que les framboises qu'ils avaient cueillies.

Il eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre.

— C'était la première fois pour vous, dit-il, consterné. Ou, reprit-il avec espoir, est-ce votre période du mois ?

— Non, dit-elle avec un sourire doux.

— Oh... Je vous ai fait mal ?

— Un peu, mais je savais que c'était inévitable. Ce sera mieux la prochaine fois, je le sais. C'est ce qu'on m'a raconté.

Le sang de Constantin se glaça dans ses veines.

— Mais pourquoi ? demanda-t-il. Si c'était votre première fois, pourquoi m'avez-vous laissé... ?

— Parce que je vous aime, bien sûr, gros bêta, s'écria-t-elle en lui caressant le visage, le regard irradiant de bonheur. J'ai attendu si longtemps qu'arrive l'homme qu'il me fallait. Et puis vous êtes venu. Et j'ai su que c'était vous. Enfin, pas tout de suite, car, au début, vous étiez froid et distant. Mais vous avez fini par vous réchauffer.

Elle repoussa une mèche du front de Constantin.

— Pourquoi devrais-je pleurnicher ou feindre l'indifférence ? reprit-elle. C'est ce que font les belles dames de Londres ? Eh bien, pas moi. Ce n'est pas ainsi que j'ai été élevée. On m'a appris à être franche. On m'a dit de ne pas jouer la comédie lorsque j'aurais trouvé un homme à mon goût et que je serais sûre de lui plaire. Vous n'étiez venu que pour une semaine, mais vous êtes resté un mois alors que vous n'aviez plus rien à apprendre sur votre famille. J'ai su assez vite ce que je voulais et, quand j'ai vu que vous le vouliez aussi, il n'y avait plus de raison de feindre. C'est parce que je vous aime. Pour quelle autre raison pensez-vous que j'aurais fait l'amour avec vous ?

Il se laissa tomber à côté d'elle sans mot dire. Puis il l'attira contre lui, l'étreignit et ferma les yeux. Son avenir venait d'être refaçonné de A à Z. Son cœur pesait aussi lourd que du plomb dans sa poitrine. S'il l'avait pu, il aurait pleuré toutes les larmes que les vierges étaient censées répandre aussitôt déflorées, larmes que Lisabeth n'avait pas répandues. C'était lui le plus expérimenté des deux, mais c'était elle qui l'avait séduit.

Non, rectifia-t-il. Il avait accepté sans réfléchir ce qu'elle offrait. Mais elle disait manifestement la vérité et, malgré ce qui venait de se passer, il demeurait un gentleman. Il connaissait son devoir.

La vie qu'il avait prévu de mener, les projets qu'il avait faits, l'existence tranquille et raisonnable qu'il avait envisagée, tout s'était volatilisé. Il ne pouvait pas, en toute bonne conscience, déflorer une jeune fille de bonne famille, puis l'abandonner ensuite. Qu'elle

ait pris l'initiative de le séduire importait peu. Ne pas l'épouser à présent était hors de question : c'eût été complètement immoral. En tout cas, lui ne le ferait pas. Cela ferait l'effet d'un coup de tonnerre dans la haute société. On jaserait sur son compte, il le savait, et le redoutait. Ce serait aussi un changement complet dans le dessin soigneusement établi de sa vie. Et si, dans une partie de son âme, il s'en réjouissait, dans une autre il le regrettait amèrement.

– Et, donc, dit Constantin, je vous demande la main de votre petite-fille.

Le capitaine se renversa dans son fauteuil et dévisagea le jeune homme.

– Ah bon ? Parce que vous la trouvez intelligente, -dites-vous, et jolie.

Il se pencha en avant, ses sourcils touffus froncés.

– Ce n'est pas la moitié de l'histoire, mon garçon, et ne pensez pas que je l'ignore. Vous êtes arrivé à vos fins avec elle ?

– Je souhaite l'épouser, déclara Constantin d'un ton ferme. Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus.

– Comme si je ne le savais pas, marmonna le capitaine. Elle est rentrée à la maison, les joues rouges et chantant comme un oiseau. Et, vous, vous avez l'air d'un homme qui a reçu une brique sur le crâne... Que faites-vous de votre fiancée, milord ? Vous envisagez de devenir polygame ? Cela se pratique dans d'autres parties du monde, mais pas chez nous.

– Je pense qu'épouser Mlle Winchester aurait été une erreur, pour elle comme pour moi, répliqua Constantin avec raideur. J'irai à Londres, je mettrai un point final à ce projet et je reviendrai épouser votre petite-fille. À moins que vous n'ayez pas confiance en moi. Dans ce cas, je l'épouserai avant d'aller à Londres.

– En prenant le risque d'être poursuivi en justice? rétorqua le capitaine. Les fiançailles sont une affaire sérieuse, et il faut se libérer d'une femme avant de promettre le mariage à une autre. Je ne veux pas que le nom de Lisabeth soit traîné dans la boue, ça, non ! J'avais toujours pensé donner une grande réception pour fêter les fiançailles de ma petite-fille, mais je n'en causerai même pas à l'auberge tant que je ne saurai pas avec certitude où souffle le vent.

Le capitaine se tut, le visage sévère.

– Écoutez, monsieur, reprit-il au bout d'une longue minute. La tournure des événements ne me satisfait pas, sachez-le. Si vous étiez rentré à Londres pour rompre vos fiançailles, et que vous étiez revenu en clamant votre amour pour Lisabeth, je jetterais du riz et j'offrirais à boire à tous les habitants du village. Parfaitement ! Mais lorsque vous venez me trouver avec une tête de croque-mort et que vous me demandez sa main comme si vous pressiez le bourreau de se hâter, que suis-je censé penser ?

D'ailleurs, je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps, reprit-il avant que Constantin ait pu répondre. Je sais. Certaines choses sont trop tentantes pour qu'on y résiste. Mais vous m'avez déçu, milord. Oui, pour être déçu, je le suis.

« Maintenant, écoutez-moi bien, il y a quelque chose que vous devez savoir, enchaîna-t-il en agitant l'index comme si Constantin était un vilain garçon qu'il sermonnait. Ma Lisabeth est limpide comme l'eau et fiable comme la marée. Elle n'aurait pas passé une minute d'intimité avec vous si elle n'avait pas décidé de vous donner son cœur, et pour toujours. Oui, son éducation a été excentrique. Mlle Lovelace lui a enseigné les langues et les lettres mieux que n'aurait pu le faire n'importe quelle préceptrice. MEUS elle lui a aussi appris la vie, telle qu'elle la connaissait ; ce qu'a fait aussi le personnel domestique qui a veillé sur Lisabeth lorsqu'elle était enfant. Et je le reconnais, c'est ma faute. Mais, la voyant heureuse, je n'ai pas songé à modifier les choses. J'aurais peut-être dû ; à présent, il est trop tard. Voilà pourquoi ma Lisabeth ne sait pas ruser, jouer à la sainte-nitouche ou faire la coquette. Elle ne saurait pas comment s'y prendre. Mais n'allez pas croire que cela en fait une fille facile, car ce n'est pas le cas.

Constantin, qui s'était reproché sa conduite durant la moitié de la nuit, était las de se sentir coupable.

— Vous m'avez invité alors que vous saviez que j'étais fiancé, dit-il en se penchant en avant, les mains posées sur le bureau. Vous ne l'avez pas dit à votre petite-fille.

— Et, vous, vous le lui avez dit ?

Constantin se redressa.

— Je vois que non, fit le capitaine avec mépris. Je vous ai invité parce que je voulais que vous fassiez sa connaissance et que vous constatiez par vous-même à quel point elle est jolie et intelligente. Ce que vous avez fait. Et je pensais que vous étiez un gentleman. Vous seriez retourné à Londres pour vous libérer avant de revenir, tout serait parfait. Mais vous avez agi comme un voleur. En temps ordinaire, je vous aurais dit non parce que je doute de votre sincérité. Mais il est clair que vous l'avez perdue de réputation. Et je ne veux pas de ça. Néanmoins, rappelez-vous que je veillerai sur elle où qu'elle aille, et que je ne permettrai pas qu'elle soit maltraitée.

— Jamais je ne la maltraiterai, affirma Constantin.

— L'épouser sans l'aimer serait une façon de la maltraiter. Rentrez à Londres, milord. Parlez à votre dame de la haute. Et, maintenant, je vais vous parler crûment. Si ma Lisabeth a ses menstrues le mois prochain, je ne suis pas sûr que je vous laisserai l'épouser. À moins que vous ne me convainquiez que c'est ce que vous désirez

réellement et non ce que votre sens du devoir vous dicte. Si elle ne les a pas... Alors, vous êtes bon pour un petit tour devant le pasteur, mais je ne feindrai pas de m'en réjouir.

— Et Lisabeth dans tout cela? demanda Constantin.

— Elle souffrira si elle ne vous épouse pas. C'est la première fois qu'elle donne son cœur et son corps, aussi c'est grave. Je le sais. Mais, au bout du compte, elle sera plus heureuse. Parce que si vous êtes comme le reste de votre famille, du côté des fous et des hurluberlus, mieux vaut qu'elle vous évite.

À ceci, Constantin ne put rien répliquer, car il ne savait plus qui il était. Il se détourna pour s'en aller.

— Encore une chose, milord, reprit le capitaine. Je pense qu'avant de partir, il serait préférable que vous parliez à Lisabeth de votre fiancée. Ce sera difficile, mais vous êtes un beau parleur, et elle a tendance à croire tout ce que vous dites. Moi, pas. Un peu de vérité entre vous deux ne serait pas du luxe.

— J'aurais préféré que vous m'ayez demandé cela dès le début, répliqua Constantin, la main sur la poignée de la porte. Les choses n'en seraient peut-être pas arrivées là.

Les yeux du capitaine lancèrent des éclairs. Constantin ne le remarqua pas.

— Enfin, peut-être que si, quand même, marmonna-t-il comme pour lui-même. Elle est vraiment unique. Je ne vous ai pas menti à ce sujet.

— Oui, mais si je l'avais prévenue, elle ne se serait pas jetée à votre tête, je vous le garantis, dit le capitaine. Je vous prenais pour un gentleman. Mais elle est ce qu'elle est et vous n'êtes qu'un homme. Quoi qu'on fasse, on ne peut pas aller contre le vent.

— Je vais lui avouer la vérité, déclara Constantin en se faisant face à son hôte. Et de telle façon qu'elle ne se reproche rien. En vérité, l'amour n'entraîne pas en compte dans mes fiançailles. Vous le savez sûrement. Elle va le savoir à présent, elle aussi. Et ensuite je regagnerai Londres et mettrai les choses au point.

Il s'inclina et sortit.

Le capitaine demeura songeur. Lord Wylde avait affirmé que ses fiançailles n'étaient pas un pacte d'amour. Mais il n'avait pas dit non plus que ce qu'il proposait à Lisabeth en était un.

Lisabeth virevoltait dans sa chambre, dansant avec les flocons de poussière qui flottaient dans le soleil. Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse, aussi satisfaite et

aussi excitée, tout cela à la fois. Il l'aimait ! Elle l'aimait ! Le rêve qui avait pris naissance des années auparavant devant un vieux portrait aux couleurs terreuses était devenu une exquise réalité. Toutes ses amies étaient déjà mariées. Elle-même avait repoussé des garçons du pays, des amis d'amies, d'honnêtes hommes et des voyous, en attendant qu'arrive l'homme de ses rêves. Et il était venu.

Ce n'était pas un pirate audacieux ni un bandit de grand chemin qui tentait courageusement de ramasser assez d'argent pour arracher son épouse bien-aimée aux griffes de son père. Constantin était un peu guindé et très convenable, mais il lui avait fait l'amour avec une ardeur et une inventivité dont elle n'aurait jamais osé rêver. Dès qu'elle s'était retrouvée dans ses bras, il avait perdu toute réserve. Il s'était montré ardent, doux, insistant, oh, délicieusement insistant !

Elle se laissa tomber sur une chaise et sourit. C'était elle qui, cachant ses doutes et ses peurs, avait été courageuse et audacieuse. Elle avait compris qu'il était trop bien élevé pour faire le premier pas, aussi s'était-elle armée de courage et avait-elle pris l'initiative. Il la désirait, il l'avait montré de trente-six façons. En prolongeant plus d'un mois ce qui ne devait être qu'un bref séjour. En l'observant, en épiant chacun de ses gestes lorsqu'il pensait qu'elle ne le regardait pas.

Aussi, bien qu'elle ait eu très peur de se ridiculiser, avait-elle décidé de pousser la tentation à l'extrême. Et, à l'instant où il l'avait prise dans ses bras, elle avait oublié ses craintes. Elle savait à quoi s'attendre,

après tout. Lovey ne lui en avait-elle pas parlé des centaines de fois ?

Elle n'avait toutefois pas imaginé que la réalité serait si merveilleuse. S'unir à lui au point de ne faire qu'un. Sentir son plaisir et savoir qu'il le lui devait. Expérimenter ces sensations inédites, caresser sa peau nue, entendre son souffle dans son oreille, l'étreindre et s'émerveiller de constater qu'il ne se contrôlait plus du tout, et cela à cause d'elle. Elle avait hâte de recommencer, d'essayer autre chose, d'approfondir leur intimité et leur connaissance mutuelle.

Eh bien, ils avaient le reste de leurs vies pour ça. S'installeraient-ils à Londres ou ici ? Ou dans le domaine qu'il possédait ? Elle avait envie de vivre ici, bien sûr, mais par-dessus tout d'être avec lui, toujours.

Son seul problème concernait ce qu'elle devait faire à présent. Elle n'en avait pas encore parlé à Lovey qui faisait sa sieste. Songeant à la réaction de la vieille préceptrice, elle pouffa. Pour une fois, elle avait agi sans consulter personne. Qu'en penserait Lovey ?

Lasse d'attendre et trop excitée pour rester assise, elle se leva. Devrait-elle descendre et attendre dans une pièce du rez-de-chaussée que Constantin ait fini de s'entretenir avec son grand-père ? Elle se rassit. Devrait-elle attendre qu'on la convoque ? Elle se releva. Elle ne pouvait ni rester assise ni aller se promener. Comment accueillait-on l'homme avec qui l'on venait de faire l'amour ? se demanda-t-elle soudain. Sûrement pas avec des pleurnicheries ou un air honteux. Et sûrement pas non plus en poussant des cris de joie ou en se cramponnant à lui. Quoi qu'ils aient fait, Constantin n'avait pas changé à ce point. Il demeurerait un gentleman réservé et soucieux des convenances.

En rentrant, elle s'était lavée, avait enfilé une robe couleur café à manches longues et s'était recoiffée. Elle avait souri de tendresse en se rappelant comment il l'avait aidée à se laver dans le ruisseau avant de prendre le chemin du retour. Ne pouvant en faire plus dans le domaine de la propreté et de l'élégance, il ne lui restait qu'à attendre. Au moins encore cinq minutes.

— Mademoiselle Lisabeth ? appela sa femme de chambre. Lord Wylde voudrait vous voir. Il est en bas.

Lisabeth bondit et, résistant à l'impulsion de glisser sur la rampe, elle descendit l'escalier en frôlant à peine les marches.

Constantin l'attendait dans le vestibule. Il paraissait mal à l'aise, mais il était toujours aussi beau, son-gea-t-elle. Il était habillé très élégamment, non pas pour un après-midi à la campagne mais plutôt pour rendre visite à une dame à Londres. Il s'inclina. Ce qu'elle trouva étrange et absurde. Ils étaient au-delà de ça, à présent, non ? N'aurait-il pas dû l'accueillir en la prenant dans ses bras pour la faire valser ? Et dire quelque chose comme : « Vous êtes mienne, désormais ! » ?

Mais cela faisait partie de ses vieux rêves. Or c'était le vrai Constantin, lord Wylde, qui se tenait devant elle, et qui s'était mis sur son trente et un pour faire bonne impression à Grand-père.

Elle s'inclina, à son tour, puis l'interrogea du regard.

— J'ai parlé avec le capitaine, dit-il. Il m'a donné la permission de vous épouser... sous réserve.

La voyant plisser le front, il s'empressa d'ajouter :

— Mais il s'agit de choses que nous pouvons régler sans attendre. Accepteriez-vous d'aller faire quelques pas dans le parc ?

Elle posa cérémonieusement la main sur le bras qu'il lui offrait et se laissa mener jusqu'à la tonnelle de roses. Elle s'assit, mais lui resta debout et la regarda.

Elle s'émerveilla de la façon dont le soleil accrochait des reflets dans ses cheveux, faisait briller ses yeux, soulignait sa silhouette bien découpée.

— Je n'ai pas été complètement honnête avec vous, commença-t-il.

Elle retint son souffle.

— Moi, si, répliqua-t-elle.

— Vraiment ? insista-t-il en haussant un sourcil.

Elle baissa les yeux. Elle s'était jetée dans ses bras

sans lui avoir dit que c'était la première fois. Lui aurait-il fait l'amour s'il l'avait su? Ou aurait-il déclaré qu'il voulait l'épouser s'il n'avait pas été le premier ?

— Puis-je ? demanda-t-il en désignant le banc sur lequel elle était assise.

Elle cligna des yeux. Ils s'étaient unis physiquement moins de trois heures plus tôt et il lui demandait la permission de s'asseoir à côté d'elle ?

— Vous êtes mariée, risqua-t-elle d'une voix atone.

— Non.

Il s'assit à côté d'elle et tourna la tête pour la regarder.

— J'étais fiancé, avoua-t-il. Je le suis toujours, pour le moment du moins. Je suis venu ici sur l'invitation de votre grand-père. Il a lu l'annonce de mes fiançailles dans le journal et, scandalisé, il est venu me trouver à Londres. Tout en agitant un pistolet sous mon nez, il m'a expliqué que j'étais déjà fiancé à sa petite-fille. Vous, ajouta-t-il bien inutilement.

Elle retint un petit cri et porta la main à sa gorge.

— Puis il m'a raconté sur mon père et mon arrière-grand-père des choses dont j'ignorais tout. Je suis immédiatement venu ici pour en apprendre plus. Je vous ai vue. Et... j'ai été fasciné, acheva-t-il après une pause.

— Là, il y a une fausse note, déclara-t-elle en se mettant debout.

Elle avait froid et chaud en même temps, et se sentait bizarrement vide. Après avoir connu la plus parfaite des intimités, jamais elle ne s'était sentie plus éloignée de

quelqu'un. Les protestations de Constantin se voulaient chaleureuses, mais sa voix était froide et morne.

— Vous avez été séduit, mon ami, dit-elle. N'enjolivez pas les choses.

— J'ai été fasciné, s'entêta-t-il en se levant à son tour. Comme je l'ai dit. Mes fiançailles n'avaient rien à voir avec l'amour. Il était temps que je me marie, Mlle Winchester était un beau parti, et j'en étais un pour elle, aussi avons-nous conclu un marché.

— Si froidement que cela ? demanda-t-elle en cherchant son regard.

Il hocha la tête.

— Je ne connaissais pas d'autre façon.

Un sourire ténu lui retroussa les lèvres, d'émerveillement ou de dégoût, elle n'aurait su le dire.

— Je ne l'ai jamais embrassée comme je vous ai embrassée. Je ne l'ai en fait jamais prise dans mes bras. Ces fiançailles doivent être rompues. Je veux vous épouser.

— Et quelles réserves émet mon grand-père ?

— Il tenait à ce que je vous parle de mes fiançailles.

— Rien d'autre ?

— Il pense que je vous ai perdue de réputation, soupira-t-il. Il ne m'approuve plus. Il dit que si vous n'êtes pas... encombrée des conséquences de nos actions, il pourrait ne pas autoriser ce mariage.

— Et vous ?

— Je veux vous épouser. Quelles que soient les conséquences.

Elle pencha la tête de côté.

— Les conséquences ? répéta-t-elle. Une bien pauvre raison de se marier. Même ainsi, comment puis-je savoir que vous dites la vérité ?

— Vous ne voulez pas m'épouser ? demanda-t-il en guise de réponse.

— Ce que je veux n'a pas d'importance, répliqua-t-elle avec humeur. Vous étiez fiancé. Vous avez été séduit. Si je n'attends pas d'enfant, pourquoi nous marier ?

— Vous faites l'amour avec tous vos invités ? demanda-t-il doucement.

Avec aucun, rétorqua-t-elle. Comme vous le savez. Mais je ne veux ni charité ni compassion.

— Comment puis-je vous prouver ma sincérité ?

Ils s'affrontèrent du regard.

Il l'attira dans ses bras et l'embrassa.

— De cette façon, dit-il d'une voix rauque lorsqu'il s'écarta.

— Il me faudrait un peu plus d'arguments, dit-elle, haletante.

,

— Tout ce que vous voudrez.

Ils regagnèrent la maison, bras dessus bras dessous, et en silence.

— J'irai à Londres et romprai mes fiançailles, déclara-t-il enfin. Au bout de quelques semaines, je vous ferai venir. Nous pouvons nous marier ici ou là-bas, à vous de décider. Mais je ne veux pas de cérémonie clandestine. En attendant, vous viendrez vous installer chez moi, avec votre grand-père et qui vous jugerez nécessaire, ou bien, si vous préférez, nous louerons une maison pour vous jusqu'à ce que les bans aient été publiés et les invitations envoyées. J'ai coupé les ponts avec mon oncle, sinon je lui aurais demandé de vous accueillir, encore que je doute que vous ayez pu le supporter. Un jour, lui et moi mettrons cartes sur table. Après quoi, nous pourrions nous comporter poliment, mais jamais en amis. Ce genre de relations peut s'avérer utile pour nos enfants, on ne sait jamais.

— Allez-vous perdre vos amis et vos relations à cause de moi ? demanda-t-elle.

— Je ne pense pas. Je vais faire en sorte que l'initiative de la rupture vienne de Mlle Winchester. C'est la façon habituelle de procéder. Il me suffira, d'ailleurs, de lui parler de ma famille.

Elle s'arrêta et le regarda.

— Elle aurait donc rompu de toute façon ?

— Non. Si j'étais parti d'ici rapidement et n'étais jamais revenu, elle n'aurait pas été au courant. Ce que je n'ai pas voulu.

— Mais vous y avez pensé, non ?

— Cela m'est arrivé, avoua-t-il. Avant que le baiser de la princesse ne me réveille de mon long sommeil.

— N'exagérez pas.

Il éclata de rire.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas que je vous accompagne à Londres ? reprit-elle.

— Certain. Laissez-moi tout arranger, afin que vous n'ayez pas à souffrir du moindre embarras.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Très bien, mais encore une chose, milord. Soyez sûr de vous, soyez complètement sûr. Si, de retour à Londres, vous trouvez que votre fiancée est la femme qu'il vous faut, je préfère le savoir le plus tôt possible. J'ai d'autres soupirants, vous savez. Et, ici, à la campagne, nous sommes plus large d'esprit, je pense.

— Je veux être plus large d'esprit, Lisabeth. Je vous veux.

Elle sourit, et ils reprirent le chemin de la maison à pas lents.

Une Mlle Lovelace rayonnante les accueillit dans l'entrée.

— Nous avons de la visite !

— Qui donc ? demanda Lisabeth.

— Deux superbes jeunes gens. Le gratin ! De vraies gravures de mode, l'un d'eux en tout cas. Il est si élégant que la poussière ne doit pas oser effleurer ses bottes. L'autre est plus viril et athlétique, un véritable Corinthien, le sportif par excellence. J'en parierai ma première culotte. Ce sont des amis de lord Wylde, qui sont venus s'enquérir de sa santé et de ce qu'il faisait,

car voilà un certain temps qu'ils n'ont pas eu de ses nouvelles. Le capitaine a été d'abord surpris, puis enchanté de faire leur connaissance. De si beaux messieurs, bien élevés, aimables et charmants ! Ça ne me surprendrait pas que tu tombes sous le charme de l'un ou l'autre, Lisabeth, comme je l'ai déjà fait... Aïe, aïe, aïe, pourquoi l'âge nous vient-il si vite ? Juste quand nous avons acquis tous les trucs et toutes les ficelles de la galanterie, nous voilà trop vieux pour en faire bon usage. Ah, pauvre de moi !

Son regard s'arrêta enfin sur Lisabeth et Constantin.

— Vous avez l'air heureux, tous les deux ! s'écria-t-elle. Vous attendiez ces jeunes gens ? Honte à vous de me l'avoir caché ! Venez les saluer.

— Comment s'appellent-ils ? voulut savoir Constantin.

— Le fascinant ténébreux s'est présenté sous le nom de sir Richard Kendall, et le magnifique blond a dit s'appeler sir Biase de Wolf, répondit Mlle Lovelace d'un air rêveur.

Constantin sourit.

— Ce sont de bons amis. Ils disent avoir fait ce voyage pour s'assurer que j'allais bien ? Croyez-moi, ajouta-t-il à l'adresse de Lisabeth, ce sont les ragots qu'ils cherchent et non à être rassurés. Mes lettres étaient vagues. Je suis resté plus longtemps que prévu. Et j'ai la réputation de respecter mon programme. Us doivent être morts de curiosité au moins autant qu'inquiets de mon sort. Quoi qu'il en soit, vous les trouverez amusants. Et ils n'ont que de bonnes intentions.

Elle hésita. Elle allait découvrir le monde de Constantin. Y trouverait-elle sa place ? Le rendrait-elle fier d'elle ou lui ferait-elle honte ? Elle s'était jetée dans l'amour sans réfléchir, à part l'évocation d'une flopée d'enfants ressemblant à Constantin. Elle s'était jetée à la tête de cet homme et, la première surprise passée, il avait succombé. Et bien qu'il ait juré de l'épouser, il n'avait jamais dit qu'il l'aimait. Uniquement qu'il la voulait.

Il souriait à présent, il l'avait prise dans ses bras et l'avait embrassée, mais elle ne le connaissait pas suffisamment pour savoir ce que cachait ce regard.

Et surtout, elle ne pouvait oublier que, lorsqu'ils avaient fait l'amour, la jouissance de Constantin avait pris fin à l'instant précis où il s'était rendu compte qu'elle ne la partageait pas, et ce, parce qu'il était son premier amant.

Lisabeth s'exhorta à garder son calme. Ce qui était fait était fait. Constantin était un vrai gentleman et il ferait son devoir. Elle devait rencontrer ses amis, entrer dans son univers et surtout, découvrir si elle lui gâchait le plaisir qu'il y trouvait. Les réactions de ses amis le lui diraient.

Elle inspira à fond.

— Allons-y, dit-elle en posant la main sur son bras. J'ai hâte de faire leur connaissance.

- Enchanté, fit l'impeccable sir Biais en s'inclinant sur la main de Lisabeth.
- Ravi de vous rencontrer, dit sir Kendall en l'imitant.

Lisabeth fit une révérence. Elle ne trouva pas un mot à dire à ces deux messieurs. Sir Biais était plus que beau ; élancé et d'une élégance exquise. Il n'y avait pas un grain de poussière sur ses vêtements alors qu'il arrivait d'un long voyage. Avec ses cheveux dorés, son noble front pâle et ses yeux bleus, il avait un visage digne d'orner un camée. Sir Kendall était d'une beauté plus virile, et apparaissait aussi tendu qu'une corde de violon.

Après avoir salué Lisabeth, ils regardèrent Constantin. Lequel semblait dans son élément pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, nota-t-elle, le cœur serré.

— Nous te tombons dessus sans prévenir, s'excusa sir Kendall. Mais on commençait à se faire du souci, figure-toi.

— Lord Wylde est un vieil ami, expliqua sir Biais à Lisabeth. Et comme il est aussi fiable qu'une horloge, nous nous sommes inquiétés de ne pas le voir revenir le jour dit.

— Je vous ai pourtant écrit, se défendit Constantin.

— La poste... fit sir Biais avec un haussement d'épaules. Entre ici et Londres, le courrier n'est pas précisément rapide. Mais peu importe. Tu respirez toujours, nous voilà rassurés. Nous pouvons repartir.

. — Il n'en est pas question, intervint le capitaine. Vous restez dîner. Et aussi longtemps que vous le voudrez. Nous avons plus de chambres que d'invités, aussi faites comme chez vous. J'imagine que vous avez beaucoup voyagé, mais je parie que vous n'avez jamais exploré cette partie du monde. Eh bien, faites-le à partir d'ici. C'est-à-dire, ajouta-t-il en adressant un regard de défi à Constantin, si votre ami est d'accord ?

Il voulait savoir si Constantin comptait mettre ses amis au courant de son projet de mariage, devina Lisabeth. C'était un test grossier et cruel, et peut-être même insultant à l'égard du jeune homme. Mais elle ne dit mot. Elle aussi voulait le savoir.

— Je serais enchanté qu'ils restent si cela ne cause pas trop de problème, répondit Constantin.

— Si c'était le cas, je ne l'aurais pas proposé, répliqua le capitaine.

— On pourrait les emmener en mer à bord du charmant bateau de pêche sur lequel les amis de Lisabeth m'ont accueilli, suggéra Constantin d'un ton innocent. Et cueillir des framboises sauvages vous plairait peut-être.

Lisabeth retint un sourire. Sir Biase avait l'air sidéré et sir Kendall, horrifié.

— Nous avons d'autres distractions que cueillir des framboises et regarder des poissons frétiller, leur assura-t-elle. Il y a la pêche à la truite, des promenades à cheval, des vues à couper le souffle du haut des falaises et juste en bas de la route, une bonne auberge.

— Mais d'abord, si vous me le permettez, j'aimerais leur montrer mon père et mon arrière-grand-père, dit Constantin. Cela ne vous ennuie pas, capitaine ?

— Je vous en prie.

— Et, Lisabeth, ajouta Constantin, auriez-vous la gentillesse de raconter à mes amis leur passionnante histoire ?

Elle sourit si largement qu'elle fut convaincue de rayonner.

— J'en serais ravie, milord. Mais ils ont sûrement envie de se rafraîchir d'abord. Vous allez rester, messieurs, n'est-ce pas ? J'aimerais prévenir la cuisinière afin qu'elle tente de se surpasser.

Les amis de Constantin le regardèrent.

Il fit oui de la tête.

— Je serais heureux de rester, dit sir Kendall.

— Et moi, enchanté, affirma sir Biase.

— Merveilleux, dit Constantin. De toute façon, il vaut mieux regarder mes parents au clair de lune, ajouta-t-il, ce qui laissa ses amis perplexes.

Lisabeth éclata de rire. Sans savoir qu'il s'écoulerait un certain temps avant qu'elle ne rie d'aussi bon cœur.

— Mon Dieu ! s'écria sir Kendall ce même soir comme Constantin levait une lampe devant le portrait de son arrière-grand-père. C'est ton portrait craché, Constant. Et en même temps, ce n'est pas du tout le même homme.

— C'est exact, renchérit Biaise en scrutant le tableau. Il est fringant. Charmant et décent, tu l'es. Mais fringant ? Cela, tu ne l'as jamais été. Ce sont les yeux, je pense. Les yeux de ton aïeul dissimulent des secrets scandaleux qui le font jubiler.

Constant ? répéta Lisabeth en son for intérieur. Elle ne lui connaissait pas ce diminutif dont ses amis avaient usé et abusé durant le dîner. Ne sachant que dire, elle était restée quasi muette. Rien de plus normal puisqu'elle ne connaissait pas les amis de Constantin, mais le connaissait-elle, lui ?

Les messieurs de Londres avaient pris sur eux d'entretenir la conversation. Sir Biaise avait visiblement l'habitude de distraire la compagnie tandis que sir Kendall, de tempérament plus bourru, devenait presque bavard lorsque la conversation tournait autour des chevaux, de la chasse et de la pêche. Constantin la ramena à ces sujets chaque fois qu'elle languissait. Ce qui arriva rarement. Le dîner avait été plutôt distrayant. Sauf que Constantin avait peu parlé, très peu à elle, et pas du tout d'elle.

Il ne la regardait même pas avec affection. Il avait réintégré le personnage raide et compassé qu'il était à son arrivée. Était-ce l'homme qui lui avait fait passionnément l'amour ? Était-ce celui qui l'avait demandée en mariage quelques heures plus tôt ?

Constantin raconta à ses amis l'histoire de sa famille sans jamais l'excuser ni la justifier. Le capitaine garda le silence tout en observant ces messieurs de Londres, qui furent tour à tour choqués, amusés et fascinés. Et pourtant, se rappela Lisabeth, Constantin avait affirmé que l'histoire de ses aïeux allait le perdre de réputation.

Mais sir Biaise et sir Kendall parurent prendre plaisir à ces récits, puis à en discuter ensuite devant un verre de porto au salon. Après quoi, ils s'excusèrent.

— Ce voyage m'a épuisé, déclara sir Kendall.

— Tout ce grand air ! s'exclama sir Biaise. Il me faudra bien une nuit pour m'en remettre. Et puis, Constant nous a prévenus que nous devrions nous lever de bonne heure, car il compte nous montrer la région. Aussi, bonne nuit, capitaine, et bonne nuit, mesdames. À demain.

Ils s'inclinèrent et quittèrent le salon. Le capitaine monta se coucher, et il ne resta plus que Lisabeth et Constantin, et Mlle Lovelace qui ronflait dans son fauteuil préféré au coin de la cheminée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lisabeth d'une voix calme. Vous vous êtes ravisé ? Je suis capable de le comprendre. Mon grand-père aussi. Mais je dois savoir ce qui se passe.

— Ce qui se passe ? répéta Constantin, l'air surpris. Rien. Pourquoi cette question ?

– Vous ne leur avez pas parlé de nous, n'est-ce pas?

Il sourit.

– Comment l'aurais-je pu ? Rappelez-vous, très chère, que je suis officiellement fiancé à Mlle Winchester. Je tiens à ce que votre nom soit tenu à l'écart de tout ragot jusqu'au jour où je serai libre d'annoncer haut et clair mes intentions.

Elle hocha la tête.

– Je vois, fit-elle. Mais il n'y a pas que ça. Vous... vous avez changé. Vous êtes froid avec moi. Vous ne me regardez pas et ne me parlez pas comme vous le faisiez ce matin encore. C'est comme si vous portiez un masque. Vous êtes comme le jour de votre arrivée. Froid,- bien élevé... et légèrement condescendant. Je ne vous reconnais pas.

– Si, puisque vous vous rappelez comment j'étais, dit-il avec un petit sourire. Non, je plaisante, se reprit-il en voyant la colère embraser les yeux de la jeune fille.

Il s'approcha d'elle et la prit par les épaules, bras tendus. Il soupira.

– D'abord, nous ne pouvons plus faire l'amour. Pas ici. Et pas maintenant. Ce serait trahir l'hospitalité de votre grand-père. Et mes amis pourraient l'apprendre. Cela ne ferait aucun bien à votre réputation, et à la mienne non plus. Je ne suis pas un vaurien. Vous n'êtes pas... une fille facile que j'aurais rencontrée par hasard.

– Je l'ai été, répliqua-t-elle avec froideur.

– Une fois. Et encore. Ce qui s'est passé est ma faute. J'ai perdu toute maîtrise de moi-même. Écoutez, Lisabeth, je ne suis pas libre aux yeux de la société, mais je le serai. Ensuite, tout se passera au grand jour. Jusque-là, je dois feindre d'être celui que j'étais avant de vous rencontrer. Et vous devez me croire : je vous veux. Je ne peux pas oublier les moments d'intimité que nous avons partagés. Mais, à partir d'aujourd'hui, nous devons taire notre secret.

– Allez-vous quand même en parler à sir Kendall et sir Biaisé ? Après tout, ce sont vos meilleurs amis.

Il réfléchit une seconde.

– Oui. Demain, durant notre promenade. Je ne leur dirai pas tout, mais j'expliquerai que je me suis ravisé en ce qui concerne Mlle Winchester et que je veux vous épouser. Je leur demanderai leur aide en cas de difficultés, et je sais qu'ils me l'accorderont volontiers. Mais je ne dirai rien qui puisse vous nuire. Ils n'ont pas besoin

de tout savoir. Croyez-moi, acheva-t-il avec un petit sourire, apprendre que je me suis ravisé sera un choc suffisant.

Les yeux de Lisabeth cherchèrent les siens.

— Plus de baisers ? Aucun contact physique ?

— Je ne suis pas un goujat, répondit-il avec gravité. J'ai perdu la tête une fois. Je ne recommencerai pas, bien que j'en aie très envie. Maintenant, allez dormir. Mes amis et moi resterons environ une semaine, après quoi, nous rentrerons à Londres. En une semaine, je mettrai les choses au point avec Mlle Winchester et le ferai publier dans le journal. Puis je vous enverrai chercher et annoncerai publiquement nos fiançailles. S'il vous plaît, essayez de comprendre. Et attendez-moi, je vous en prie.

Elle hocha la tête.

— J'attendrai.

Puis son petit menton se redressa.

— Mais pas plus de quelques semaines. Et, si en rentrant à Londres, vous avez l'impression de reprendre vos esprits, je comprendrai... Sachez-le, ajouta-t-elle en martelant du doigt la lavallière de Constantin.

— Et si notre unique moment d'oubli s'avérait fécond ? observa-t-il. Vous croyez que je pourrai ne plus y penser ? Je vous le jure, cela me sera impossible.

Elle haussa les épaules.

— Eh bien, vous vous souviendrez. Je ne peux pas m'y opposer. Mais je ne veux pas de mariage sans amour. Ni pour le bien d'un enfant ni pour le mien. Mais soyez tranquille, une telle éventualité est peu probable. Après tout, ce n'est arrivé qu'une seule fois.

— Mais vous me le direz ? insista-t-il. Dès que vous le saurez ?

Elle inclina la tête de côté et eut un sourire sans joie.

— Oui. Mais n'y pensez plus. Faites ce que vous devez, et sachez que j'en ferai autant. Bonne nuit, lord Wylde.

Comme elle se détournait, il lui attrapa la main, l'air excédé, et l'attira à lui. Un long baiser fiévreux s'ensuivit.

— Vous voyez? dit-il d'une voix tremblante en s'écartant. Je suis déjà revenu sur ma parole. Je partirai dans quelques jours. Je ne peux avoir confiance en moi plus longtemps.

— Mais cela ne m'ennuie pas du tout !

— Moi, si. C'est plus fort que moi. Si vous voulez vivre avec moi, sachez que le souci de la morale fait autant partie de moi que mes yeux ou mon nez. C'est ce qui fait la personne que je suis. Je ne suis ni mon père ni mon grand-père. Ne m'épousez pas pour nos ressemblances, épousez-moi malgré ce que je suis.

Elle fit oui de la tête.

Il s'inclina et quitta la pièce.

— C'est un homme bien, décréta Mlle Lovelace du fond de son fauteuil.

Elle bâilla et reprit :

— Trop bien pour les femmes de mon genre. Mais il ne te donnera aucun souci une fois que vous serez mariés.

— Il n'a jamais dit qu'il m'aimait, murmura Lisabeth.

Mlle Lovelace s'extirpa laborieusement de son fauteuil.

— Eh bien, c'est un gentleman.

— Oui, admit Lisabeth amèrement. Il ne mentira pas.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, répliqua Mlle Lovelace en bâillant de nouveau. Il ne dira rien tant qu'il ne sera pas libre de le faire.

— Il a pourtant fait des choses qu'il n'était pas libre de faire.

— C'est un homme. Ce n'est ni un saint ni un efféminé. Tu n'aimerais pas qu'il soit guindé et convenable au point de ne jamais céder à la tentation, n'est-ce pas ? Cela prouve que c'est un être humain. Allons, qu'est-ce qu'il y a maintenant ? Tu vas pleurer ?

Lisabeth secoua la tête.

— Comment saurais-je ce qu'il éprouve réellement pour moi ? En particulier si je n'ai pas mes menstrues ? Je ne veux pas lui mentir, mais je ne veux pas non plus qu'il m'épouse à cause d'une seule erreur.

– Ce ne serait ni le premier ni le dernier. Mais tu prépares la soupe avant d'avoir attrapé le poisson. Attends de voir ce qui se passe. Donne-moi le bras, je vais me coucher et toi aussi. Heureusement, ton jeune homme n'est pas du genre à se faufiler dans ta chambre la nuit. La vertu le maintiendra entier. Le capitaine garde un pistolet chargé à son chevet. Une nuit, je me souviens, comme il avait entendu du bruit au rez-de-chaussée, il a bondi du lit et dévalé l'escalier. S'il n'avait pas-vu juste à temps que ce n'était qu'un chat, il y aurait eu du chat un peu partout sur le mur du hall.

– Lovey ! s'écria Lisabeth, les yeux écarquillés.

Mlle Lovelace lui tapota la main.

– Ne t'inquiète pas. C'était il y a très longtemps lorsque lui et moi n'étions pas encore trop vilains en costumes d'Adam et d'Ève. Et que nous n'avions pas non plus une réputation à perdre ou à gagner. C'est bien fini. Aujourd'hui, je ne laisserai personne me voir ainsi. Sauf le docteur, bien sûr. Bon, assez discuté, allons nous coucher.

Le lendemain matin, Constantin emmena ses amis se promener. Lisabeth attendit son retour en proie à une telle anxiété qu'elle ne pouvait s'empêcher de marcher de long en large.

– Il est en train de le leur annoncer ? demanda le capitaine en entrant dans le salon.

– C'est ce qu'il a dit, marmonna-t-elle.

– Il observe les règles, commenta le capitaine en hochant la tête. Ce garçon a des manières... Lizzie? fit-il d'une voix qu'elle ne lui avait pas entendue depuis une éternité. Tu es sûre de toi ? Il est beau, riche et bien élevé, c'est évident. Mais est-ce l'homme qu'il te faut? Tu n'es pas conventionnelle, nous ne t'avons pas élevée dans ce sens, c'est le moins qu'on puisse dire. Que ce soit bien ou mal, c'est comme ça, mais je ne voudrais pas que tu essaies de changer pour l'amour de quelqu'un. Les convenances, c'est très bien, mais elles deviennent vite étouffantes si on s'y plie uniquement pour rendre heureux son partenaire. Est-ce qu'il en vaut la peine? Le mariage est une longue aventure, si Dieu le veut. Et ne me parle de l'arrivée d'un éventuel enfant que si tu en es sûre ; nous en discuterons alors. Mais, même si c'est le cas, tu connais les usages du pays.

« Il y a plein de garçons qui te prendraient pour épouse avec trois marmots dans les jupes, et remercieraient le ciel de surcroît. Oh, les gens bavardent, bien sûr. Mais ils jugent les filles à leur cœur et à leur tête, et non à leur passé. Tout ce que je dis, c'est que tu vaux bien dix femmes à toi toute seule. Aussi, ne fais rien uniquement parce que tu penses que tu le dois.

— Que penses-tu de lui, Grand-père ? demanda-t-elle en s'arrêtant de marcher pour scruter le visage du capitaine.

— Il n'est ni son père ni son arrière-grand-père, répondit celui-ci avec un soupir. Parfois, j'ai l'impression de les voir fugitivement en lui, essayant de sortir au grand jour. Mais il a été élevé de façon stricte et jamais il ne s'est rebellé, comme eux l'ont fait. Aussi, je ne sais pas. Une chose me frappe cependant : si tu étais sûre de l'aimer, tu ne me demanderais pas ce que j'en pense. Cela te serait complètement égal.

— C'est vrai, admit-elle tristement. Et, hier encore, cela m'était égal. Mais quand il est avec ses amis, il est différent.

— Je sais. Assure-toi que tu sais quel homme il est, quelles que soient les circonstances avant de publier les bans et de passer devant le pasteur, la prévint son grand-père. Parce qu'ensuite, il sera trop tard. Oh, pas pour revenir à la maison ! Jamais je ne te fermerai ma porte. Mais pour être libre d'en trouver un autre.

— Merci, Grand-père, dit-elle. Ça, je le sais. Je ne suis pas stupide, tu devrais le savoir aussi.

— Être amoureux rend tout le monde stupide.

Elle sourit, mais très vite son sourire s'effaça.

— Pas lui, murmura-t-elle. C'est le problème.

— Eh oui...

Sur ce, tous deux allèrent se planter devant la fenêtre pour guetter le retour des trois messieurs.

– *L'épouser ?* Pour une nouvelle, c'en est une, dit Biaise avec circonspection. Je comprends qu'elle te plaise. Elle est charmante et ravissante, une originale, en fait.

– En effet, opina Kendall. Mais tu es déjà fiancé, je te rappelle. Que comptes-tu faire de Mlle W. ? Elle va être folle furieuse.

– Elle va être blessée, corrigea Biaise.

– Blessée ? répéta Constantin. Aurais-tu un faible pour elle ?

Biaise frissonna de façon théâtrale.

– Jamais. Mais j'ai trois sœurs. Aussi, je me targue de comprendre le cerveau féminin. Une dame peut ne pas vouloir d'un homme, mais le jour où il semble ne plus s'intéresser à elle, vous pouvez parier qu'elle en souffrira et tentera de remettre le grappin dessus. Bien que le chagrin soit sans doute difficile à percevoir chez une personne aussi réservée que ta fiancée... Pardon, ta future ex-fiancée. Quant à ce que j'en pense, elle est beaucoup trop froide pour moi. Je n'ai pas la fortune qui me permettrait de faire le mariage de mes rêves, mais je m'aime suffisamment pour ne pas m'aventurer dans des eaux aussi glaciales.

Ils étaient assis autour d'une table, à l'extérieur de l'auberge, là où personne ne pouvait les entendre.

– Mlle W. voudra ta tête à défaut de ta main, insista Kendall.

– Je doute qu'elle en prenne ombrage, dit Constantin. Enfin, à condition que la rupture se fasse discrètement et ait l'air de venir d'elle.

Biaise martela la table du bout des doigts.

– Constant, nous te soutiendrons, comme toujours, dit-il d'un ton grave. Mais, à mon avis, tu prends cette affaire avec trop d'insouciance. Oui, je sais que, d'ordinaire, c'est moi, l'insouciant. Mais, plaisanteries mises à part, je ne vois pas Mlle W. renoncer à toi. En tout cas, pas pour une autre femme. Sauf si tu l'agresses ce qui n'est pas ton style. Tu ne tiens pas assez compte de son amour-propre. Pourquoi, diable, te laisserait-elle partir ? Elle a reçu les félicitations de ses amis, la date a été fixée et elle a sûrement déjà été comblée de cadeaux de mariage.

Constantin inspira à fond.

– Tu oublies la raison pour laquelle je suis venu ici ? Pas seulement pour voir la jeune fille à laquelle le capitaine me prétendait fiancé depuis ma naissance, mais aussi pour en apprendre plus sur l'histoire de ma famille. Je l'ai fait. J'ai d'abord été choqué et puis, finalement, je me suis trouvé étrangement fier des canailles audacieuses qui m'ont engendré. Moi, le descendant d'un pirate et d'un bandit de grand chemin ! Tu crois que Mlle W. en sera fière ou même seulement amusée ? Non, elle sera contente de se débarrasser de moi.

– Mais tu voulais aussi t'assurer que la bonne société n'apprendrait jamais ces histoires, insista Biaise. Tu as changé d'avis ?

– Oui, répondit Constantin.

Biaise et Kendall échangèrent un regard perplexe et, pour la première fois de sa vie peut-être, le premier semblait à court de mots.

– Tu veux vraiment te libérer de Mlle W. ? articula-t-il au bout d'une longue minute. Tu peux compter sur nous, bien sûr. Mais toi qui as toujours été si soucieux des usages... ?

Il s'interrompit, incrédule.

– Ce qu'il essaie de dire, c'est que c'est trop brutal, intervint Kendall. Ce que nous voulons savoir, c'est si on te force la main. Tu n'es pas un impulsif. Ce brusque revirement sent la « situation compromettante ». Ne prends pas cet air outragé. C'est sensé. Après tout, tu es resté ici plus longtemps que prévu, et en habitant sous le même toit que la jeune fille. Tous les personnages sont réunis : une innocente, un gentleman à la morale d'un moine et un vieux bonhomme rusé. Si tu t'es fait piégé, sache que nous t'aiderons à te libérer.

– Exactement ! confirma Biaise.

– C'est un piège que je me suis tendu à moi-même, avoua Constantin.

Ses amis écarquillèrent les yeux.

– Et vous savez bien que mes fiançailles avec Mlle W. n'avaient pas l'amour pour origine.

– Et ce nouveau projet l'a ?

– Et ce nouveau projet est quelque chose à quoi je n'aurais jamais imaginé arriver, répondit Constantin prudemment. Mais rassurez-vous, personne ne me force à quoi que ce soit.

– Eh bien, je suis soulagé, déclara Biaise. Nous t'aiderons. En veillant, par exemple, à ce que personne ne te jette la première pierre. Après tout, la haute société grouille de gens qui non seulement ont des squelettes dans leurs placards, mais une véritable symphonie de vieux ossements brinquebalant sur leur arbre généalogique. Ce que nous rappellerons à ceux qui oseront te critiquer.

– Des ossements dont certains ont encore de la chair autour, précisa Kendall. Ce que tu vas faire n'est pas si terrible. Ni nouveau. Ce n'est pas comme si tu abandonnais une épouse comme tant d'autres le font sans sourciller. Rompre des fiançailles n'est pas un crime. Surtout des fiançailles avec Mlle W. Avoir des ancêtres intéressants n'est pas si terrible non plus, sauf pour les personnes les plus rigoristes, dont tu étais, Constant. Et j'avoue que je te préfère ainsi. Mais les autres ? Ce ne serait une tragédie que pour ceux qui redressent si haut le nez qu'ils ne peuvent sentir leur propre puanteur.

– Oui, renchérit Biaise qui s'échauffait. Mon propre père était joueur, il était célèbre pour les sommes folles qu'il était capable de perdre en une nuit. Voilà pourquoi je dois me marier afin de garder le toit de mes ancêtres au-dessus de ma tête. Mais je suis bien accueilli partout.

– Moi, j'ai eu un grand-père que personne n'a vu sobre passé son trentième anniversaire, rappela Kendall. C'est un fait bien connu. Pourtant, je peux aller partout. Il en ira de même pour toi, Constant. Sinon, Biaise et moi fouillerons la ville et trouverons quelques nouveaux ossements à mâchonner bruyamment. Personne ne t'évitera. Nous te soutiendrons.

– Boire est une activité de gentleman oisif. Plus on a de temps libre, plus on boit, observa Constantin en soupirant. Ton grand-père était un ivrogne, Kendall, mais il n'a fait que ruiner sa santé. Et jouer est quasiment nécessaire pour prouver qu'on a du sang bleu ; perdre a été le seul crime de ton père, Biaise. Mais les rapines, les attaques de diligences, la capture de bateaux, ces défis jetés à la loi et au roi ? Peu de gens ont des pirates et des bandits de grand chemin dans leur famille. Heureusement, cela n'ennuie pas Lisabeth.

– Sa famille aussi a dû tremper jusqu'au cou dans le crime, dit Kendall en jetant un œil autour de lui afin de s'assurer que la serveuse n'était pas à portée d'oreilles. Ça me paraît plus que probable. Le capitaine m'a l'air d'un vieux filou.

– Oui, mais un filou très habile, précisa Constantin. Il n'a jamais été pris ni condamné, bien qu'il ait sûrement tâté de ces trafics. Néanmoins, la lignée de Lisabeth est plus propre que la mienne. Son père était un ami du mien, et un ami loyal, mais il n'a jamais été accusé de crimes. Il se contentait de pourchasser les femmes des autres, et c'est un mari jaloux qui l'a tué. Mon père à moi pourchassait les diligences ; c'est ainsi qu'il a trouvé la mort. Mais cela ne dérange pas Lisabeth. Au contraire. Je la soupçonne d'avoir été attirée par moi parce que, petite fille imaginative et solitaire, elle a entendu des histoires, regardé ces maudits portraits et s'est entichée de mes fringants aïeux.

– Étrange, dit Kendall. Tu leur ressembles vraiment, tu sais. Ce qui est plutôt drôle, pour quelqu'un d'aussi convenable que toi.

– Je dois dire que Lisabeth a reçu une éducation peu banale, précisa Constantin.

Kendall et Biaisé échangèrent un regard.

– C'est une étrange maisonnée, remplie d'anciens criminels, poursuivit Constantin. On s'y habitue. Bon, puisque les bandits que vous êtes veulent m'aider, est-ce que ce serait trop vous demander de montrer quelque intérêt à Mlle W. lorsque vous serez rentrés à Londres ? Lors de soirées ou autres mondanités ? Pas suffisamment pour être accusés de mauvaises intentions, mais assez pour la rassurer sur son pouvoir de séduction ?

– Elle ne voudra pas de moi, assura Biaisé. Je suis un coureur de dot. Tout le monde le sait. Mais je suis un ornement dans la haute société. Je ferai le joli cœur auprès d'elle, si tu le souhaites

– Elle ne voudra pas de moi non plus, renchérit Kendall. Je ne suis pas assez raffiné pour ce genre de femme. Mais pour toi, Constant, je lui passerai de la pommade des deux côtés.

Constantin sourit.

– Je n'ai jamais approuvé tes fiançailles, avoua Kendall en reposant son bock de bière. Je vous ai toujours trouvés trop semblables, tous les deux. La glace qui s'unit à la glace, ce n'est guère enthousiasmant. Il te faut du feu, quelqu'un pour te réchauffer et te réveiller, c'est un fait.

– Vraiment ? Tu dis cela avec une telle emphase que je me pose des questions. Tu t'intéresses déjà à ma Lisabeth ?

– Eh bien, si je le pouvais, je le ferais, reconnut Kendall. Elle est sacrément agréable à regarder, elle se comporte comme une dame et elle semble être une fille avec qui un homme peut avoir une conversation. Tu es un veinard.

— Dis-nous donc comment tu veux que nous nous comportions avec elle ? s'enquit Biaisé.

— Défense de toucher, répondit Constantin à ses amis hilares.

Ils étaient enfin seuls. Ces messieurs de Londres jouaient aux cartes avec le capitaine et Mlle Lovelace. Lisabeth et Constantin avaient annoncé qu'ils sortaient respirer un peu et personne n'avait réagi, car Mlle Lovelace était en train de les plumer tous.

Le jardin embaumait ; il y soufflait une petite brise fraîche. Constantin et Lisabeth déambulèrent quelques instants en silence.

— Je pars demain, annonça enfin Constantin.

Elle s'arrêta et le regarda avec de grands yeux.

— Vous ne l'aviez pas dit.

— Je ne le savais pas. Mais nous avons royalement diverti mes amis toute la semaine. Cela fait plusieurs jours déjà que j'aurais dû partir. Je traînais des pieds parce que je déteste l'idée de vous quitter, ne serait-ce que pour peu de temps. Tout ceci a été comme un rêve de bonheur. Mais cela ne peut pas durer. La tentation de vous nuire de nouveau est trop forte. Une tâche désagréable m'attend à Londres. Je dois l'affronter. Je n'ai pas envie de partir, mais je le dois, pour vous.

Elle ne sut que répondre. Mais elle n'eut pas à le faire. Il l'attira à lui et l'embrassa éperdument, jusqu'à ce qu'elle gémissse. À moins que ce ne soit lui. Peu importait, d'ailleurs. Cela mit un point final à leur étreinte.

— Je ne peux pas continuer ainsi, dit Constantin. Votre parfum, votre chaleur, votre rire, tout me pousse à vous prendre dans mes bras. Mais je ne dois pas, et je ne dois pas vous rencontrer en secret. Ce n'est pas une liaison clandestine que je veux. C'est notre intérêt à tous deux que je parte pour Londres demain. Quand nous nous retrouverons, je serai libre. Vous viendrez à Londres et nous pourrons nous voir au grand jour. Ensuite, nous n'aurons plus qu'à attendre une semaine ou deux, par pure courtoisie, pour annoncer notre mariage.

— Par courtoisie ?

— Envers mon ex-fiancée, et aussi pour ne pas avoir l'air d'être obligés de nous marier en hâte.

— Et s'il y avait une raison de se hâter ?

Une lune de contrebandier les éclairait, assez lumineuse pour qu'ils puissent se voir, mais laissant suffisamment d'obscurité pour déguiser la réalité. Constantin ressemblait plus que jamais au fringant jeune homme du portrait. La lumière oblique soulignait l'arc sombre de ses sourcils, ses pommettes hautes et le subit éclat de son sourire, mais son expression restait indéchiffrable.

— Vous ne le savez toujours pas ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête et baissa les yeux, gênée de parler des fonctions féminines et humiliée de devoir le faire.

— Eh bien, s'il y a une raison de se hâter, nous le ferons. Mais nous ne pouvons l'annoncer beaucoup plus tôt de peur que trop de gens ne devinent la raison de cette précipitation. Je ne veux pas de tache sur votre nom.

— Ni sur le vôtre, murmura-t-elle.

Il parut peiné.

— Rappelez-vous, quoi qu'il arrive, vous n'êtes pas obligé de m'épouser, lâcha-t-elle à brûle-pour-point.

— Ah, vous cédez aux flatteries de Kendall ? plaisanta-t-il. À moins que ce ne soit à celles de Baise ? Je ne les ai jamais vus aussi entichés.

Elle sourit.

— Ils n'avaient jamais vu une dame capable de naviguer sans gémir ni restituer son dernier repas. Ou capable d'attraper une plus grosse truite qu'eux et ne pas craindre de la remonter à main nue. Ou encore qui n'a pas peur de faire la course avec eux jusqu'à la plage et de... presque gagner... Bien sûr, reprit-elle et son sourire s'effaça, ils peuvent penser que je ne suis pas une dame à cause de tout cela... et d'autres choses.

Elle sentit les mains de Constantin serrer les siennes.

— Je ne leur ai rien dit de trop intime à notre sujet, murmura-t-il. Et je ne le ferai pas. Cela n'aurait pas d'importance, d'ailleurs. Savez-vous combien de dames doivent se marier rapidement avant de mettre au monde de magnifiques prématurés ? C'est courant. Mes amis vous admirent, voilà la vérité. Cessez de vous inquiéter. Je partirai demain matin, et je vous enverrai chercher dès que possible. Vous ferez alors connaissance de ce qu'on appelle la haute société et, une fois que nous serons mariés, vous déciderez combien de mois par an vous voulez vivre auprès de ces gens.

— Et vous, combien de temps voulez-vous vivre auprès d'eux ? demanda-t-elle en regrettant de ne pas avoir discuté plus tôt de cette question.

— Peu importe. Nous ne sommes pas obligés de vivre cramponnés l'un à l'autre.

Elle se figea.

Il déposa un baiser sur son front.

— A demain, dit-il en s'enfonçant dans l'obscurité. Bonne nuit, Lisabeth.

Elle s'attarda dans le jardin jusqu'à ce que l'humidité la force à rentrer. Et elle resta éveillée dans son lit, à observer le croissant de lune se fondre dans l'aube grise.

Ce matin-là, Constantin s'inclina sur sa main.

Ce matin-là, Constantin, lord Wylde, était impeccablement vêtu, froid et calme. Rien de commun avec l'homme qu'elle avait embrassé la veille au soir, et encore moins avec l'amant qui l'avait renversée dans l'herbe. Il était aux antipodes du personnage diabolique dont elle s'était éprise, enfant.

Lisabeth s'aperçut qu'elle non plus n'était plus la femme qui avait embrassé le jeune homme la veille au soir. Elle le jugeait avec ses yeux à présent, et non avec son cœur. Elle s'était dit, dans les heures qui précèdent l'aube, qu'elle n'irait peut-être jamais le retrouver à Londres. Car aimer deux hommes, dont l'un n'existait pas, cela risquait d'être trop pour un seul cœur.

Et s'il y avait un enfant, peut-être Constantin n'en saurait-il jamais rien.

Car elle voulait vivre cramponnée à son mari. Et que lui soit cramponné à elle. Elle ne voulait pas de toutes les fioritures d'un mariage mondain. Elle voulait un ami, un compagnon, et un amant. Ce qu'il avait été durant un peu plus d'un mois.

Mais à présent, entouré de ses amis, il reprenait ses manières d'avant. Elle ne pouvait plus se leurrer. Une fois de retour sur son terrain, il redeviendrait l'homme du monde, insipide et réfrigérant, qu'il était avant de la rencontrer. Pas du tout l'individu dont elle était tombée amoureuse. Ni celui avec qui elle avait

fait l'amour. Le reverrait-elle jamais, celui-là ? Elle l'ignorait.

Les domestiques s'affairaient devant la maison. Kendall et Biais étaient déjà en selle, et tous deux discutaient avec son grand-père. Les bagages et les domestiques voyageraient dans une voiture que précéderaient les trois messieurs, sauf si de fortes pluies les obligeaient à s'abriter.

— Puis-je avoir un dernier mot avec vous, en tête à tête ? demanda-t-elle à Constantin.

Il fronça les sourcils, regarda autour de lui et l'emmena à l'écart.

— Oui ? fit-il à mi-voix.

— Constantin, j'ai réfléchi, dit-elle en regardant ses pieds, la voiture, le ciel, tout sauf le visage du jeune homme. Je pense qu'il serait préférable que vous ne rompiez pas immédiatement avec votre fiancée. Il se peut que nous ne soyons pas obligés de nous marier hâtivement... pourquoi ne pas attendre de savoir ? Il n'y en a pas pour longtemps. Pourquoi précipiter les choses ?

Il se redressa et son expression se durcit.

— Parce qu'il ne s'agit pas de fertilité, mais de décence. En plus de tromper ma fiancée, je vous ai déshonorée. Je dois réparer.

C'était exactement ce qu'elle avait redouté durant sa longue nuit d'insomnie.

— Je ne suis *pas* déshonorée, riposta-t-elle en le fusillant du regard. Je le serais peut-être dans votre milieu, mais il se trouve que je n'y vis pas.

— Je vous ai fait l'amour. Vous étiez innocente. Moi, pas. Il n'y a qu'une seule chose à faire pour réparer ma faute et, croyez-moi, je la ferai. La question n'est pas de savoir si je dois ou non la faire, mais quand.

Son expression s'adoucit, et il reprit d'un ton moins sec :

— Je le regrette amèrement, mais, je sais que je suis un raseur, un prude, un puritain. Un hypocrite aussi, comme beaucoup de garçons élevés en vue de devenir des gentlemen. Mais, avec vous, je ne le suis pas. Lorsque je suis avec vous, j'ai un aperçu de ce que j'aurais pu être si on ne m'en avait pas fortement détourné. Ne me rejetez pas, Lisabeth. Je n'étais pas heureux et je ne m'aimais pas. J'aime celui que je suis quand je suis avec vous, et je veux être l'homme que vous pensiez que j'étais. Mais, je vous en prie, ne me demandez pas de prendre un galion à l'abordage ni d'attaquer une diligence. Moi aux commandes, ce serait la catastrophe assurée, acheva-t-il.

Elle sourit.

Il s'empara de sa main et la porta à ses lèvres.

— Il faut que je parte. Écrivez-moi. Je vous répondrai et, dès que ce sera possible, je vous enverrai chercher. Prenez soin de vous et faites-moi le plaisir d'éviter Henri et le brave douanier. Promis ? Ne m'oubliez pas.

Il s'inclina et tourna les talons. Une fois sur son cheval, il lui adressa un dernier salut de la main puis, entouré de Biase et de Kendall, il s'éloigna.

Elle resta immobile et le suivit des yeux. Les larmes ruisselèrent malgré elle.

— Ah, ma fille, dit son grand-père en la rejoignant, ne te désespère pas. C'est un homme de parole.

— Je sais.

— Alors pourquoi pleures-tu ?

— À cause de ce qu'il n'a pas dit.

— Il n'a pas dit qu'il ne reviendrait pas ? s'inquiéta le capitaine.

— Non.

— Il n'a pas dit non plus qu'il ne t'épouserait pas ?

— Non, souffla-t-elle en s'essuyant les joues du dos de la main. Il a dit ce qu'il était convenable de dire. Mais il n'a pas dit qu'il m'aimait.

— Oh... Mais c'est un gentleman.

— Et ce n'est pas un menteur.

Ne sachant que répondre, il lui prit la main et tous deux rentrèrent dans la maison.

Mlle Winchester fut enchantée de le revoir. Constantin le devina à son sourire lorsqu'elle lui prit la main.

— Enfin de retour, dit-elle en le parcourant de la tête aux pieds.

S'étant habillé avec soin pour cette visite matinale, il constata que sa tenue parfaite lui faisait autant plaisir que son retour.

— Vous êtes resté absent plus longtemps que vous ne l'aviez prévu, mais j'espère que l'affaire qui vous retenait est enfin close, et à votre satisfaction.

Il s'inclina sur sa main, honteux du bon accueil qu'elle lui faisait. Étant fiancés, ils étaient seuls dans le petit salon, sans un chaperon ni même une servante en train de coudre dans un coin. Constantin avait cependant laissé la porte ouverte parce que ce qu'il avait à dire allait changer les choses. Que ferait-il s'il se retrouvait obligé, pour des questions d'honneur, d'épouser deux femmes ?

— Nous pouvons à présent accepter toutes les invitations qui se sont empilées dans le vestibule, enchaîna-t-elle. C'était très ennuyeux d'expliquer aux gens que je ne pouvais répondre parce que vous aviez été appelé au loin pour des affaires de famille. Il nous reste deux ou trois questions à régler : devons-nous donner un bal pour fêter nos fiançailles, ou nous contenter de les annoncer dans les réceptions où nous irons ? Père m'a demandé où nous publierons les bans ? Dans la paroisse de votre domaine, dans la nôtre, ou bien ici à Londres ?

Elle était superbe, ce matin, no ta-t-il. Vêtue d'une robe bleu glacier, les cheveux tirés en arrière, un camée au creux du cou, c'était l'image même de la jeune fille de bonne famille à la mode, mince et élancée. Son sourire était froid, mais il n'avait *jamais été* chaleureux. Il ne se rappelait plus son rire ; l'avait-il du reste jamais entendu ? Il ne se rappelait pas non plus la raison pour laquelle il l'avait demandée en mariage.

Quoi qu'il en soit, c'était une femme qui n'aimait pas qu'on tourne autour du pot. Il devait aller droit au but.

— J'ai à vous parler, commença-t-il avec gravité. Il y a du nouveau. Je suis parti pour des affaires de famille et, compte tenu de ce que j'ai appris, il est possible que vous ne teniez pas à poursuivre ce projet de mariage.

Elle sourcilla.

— Vraiment ? Voulez-vous prendre un siège afin que nous en discussions ? Ou préférez-vous aller voir mon père d'abord ?

— C'est à vous que je veux parler. J'aimerais que vous gardiez le secret, non vis-à-vis de votre père, bien sûr, mais des autres personnes. C'est tout ce que je vous demande, en plus de votre pardon. Mais j'ignorais tout moi-même jusqu'à ces derniers jours. Mon oncle était au courant, mais ne m'en a jamais parlé. Elle s'assit, le dos très droit, et désigna le fauteuil

qui lui faisait face.

— Dites-moi tout, fit-elle en croisant les doigts.

Il s'exécuta.

— Je vois, dit-elle lorsqu'il eut fini. Votre arrière- grand-père était un pirate célèbre ?

Il hocha la tête.

— Alors, pourquoi n'ai-je jamais entendu parler de lui ?

Il la regarda, ahuri. La question ne lui avait pas traversé l'esprit.

— Vous-même n'aviez jamais entendu parler de lui, reprit-elle. Il ne peut donc pas être aussi célèbre que cela, n'est-ce pas ?

— Il l'était, pourtant, et il l'est toujours en Cor- nouailles.

— Et votre père était un bandit de grand chemin qui a été tué alors qu'il commettait l'un de ses crimes ? Mais cela aussi m'était inconnu, comme ce l'était pour vous. Je vous remercie de votre honnêteté, milord, mais je ne crois pas que tout ceci ait grande importance, désormais. C'est resté caché durant toutes ces années, et il n'y a pas de raison que cela change. Il est inutile de modifier nos projets, mais je vous remercie d'avoir tenu compte de mes sentiments.

Constantin réprima un frisson. Elle parlait de sentiments alors qu'il lui semblait qu'elle n'en éprouvait aucun. Comment avait-il pu ne pas s'en apercevoir plus tôt ? Ou bien était-il si froid lui-même qu'il avait pris le léger retroussement de ses lèvres pour un vrai sourire ? Il se rappela la vitalité et le rire de Lisabeth, et se rendit compte qu'il avait beaucoup changé depuis qu'il avait quitté Mlle Winchester. Cependant, celle-ci n'y était pour rien.

— Mademoiselle Winchester, ce n'est qu'une question de temps avant qu'une fuite se produise et que ces histoires croustillantes se répandent. Je les ai apprises à cause de l'annonce de nos fiançailles dans le journal. Une vieille relation de mon père s'est

rappelé mon existence et, poussé par la curiosité, est venu me trouver et m'a tout raconté, mentit Constantin.

Il lui dirait la vérité, oui. Mais pas entière.

— D'autres personnes ont vu l'annonce, ou la verront, ajouta-t-il. Mes aïeux ont laissé des ennemis et des victimes qui chercheront sûrement à se venger ou à obtenir réparation. En outre, poursuivit-il en regardant ses pieds, car il n'aimait pas mentir, beaucoup de gens pensent que le mauvais sang se transmet de père en fils.

Il adressa une excuse silencieuse à son père qui s'était tourné vers le vol uniquement par amour et désespoir.

— Et il est manifeste qu'un mauvais sang coule dans mes veines.

Ceci retint l'attention de la jeune fille. Elle se leva et alla à la fenêtre.

— C'est sans doute ce que pensera mon père, dit-elle après un long moment de réflexion.

Retenant un soupir de soulagement, il se leva et la rejoignit.

— Il aura raison, renchérit-il. Aussi, suis-je venu vous présenter mes excuses et vous demander de me libérer de notre accord. Je sais que je ne retrouverai pas votre pareille, mais vous méritez mieux... A présent, voulez-vous expliquer tout ceci à votre père ? Ou dois-je le faire ?

— Je me charge de faire paraître l'annonce, dit-elle, l'air absent. Inutile de vous laisser le mauvais rôle.

Il eut honte. Elle réagissait exactement comme il l'avait espéré, mais avec tant de noblesse qu'il eut le sentiment d'être un goujat.

— Ni que les gens se demandent pourquoi vous avez décidé de ne pas m'épouser, ajouta-t-elle. Cela susciterait toutes sortes de spéculations fausses et injustifiées sur mon compte.

Il se sentit mieux. La noblesse de Mlle Winchester avait des failles.

— Bien sûr, reprit-elle, je n'aimerais pas non plus que l'on m'accuse de vous avoir lâché. Cela vous nuirait, vous savez.

— Votre réputation en sortirait grandie, en montrant quelle femme sage et exigeante vous êtes. Et je saurai me défendre, n'ayez crainte.

— Je suppose que cela vaudra mieux à long terme, approuva-t-elle tout en réfléchissant activement. C'est-à-dire, si quelqu'un découvre la vérité à votre sujet.

— En effet, admit-il en inclinant la tête.

— Nous ne devons pas nous éviter l'un l'autre en public lorsque la décision de renoncer au mariage sera connue. Ni nous lancer dans des explications compliquées qui déclencheraient des ragots. Une simple déclaration selon laquelle nous avons compris que nous ne sommes pas assortis suffira.

— Exactement, dit Constantin.

— Et je préviendrai Père. Il sera furieux d'apprendre que ses enquêteurs n'avaient pas découvert ces histoires, mais soulagé que j'aie été sauvée à temps. Je vous remercie, lord Wylde, et vous adresse mes meilleurs vœux pour l'avenir. L'annonce sera dans les journaux de demain. Je vous souhaite une bonne journée.

Il s'inclina, coiffa son haut-de-forme, traversa le vestibule et sortit en se faisant violence pour ne pas siffloter comme un jeune garçon. Mais, une fois dans la rue, il s'autorisa un grand sourire, d'une oreille à l'autre.

— Donc, elle l'a bien pris ? fit Biaise.

— Oui, et elle m'a même remercié, répondit Constantin qui, les jambes étendues devant lui, lâcha un nuage de fumée de son cigarillo.

— Le mauvais sang ! s'exclama Kendall, le nez dans son verre de cognac. C'est valable pour les chevaux et les chiens, mais pas pour les hommes. Les hommes pensent et, par conséquent, peuvent surmonter les mauvais penchants hérités de leurs aïeux.

— Les hommes *pensent* qu'ils peuvent les surmonter, corrigea Constantin. Pour être franc, je ne sais pas s'ils ont raison. Lorsque je naviguais dans cette barque puante sur cette mer turbulente, j'ai songé à mon arrière-grand-père et je jure que j'ai senti quelque chose s'agiter en moi.

— Le mal de mer, lâcha Kendall.

— Idiot, jeta Biaise. Ton sang s'agitait ? demanda-t-il à Constantin. C'est ta Lisabeth qui en était la cause. Elle réchaufferait le sang d'un mort.

Constantin ne dit rien. Il était trop occupé à se rappeler Lisabeth, surtout ces moments éblouissants sur l'herbe. Jamais auparavant il n'avait fait l'amour en plein air. Jamais il n'avait éprouvé un plaisir aussi vif. Elle était allongée sous lui, les cheveux

déployés telle une auréole scintillante, son visage rose d'émoi, ses yeux plongés dans les siens tandis que, les lèvres entrouvertes, elle se cambrait vers lui.

L'homme raisonnable qu'il croyait être n'aurait jamais pu devenir son amant. Cette audace lui était venue du sang qui bouillonnait dans ses veines, enfin libéré des contraintes de son éducation puritaine. Il en était à la fois choqué et enchanté. Si c'était du mauvais sang, eh bien, il était content d'en avoir, car jamais il ne s'était senti aussi vivant.

— Alors, quand comptes-tu la faire venir? s'enquit Biaisé.

— Lorsque l'annonce de la rupture de mes fiançailles sera un peu oubliée, répondit Constantin, rappelé brutalement au présent. Lorsque les commérages à ce sujet se seront tus. Laissons à la bonne société le temps d'en mâchonner un autre d'abord. Je suis sûr que Mlle Winchester ne tardera pas à se trouver un beau parti. M'avoir estimé indigne d'elle la rendra plus désirable aux yeux d'autres éventuels candidats au mariage.

— Tu es devenu philosophe, murmura Kendall.

— Je ne sais pas ce que je suis devenu, déclara Constantin avec sincérité. Mais je sais que je ne veux pas que Lisabeth souffre de la moindre offense. Et je déteste l'idée de devoir me lever à l'aube pour me battre en duel avec un abruti que l'alcool ou l'oisiveté aura rendu trop bavard.

— Plus philosophe, je ne sais pas, mais en tout cas plus intelligent, commenta Biaisé en riant.

Constantin le remercia d'un hochement de tête.

— A propos d'intelligence, les femmes sont plus malignes que nous. Leurs coups sont si subtils qu'on ne voit la blessure que lorsqu'elle saigne. Pourquoi Lisabeth devrait-elle en être victime ? Ou bien imaginez que son grand-père entende des commentaires peu amènes et entreprenne de réagir à sa façon bien à lui ? *Ça*, ce serait une tragédie. Je vais laisser les choses se calmer. Après quoi, Lisabeth pourra venir à Londres sans danger.

— J'aurais pensé que tu aurais eu hâte de la voir, quels que soient les risques, s'étonna Kendall.

Constantin aussi l'avait pensé. Mais il se sentait soudain extrêmement fatigué. Tant de choses étaient arrivées. Il avait changé ; son monde avait changé. Il n'en était encore pas revenu ni ne savait ce qu'il souhaitait faire ensuite.

Bien sûr qu'il voulait revoir Lisabeth, la tenir dans ses bras, entendre son rire et ses soupirs de plaisir. L'avoir à lui de nouveau. Il n'avait pensé qu'à cela - et à leur avenir.

Devaient-ils s'installer Londres ? Aimerait-elle la vie qu'il menait ou plus exactement la vie qu'était censée mener l'épouse de lord Wylde ? C'était une personne originale, la prunelle des yeux de son grand-père et la chérie de tous les habitants de son petit village. Mais ce n'était qu'un petit village. Saurait-elle se débrouiller à l'extérieur ? Le voudrait-elle ? Son pays natal et sa maison lui manqueraient sûrement. À moins qu'ils ne s'installent dans sa propriété à la campagne, ou bien chez le capitaine Bigod ? Se sentirait-il frustré de tous les plaisirs qu'offrait une grande ville ? Si tel était le cas, pourraient-ils vivre séparés une partie de l'année ?

Mlle Winchester n'en avait jamais attendu plus de lui. Il avait remarqué l'expression de Lisabeth lorsqu'il avait évoqué cette solution et il savait qu'elle en voulait plus.

Il y avait beaucoup de choses à régler. Il avait beau désirer revoir Lisabeth, il avait besoin de temps pour réfléchir à l'avenir. Elle l'avait ensorcelé, mais la distance et le retour dans la vie à Londres avaient brisé l'enchantement. Ce qu'il avait fait avec elle avait été magnifique, mais l'intensité de sa propre réaction l'avait choqué. Et même inquiété. Qui était l'homme qui avait fait l'amour avec une telle passion. Il ne le connaissait pas. Ou bien si ?

Il était effectivement devenu quelqu'un d'autre et devait apprendre comment vivre ainsi, à présent, et par conséquent reprendre ses esprits. Des fiançailles stupides avec une quasi inconnue venaient d'être rompues. Il avait besoin d'un temps de repos afin de refaire des projets et de s'engager auprès d'une autre femme. Dans ce qu'il éprouvait pour Lisabeth, quelle était la part du désir sexuel et quelle était celle de l'amour ? À moins que ce ne soit la même chose ? Il n'avait jamais fait réellement l'expérience de l'un ou de l'autre.

Quels que soient ses véritables sentiments, il était sûr de deux choses : il devait épouser Lisabeth ; et il voulait lui faire de nouveau l'amour. Il ignorait juste s'il était raisonnable et sensé, pour lui comme pour elle, qu'ils se marient. Or il avait toujours été raisonnable et sensé.

— J'ai hâte de la voir, répondit Constantin avec franchise. Mais je veux être sûr que ni elle ni moi n'aurons à souffrir de remarques déplaisantes.

Kendall et Biaisé échangèrent un regard.

— La rose s'est fanée ? demanda Kendall.

— La distance conduit-elle au désenchantement ? ajouta Biaisé.

— Idiots, lança Constantin d'un ton aimable avant de fermer les yeux et d'appuyer la tête contre le dossier de son fauteuil. Un projet de cette importance exige du temps et de la réflexion. J'en suis à cette étape, à présent.

— Une autre lettre de lord Wylde ? demanda Mlle Lovelace.

— Oui, répondit Lisabeth.

— Seigneur, cet homme en use, du papier. Alors, quand partons-nous le retrouver ?

— Dès que nous le déciderons, dit Lisabeth en pliant la lettre encore et encore.

Mlle Lovelace frappa dans ses mains.

— Enfin ! Cela fait des semaines qu'il est parti Pourquoi ne nous a-t-il pas envoyé chercher plus tôt ? Il n'y a pas que moi qui piaffe. Ton grand-père est au bord de l'ébullition. Tu sais ce que cela signifie.

— Qui. Constantin voulait seulement être sûr qu'on ne m'accueillerait pas avec des ragots et des remarques désobligeantes. Il n'a pas changé d'avis.

— Non, chérie, c'est vrai. Mais il aurait dû réclamer ta présence à grands cris. Trois semaines, déjà !

Mlle Lovelace regarda autour d'elle pour s'assurer que personne n'était en train de balayer, d'épousseter ou simplement de s'attarder dans le petit salon.

— Tu le lui as déjà annoncé ?

— Ce n'est pas une chose à confier à une lettre, aussi je ne l'ai pas fait.

— A-t-il posé la question ?

— Constantin est très convenable. Jamais il ne poserait une telle question, répondit Lisabeth d'un ton triste.

— Il devrait brûler d'envie de savoir. Je n'aime pas ça, chérie. Vraiment, je n'aime pas ça du tout.

— Inutile de s'arracher les cheveux. Il m'a envoyé chercher. Tu vois bien qu'il ne m'a pas oublié.

— Il n'a pas intérêt, marmonna Mlle Lovelace. Car, aristocrate ou non, ton grand-père lui couperait les couilles et les lui accrocherait à la ceinture.

— Lovey ! Quelle horrible chose à dire ! s'écria Lisabeth, offusquée, avant de pouffer. Mais Grand-père le ferait, n'est-ce pas ?

– Oui. Si ton aristocrate te laissait ici affronter seule une situation pénible, ton grand-père serait tellement indigné et inquiet pour toi qu'il sauterait sur son cheval et galoperait d'une traite jusqu'à Londres, un couteau entre les dents.

– Il n'y a rien à affronter, et je ne suis jamais seule. Mais dis-moi, Lovey, que devrai-je faire quand je le verrai ?

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien, le problème, c'est que... je ne suis plus si sûre de devoir l'épouser.

Mlle Lovelace en resta bouche bée.

– Quoi ? rugit le capitaine en pénétrant dans la pièce. Qu'est-ce que tu dis ? Ne pas l'épouser ? Tu es devenue folle ?

– Vous écoutez aux portes maintenant ? s'écria Lisabeth.

– Bien sûr ! Comment saurais-je, sinon, ce qui se passe dans cette maison, au milieu de ces femmes qui se figent et prennent des airs pincés comme des dames de la haute dès que j'apparais ? Qu'est-ce que tu disais ? Ne pas l'épouser ?

– Je réfléchissais, répondit Lisabeth. Très fort. Vous avez dit que je n'étais pas obligée de l'épouser si je n'en avais pas envie. À ce moment-là, j'étais sûre de le vouloir mais, maintenant, je ne sais plus. Constantin représentait tout ce dont j'avais rêvé.

Elle soupira. À présent, et bien qu'elle soit sûre de ne jamais oublier qu'ils avaient fait l'amour au soleil, ce glorieux incident s'estompait dans sa mémoire et devenait aussi flou que ces rêves érotiques avec les aïeux de Constantin qu'elle avait autrefois.

– Il était intelligent et gentil, et s'exprimait bien, reprit-elle. Et c'est vrai qu'il ressemblait au Capitaine Elijah le Rusé, et à son chenapan de père aussi. Mais il était guindé et très convenable, ce qui était nouveau pour moi.

– Il s'est dégelé bien assez vite à mon goût, grommela le capitaine.

– C'est vrai, admit Lisabeth. Mais maintenant, j'ignore qui est le vrai lord Wylde et lequel je souhaite qu'il soit. Cela fait une grosse différence. Je ne suis pas du bois dont on fait les dames du monde, Grand-père.

Le capitaine et la préceptrice la regardaient. Debout devant la fenêtre, elle portait une robe pêche et rayonnait littéralement. Seule son expression était triste.

– Je connais un peu ce qu'on appelle le *monde* grâce aux journaux et aux revues, et à Mlle Lovelace, enchaîna-t-elle. Les gentlemen sont charmants. Regardez lord

Biaise et lord Kendall. Ils sont différents l'un de l'autre, et de Constantin, mais il y a des similitudes.

— Oui ! En effet ! s'écria Mlle Lovelace. Ils étaient tous deux entichés de toi et tu aurais pu avoir celui que tu voulais.

— Si je voulais un gentleman, ce serait Constantin, répliqua Lisabeth. Le problème, c'est qu'ils attendent la même chose que lui d'une épouse. Mais je ne veux pas aller dans des réceptions et des bals tous les soirs. Je ne veux pas d'un mari qui a besoin de faire chambre à part, ou qui sort sans dire quand il compte rentrer. Je ne veux pas d'un mari qui trouve normal de vivre loin de sa femme. Je tuerai un mari qui prendrait une maîtresse, et je sais que c'est très à la mode en ville. Bref, je ne me marierai que là où me mène mon cœur.

— Il t'a menée déjà assez loin comme ça, marmonna son grand-père. Il est temps que tu laisses ton cerveau travailler un peu.

— Il l'a fait. C'est pour cela que je ne suis plus sûre... Comment faire pour être sûre ? demanda-t-elle en lui adressant un regard implorant.

Il prit un air sévère.

Mlle Lovelace fronça les sourcils.

— On ne peut jamais être sûr, grommela le vieil homme. On peut être marié depuis vingt ans et se demander encore si on n'a pas agi trop vite et si on a eu raison. J'ai aimé ta grand-mère. Dieu sait, même si nous nous emportions continuellement l'un contre l'autre. C'était la femme qu'il me fallait. Pourtant, je l'avoue, quand le vent de l'est soufflait, lourd de parfums, il arrivait que je me rappelle... Enfin, peu importe. Ce que je dis, c'est qu'on ne peut jamais être sûr.

— Il y a quand même des moyens, des petits tests, intervint Mlle Lovelace. Non que je sois qualifiée pour donner de tels conseils, car je n'ai plus jamais aimé après... Bref, voici ce que je ferais, mon cœur : j'aborderais le sujet que ton grand seigneur est trop convenable pour aborder et que tu as peur de confier à une lettre, et en même temps je scruterais son visage. S'il a l'air soulagé, tu sauras que quelque chose ne va peut-être pas. S'il semble triste, alors tu sauras qu'il t'aime plus sincèrement que tu ne l'aimes. Ensuite, ce sera à toi de décider que faire.

«Enfin, si tu ne veux pas épouser lord Wylde, Londres est l'endroit idéal pour s'en détacher. Nous résiderons dans un bel hôtel, tu auras de nouvelles robes très élégantes, tu pourras enfin porter tous tes bijoux et rencontrer des jeunes gens fascinants.

— C'est vrai, acquiesça son grand-père, tu possèdes une fortune en bijoux, à porter dans les cheveux, autour du cou, à la taille. Cela fait trop longtemps qu'ils attendent dans leurs écrins. Quelques-uns ont appartenu à des princesses et à des reines, c'est sûr, mais personne ne te demandera de les restituer parce que cela fait des générations qu'ils sont dans la famille.

— Aussi, si tu décides que lord Wylde n'est pas pour toi, déclara Mlle Lovelace, tu pourras faire ton choix parmi tous les messieurs de Londres.

— Et si je n'en veux aucun ? hasarda Lisabeth.

— Eh bien, tu prendras un garçon du coin, trancha son grand-père. Il est temps, tu ne trouves pas, ma fille ?

— Si, admit-elle dans un soupir.

— Mais ne t'inquiète pas, je ne t'obligerai à rien. En fait, je ne sais pas comment je supporterai de vivre sans toi.

— Alors, pourquoi êtes-vous allé chercher lord Wylde ? riposta Lisabeth, les mains sur les hanches.

Le visage du capitaine vira au rouge brique.

— Je n'ai jamais dit que j'étais contre avoir des arrière-petits-enfants.

Elle éclata de rire, le rejoignit et, se hissant sur la pointe des pieds, l'embrassa sur la joue.

— Quoi que je fasse, j'essaierai de vous en donner, assura-t-elle.

— Oui, mais je préférerais des arrière-petits- enfants dont la mère porte une alliance, si ça ne t'ennuie pas.

Les messieurs la lorgnaient sans vergogne. Deux gravures de mode, grâce à leurs valets et à leurs tailleurs. L'un avait levé son face-à-main pour l'examiner, l'autre se contentait d'écarquiller les yeux. Lisabeth "regarda droit devant elle.

— S'ils n'arrêtent pas tout de suite, je vais aller leur dire deux mots, décréta Mlle Lovelace. Dommage que ton grand-père ne soit pas là.

Elles étaient assises dans le salon d'un magnifique hôtel et attendaient lord Wylde. Jamais Lisabeth n'avait été plus élégante. Son village tiendrait probablement dans deux, trois, si on y ajoutait le pré communal, des longues rues de Londres. Mais sa couturière était une émigrée française et il n'y en avait pas de meilleure au monde.

Lisabeth portait une superbe robe cramoisie, un ravissant petit chapeau incliné de côté, un châle couleur or sur les épaules, des bottines neuves et son médaillon sur la gorge. Elle était prête à affronter Londres.

Londres semblait le penser aussi.

— Ils me prennent pour une prostituée ? demanda-t-elle, en évitant le regard des impertinents.

— Accompagnée d'un chaperon qui a l'air aussi coriace qu'un canard trop cuit ? demanda Mlle Lovelace en tripotant le col de dentelles amidonnées de sa robe noire toute simple. Je ne voulais pas avoir l'air d'une maquerelle, c'est pourquoi j'ai mis ce truc affreux. Mais peut-être est-ce aujourd'hui le style qui convient à une madame de Covent Garden. Qu'en sais-je ? Cela fait longtemps que j'ai quitté le métier. De mon temps, les proxénètes cherchaient à attirer l'attention en s'habillant avec un excès d'élégance. Peut-être font-ils le contraire aujourd'hui. En tout cas, je parie que s'ils te dévisagent ainsi, c'est parce que tu es belle, qu'ils ne nous connaissent pas, et qu'ils ignorent qui est ton père, ton mari ou ton protecteur. Sinon, ils s'esbigneraient. Je vais le leur dire?

— Non, ignorons-les, répondit Lisabeth. Lord Wylde s'occupera d'eux.

Constantin n'eut pas à le faire. Dès qu'il entra, il se dirigea droit sur la jeune fille. Ce que voyant, les deux messieurs prirent aussitôt le large.

N'ayant plus d'yeux que pour Constantin, Lisabeth se leva. Si une telle chose était possible, il était encore plus élégant que dans son souvenir. Ses cheveux sombres étaient coiffés en arrière, il portait une veste bleu nuit, une culotte en daim, une

chemise et une lavallière d'une blancheur éblouissante. Et affichait un sourire qui éclipsait tout le reste.

En comparaison, tous les messieurs que Lisabeth avait vu aller et venir dans le hall de l'hôtel lui parurent trop habillés et ridiculement pommadés. A la fois ravie et fière de lui, Lisabeth eut un peu peur, et se demanda de nouveau si elle connaissait cet homme.

Il lui prit la main.

— Lisabeth, soyez la bienvenue.

Elle le regarda dans les yeux. Il avait l'air sincère.

— Ce n'est pas le bon endroit pour parler, dit-il en jetant un regard autour de lui. Et cela ferait jaser si j'allais dans votre chambre. Et encore plus assurément si vous veniez chez moi tout de suite.

Le moral de Lisabeth chuta. S'ils devaient se fiancer, quelle importance cela avait-il ? Cela n'aurait de l'importance que s'il avait à lui dire quelque chose qu'il n'avait pu confier à une lettre. Il lui avait demandé de venir à Londres, rien de plus. Avait-elle compris de travers ? Était-il trop bien élevé pour rompre leur relation par lettre ?

— Bonjour, mademoiselle Lovelace, dit-il, remarquant enfin la vieille préceptrice qui le dévorait des yeux. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir saluée tout de suite. Cela vous ennuerait-il que nous fassions une promenade avant le déjeuner ? Il y a un parc tout près d'ici, juste en bas de la rue. Il fait beau et cela nous permettrait, à Lisabeth et à moi, d'avoir un peu d'intimité.

— Rien n'est trop loin pour les jeunes os, commenta Mlle Lovelace tristement en plaquant la main sur ses reins. Mais, hélas, jeune, je ne le suis plus !

— Tenverrais bien chercher ma voiture mais il y a une file de fiacres qui attendent les clients devant l'hôtel. Ce sera plus rapide et, une fois au parc, nous vous trouverons un banc où vous reposer au soleil pendant que nous ferons quelques pas, Mlle Bigod et moi. Cela vous convient-il ?

Mlle Lovelace sourit. Lisabeth cacha son sourire ainsi que son exaspération. Question marche, Lovey était capable d'en remonter à une femme de la moitié de son âge si des commérages l'attendaient au bout du chemin.

Un gentleman qui entrait attira leur attention. C'était un vieux monsieur au visage ridé et aux yeux bleu vif, très élégamment vêtu de noir. Il avait à la main une canne en ivoire au pommeau d'argent qu'il balançait tout en se dirigeant vers eux d'un pas allègre.

– Non ! souffla Lisabeth. Grand-père ! Vous êtes... superbe !

– J'espère bien, dit le capitaine en caressant son menton lisse. Je me suis fait raser chez le meilleur barbier de Londres ce matin. Et couper les cheveux, par Dieu. Bien qu'il y en ait eu plus à enlever du menton que de la tête. Après ça, je me suis mis sur mon trente et un. Je voulais te surprendre. Maintenant que je n'ai plus à menacer personne, je peux feindre d'être de la haute.

Lisabeth rougit. Son grand-père n'avait pas l'air de se rendre compte qu'il les insultait, Constantin et elle.

Constantin non plus.

– Vous en avez tout à fait l'air, monsieur, dit-il. Vous ne feriez peur à personne. Non que vous en ayez jamais eu besoin, ni que vous l'ayez fait, ajouta-t-il en souriant. Maintenant que vous êtes là, je propose que nous déjeunions. Cet hôtel a une bonne table.

Comme le capitaine et Mlle Lovelace acceptaient, Constantin murmura à Lisabeth.

– Nous parlerons plus tard. Il le faut.

Le déjeuner fut délicieux. Du moins, Lisabeth le supposa, car elle y goûta à peine. À la place, elle dévorait Constantin des yeux, et se sentait emplie de bonheur.

Ils furent remarqués par les autres convives, mais sans être dévisagés. Constantin en salua quelques-uns de la tête. Ses invités et lui rirent, et parlèrent de beaucoup de choses, mais d'aucune ayant un rapport même éloigné avec un mariage à venir, des fiançailles rompues ou des projets allant au-delà de la journée du lendemain.

– Je pensais emmener Lisabeth au théâtre demain soir, fit Constantin à la fin du repas. Cela vous plairait-il, Lisabeth?

– Oui, souffla-t-elle.

– Vous aimeriez nous accompagner ? demanda-t-il aux deux autres convives.

– Le devoir me l'ordonne, lui rappela Mlle Lovelace d'un ton sévère.

– Ce sera avec plaisir, dit le capitaine. Ça fait longtemps que je n'ai pas vu une bonne farce.

– C'est une représentation de *Hamlet*, précisa Constantin.

– Bon, eh bien, un petit somme ne me fera pas de mal. On donne toujours une farce avant ou après le drame, non ?

– En effet, acquiesça Constantin.

Il inspira à fond puis, se penchant en avant, ajouta à mi-voix :

– Mais, avant cela, capitaine, j'aimerais avoir un entretien en tête à tête avec votre petite-fille. Je pensais que, si nous allions tous au parc, Mlle Lovelace et vous pourriez vous asseoir et ne pas nous perdre de vue tandis que Lisabeth et moi discuterions librement pour la première fois depuis longtemps.

– Parfait, apprécia le capitaine en plaquant les deux mains sur la table afin de soulever sa solide carcasse.

Ils étaient tous debout lorsqu'un gentleman au sourire précieux et aux cheveux plaqués sur le crâne par une sorte de glue luisante s'arrêta à leur table.

– Lord Wylde, fit-il en s'inclinant. Vous me voyez enchanté de vous rencontrer. Comment allez-vous par cette belle journée? Mais, je vous en prie, enchaîna-t-il sans attendre de réponse, la main pressée sur le cœur, pouvez-vous me présenter à ces deux dames au charme ravageur, avant que je n'expire à vos pieds ? Tous ceux qui sont à ma table se demandent qui elles sont ? avoua-t-il en désignant d'un mouvement de son épaulette rembourrée une tablée de jeunes gens qui les fixaient bouche bée. Pouvez-vous, voulez-vous, je vous prie, m'éclairer?

– Sir Carroll, répondit Constantin d'un ton suave, permettez-moi de vous présenter un vieil ami de ma famille, le capitaine Bigod, sa ravissante petite-fille, Lisabeth, et la charmante compagne de celle-ci, Mlle Lovelace. Ils sont venus visiter Londres, et je leur montre ce qu'il y a à voir. Capitaine, Lisabeth, mademoiselle Lovelace, permettez-moi de vous présenter sir Carroll, qui périra s'il ignore le moindre événement de la ville.

. Des salutations furent murmurées. Lisabeth inclina vaguement la tête, mais son cœur était tourmenté. Constantin l'avait présentée comme une vieille amie qui visitait Londres ? Elle évita de regarder son grand-père dont elle percevait la contrariété.

Le dandy s'inclina et rejoignit sa table pour éclairer ses amis.

– C'est la pire pipelette de toute l'Angleterre, expliqua Constantin comme ils se dirigeaient vers la porte. Je ne veux pas qu'il annonce nos fiançailles avant moi.

– Oh, très bien, fit le capitaine, se radoucissant.

Lisabeth garda le silence. Elle devait vraiment avoir une conversation avec Constantin, que ce soit dans le vestibule de l'hôtel, dans le parc ou dans un placard, et le plus tôt possible.

Ils prirent un fiacre et roulèrent jusqu'au parc où Constantin installa le capitaine et Mlle Lovelace sur un banc. Puis il prit le bras de Lisabeth et, sous les yeux de leurs chaperons, lui fit faire le tour d'une fontaine et de son bassin. Une fois, deux fois, trois fois. C'était une journée agréable de la fin de l'été et le parc grouillait de monde. Ils ne jouissaient d'un peu d'intimité que lorsqu'ils se trouvaient de l'autre côté du bassin. L'eau qui jaillissait des dauphins jouant autour d'un Neptune en marbre leur fournissait alors un rideau à peu près opaque. Mais, même là, ils n'étaient pas seuls. Poursuivis par leurs nurses en uniforme, des enfants gambadaient autour de la fontaine, faisaient voguer de petits bateaux ou trempaient les doigts dans l'eau.

— Je suis libre, déclara Constantin dès les premiers pas.

Lisabeth leva les yeux vers lui. Il n'avait l'air ni enchanté ni attristé. Il se contentait d'énoncer un fait.

— A-t-elle été furieuse ? Blessée ?

— Pas le moins du monde. Comme prévu, il m'a suffi d'évoquer mes aïeux. Mlle Winchester est très fière de sa famille et de sa position dans la bonne société. Elle était contente de se débarrasser de moi et de mon mauvais sang. Je n'ai pas lu le moindre regret dans ses yeux. Les journaux ont déjà annoncé notre rupture, sans fournir d'explication. C'était son droit de l'annoncer ainsi, et elle l'a fait. Je suis surpris que votre grand-père ne vous l'ait pas montré. Je ne vous aurais pas envoyé chercher si l'annonce n'avait pas paru.

— Je suppose qu'il ne serait pas venu à Londres s'il ne l'avait pas vue, risqua Lisabeth.

Son grand-père gardait toujours une carte dans sa manche. Il avait sûrement de bonnes raisons de ne pas l'avoir prévenue avant qu'elle voie Constantin.

— Ainsi, maintenant, je peux vous emmener partout, déclara-t-il avec un sourire. Et nous pourrons annoncer nos fiançailles quand nous le souhaiterons.

Il s'arrêta et, regardant Lisabeth avec cette expression indéchiffrable qu'elle ne supportait plus de lui voir, ajouta :

— Tout de suite s'il le faut, bien sûr, mais je préférerais laisser passer un peu de temps entre la fin d'un engagement et l'annonce d'un autre. Puis entre l'annonce et le mariage. Cela éviterait les commérages. Je suppose qu'on peut retarder d'un mois, mais pas plus. Nous ne serons pas les premiers à nous marier pour une raison précise, murmura-t-il. Tant pis si certains comptent les mois. Nécessité fait loi.

Il était si froid, si calme, si dénué de passion qu'elle eut envie de lui décocher un coup de pied. Ce gentleman flegmatique n'était pas l'homme dont elle s'était éprise. Était-ce l'air de Londres? Avait-il recouvré ses esprits en retrouvant son milieu? À moins que ce ne soit elle qui ait complètement perdu le sien lorsqu'elle s'était allongée avec lui dans l'herbe ? Lovey prétendait que plus une femme vieillit, plus le désir se met à ressembler à l'amour, et que les justifications que se donnait une vieille fille pour faire l'amour s'accroissaient à chacun de ses anniversaires. Elle espérait que ce n'était pas son cas, mais commençait néanmoins à se poser des questions. Constantin était toujours aussi beau, mais aussi dépourvu de cœur que le jour où elle l'avait vu pour la première fois.

Il lui avait demandé, à sa façon, si elle attendait un enfant - son enfant à lui. Elle eut envie de crier : « Vis-à-vis de moi aussi, vous êtes libre, et allez au diable ! » et l'abandonner là. Mais elle l'avait aimé et ne voulait pas renoncer à lui aussi facilement qu'elle s'était donnée. S'efforçant de cacher sa déception, elle compta jusqu'à dix. Elle ne voulait peut-être plus l'épouser, mais elle méritait quelque chose, ne fût-ce que dix secondes de vengeance, pour compenser ses tourments.

Arrivée à dix, elle hésita, ouvrit la bouche puis, se souvenant soudain du conseil de Mlle Lovelace, elle regarda Constantin dans les yeux. Il paraissait inquiet.

Elle jubila. Mais rien de ce qui était agréable ne durait éternellement, songea-t-elle en soupirant.

— Moi aussi, je suis libre, lâcha-t-elle. Aucune conséquence ne résulte de notre... rencontre.

Elle l'examina attentivement et vit la vague de soulagement le submerger. Il sourit et se détendit. Elle dut se retenir pour ne pas le pousser dans le bassin. Serrant les poings, elle attendit d'entendre ce qu'il avait à dire. Alors seulement, elle le pousserait dans l'eau.

— C'est aussi bien, fit-il. L'heure venue, nous pourrons annoncer nos fiançailles sans risquer les commérages.

Elle le fixait, résolue, à rompre, désormais. Qu'éprouverait-il lorsqu'elle lui dirait que non seulement il n'était plus question de grossesse mais aussi de mariage? Que lirait-elle dans ses yeux? De la déception ou davantage de soulagement ? Le cœur de Lisabeth se serra.

— J'avoue, reprit-il doucement en regardant les enfants qui jouaient autour du bassin, que je me sens un peu floué. Vous savez, au bout d'un moment, l'idée d'avoir un enfant m'a semblé très séduisante. J'avais commencé à chercher des prénoms et à me

demander s'il aurait la chance de vous ressembler. Eh bien, ce sera pour une autre fois. Pour l'instant, nous avons le temps et le loisir de faire les choses correctement, et notre mariage ne sera pas une source d'embarras. Vous méritez tellement mieux... Oh, Lisabeth, quand donc pourrons-nous être complètement seuls, afin que je puisse vous embrasser?

Elle ouvrit grand les yeux et éclata de rire. L'homme dont elle était tombée amoureuse avait refait surface.

— Cela arrivera bien à un moment ou à un autre. Après tout, un homme aussi expérimenté que vous devrait être capable de trouver le moyen de nous isoler.

— Expérimenté, j'aimerais l'être, dit-il avec ardeur en lui prenant la main. J'ai passé ma jeunesse à essayer d'être aussi respectable que mon oncle l'exigeait. Je n'y ai que trop bien réussi. Aidez-moi à retrouver l'homme que je suis en réalité, je vous prie, Lisabeth, acheva-t-il avec un regard implorant.

Elle ne put voir son expression tant les larmes de joie lui brouillaient la vue. Lâchant un grommellement exaspéré, il l'attira à lui et captura ses lèvres. De l'autre côté du bassin, le capitaine bondit sur ses pieds.

— Que font-ils ? Cette maudite fontaine m'empêche de voir, mais on dirait que... qu'est-ce qu'il nous mijote maintenant?

— Chut, fit Mlle Lovelace d'un ton amène. Ce n'est qu'un baiser. Ils scellent leur affaire, je pense.

— Cette gamine me rendra fou, ronchonna le capitaine en se rasseyant. A un moment, elle s'apprête à rompre avec lui, la minute suivante elle le câline en public.

— Elle est amoureuse, soupira Mlle Lovelace. Pauvre petite fille heureuse.

nous n'apercevions que vos silhouettes à travers un voile d'eau. Qu'y avait-il à craindre? Les,écureuils et les pigeons ne bavardent pas. Et il n'y avait personne d'autre.

Ce en quoi Mlle Lovelace avait tort, une fois de plus.

Plus tard cette nuit-là, Lisabeth souriait à son reflet en se brossant les cheveux lorsque Mlle Lovelace entra dans sa chambre.

— Il a passé l'examen, n'est-ce pas ? lança-t-elle. Ou c'est juste que tu n'as pas pu lui résister ? Il n'y a pas de mal à cela, remarque ! Encore que si c'est le cas, il serait préférable que tu ne le dises pas au capitaine.

– Oh, Lovey, il a passé l'examen et haut la main ! Il était content que je n'attende pas d'enfant et, tu avais raison, j'ai vu le soulagement dans son regard. Mais tu avais tort aussi. C'était seulement parce qu'il ne voulait pas que les gens se mettent à jaser et qu'il trouve que je mérite mieux qu'un mariage bâclé. Mais tu sais, poursuivit-elle, émerveillée, il était sincèrement triste. Il a dit qu'il avait commencé à penser à notre bébé et s'était fait à l'idée d'en avoir un. Et puis... il m'a embrassée. En public ! Il a tout oublié sauf qu'il me voulait. Ce n'est pas merveilleux ?

– Si, concéda Mlle Lovelace. Mais je suis surprise. En général, je ne me trompe pas en ce qui concerne les hommes. Cela signifie que je vais devoir revoir mon test. Je ne savais pas qu'il avait des failles.

– Il en a ! déclara Lisabeth. Heureusement pour moi. Imagine un peu ! Lord Wylde, ce parangon des bonnes manières, m'embrasser là, en plein jour, au cœur de Londres, sans soucier de qui pouvait nous voir!

– Allons donc ! Qui pouvait vous voir à part des enfants, leurs nurses, ton grand-père et moi ? Et nous n'apercevions que vos silhouettes à travers un voile d'eau. Qu'y avait-il à craindre ? Les écureuils et les pigeons ne bavardent pas. Et il n'y avait personne d'autre.

Ce en quoi Mlle Lovelace avait tort, une fois de plus.

Il l'entraîna dans un recoin sombre alors qu'ils quittaient le théâtre. Ils s'embrassèrent, et comme Lisabeth se laissait aller contre lui, Constantin s'écarta.

– Non, ce n'est pas possible !

– Pourquoi ? demanda-t-elle, soudainement glacée.

– Parce qu'il nous faut toujours nous embrasser à la sauvette, murmura Constantin avec irritation. Parce que ce n'est pas encore le moment d'annoncer nos intentions et que je ne veux pas salir votre réputation.

Il leur avait réservé une loge de côté, les meilleures places, s'était écrié Mlle Lovelace avec enthousiasme.

– Tu pourras voir la ligne où s'arrête le maquillage des acteurs, avait-elle précisé avec une vive satisfaction.

Lisabeth n'avait rien remarqué de tel, car elle avait passé plus de temps à regarder Constantin que la pièce, s'émerveillant de la beauté de ses traits que la lumière vacillante de la rampe soulignait. Il ressemblait tant à son portrait - à celui de son père et de son arrière-grand-père, se corrigea-t-elle - qu'en guise de cadeau de mariage, elle avait décidé de lui offrir son propre portrait et de l'accrocher à côté des autres dans leur maison.

Elle manqua l'essentiel de *Hamlet* parce qu'elle se demandait justement où se trouverait cette maison.

Pendant la farce, elle prit plus de plaisir au rire de Constantin qu'à ce qui se déroulait sur la scène. Il l'avait conquise, mordue, ensorcelée, elle le savait. Et ne s'en inquiétait pas.

Aussi, lorsque, profitant de la foule qui les séparait du capitaine et de sa préceptrice, il l'avait entraînée à l'écart pour l'embrasser, elle avait oublié où ils se trouvaient et n'avait plus désiré que prolonger cet instant merveilleux.

– Demain, lui souffla-t-il en la déposant peu après à son hôtel.

Mais, le lendemain soir, ils revirent Kendall et Biaisé et dînèrent avec eux dans un restaurant réputé. Constantin n'eut pas l'occasion de se retrouver seul avec Lisabeth, ne fût-ce qu'une minute.

La semaine s'écoula et on ne les laissa pas un instant seuls, de jour comme de nuit. Le capitaine et Mlle Lovelace semblaient prendre leur rôle de chaperon très au sérieux.

— Pourquoi ? finit par demander Lisabeth en arpentant sa chambre avant de se coucher. Nous nous marions bientôt, tu sais.

— Non, nous ne le savons pas, répliqua Mlle Lovelace. Pas moi. Et pas le capitaine. Quand aura lieu ce mariage ? Dans quel journal a-t-il été annoncé ? Où doit-il se dérouler ? Aha ! s'exclama-t-elle d'un ton triomphant. Tu ne le sais pas toi-même. Aussi, tant que tu ne le sauras pas, il n'y aura pas d'autre baiser.

Elle s'éventa de la main.

— Tu pensais qu'on ne pouvait pas vous voir, n'est-ce pas ? Ha ! liens donc ! Mais nous n'avons pas bougé parce que nous pensions que tu nous reviendrais avec des projets précis pour le mariage. Ça n'a pas été le cas. Avant de venir à Londres, c'était autre chose qui nous préoccupait, et il n'est pas question que ça se reproduise ! On a failli mourir d'angoisse quand on t'a crue enceinte. Oui, tu aurais pu élever seule cet enfant, et ton grand-père, que Dieu le bénisse, serait resté à tes côtés, et moi aussi, mais nous ne voulons pas repasser par là. Si tu as un bébé, et je prie le ciel que tu en aies un un jour, il devra être légitime. Point ! . Elle agita le doigt sous le nez de Lisabeth.

— Ton lord a peut-être du sang de sauvage dans les ^ veines, mais pas toi, rappelle-toi ça, ma petite demoiselle. Choisissez un jour et annoncez-le en toutes lettres afin que tout le monde soit au courant, et ensuite vous pourrez vous faire des mamours autant que vous voudrez, voilà ce que nous disons.

— Nous ?

— Ton grand-père n'aime pas te gronder mais il a menacé de me jeter par-dessus bord si je te perds de vue plus de deux minutes de suite. Que t'est-il arrivé, mon cœur ? Te voilà plus excitée que la chienne du pasteur lorsqu'elle est en chaleur. Sers-toi de ta tête, ma chérie, et pas de ton cœur ni d'endroits plus intimes. Fixe une date et porte une bague, et ensuite, tu pourras faire comme il te plaira. Ce n'est pas comme si j'aimais jouer les gardes-chiourmes, ajouta-t-elle avec un petit reniflement.

— J'ai été aussi vilaine que ça ? murmura Lisabeth.

— Oui.

— Je suis désolée. C'est le fait de le revoir, d'être si près de lui et en même temps de devoir rester si loin qui me tue, avoua Lisabeth en s'asseyant sur son lit. J'ignorais que j'avais le sang si chaud ! Je me suis vraiment conduite comme une idiote. Eh bien, c'est fini. Tant que tout ne sera pas réglé, il n'obtiendra plus de moi qu'un baiser sur la joue.

« Parce qu'en vérité, Lovey, admit-elle, l'air honteux, je ne lui ai pas demandé combien de temps il souhaite que nous restions ainsi avant d'annoncer nos fiançailles. Cela fait déjà une semaine. Que veut-il ? Un mois ? Deux ? Trois ? Il n'en a rien dit et je n'ai pas pensé à le lui demander... S'il n'est pas prêt, je vais rentrer à la maison, décréta-t-elle sombrement. Parce que je doute de pouvoir tenir longtemps, et que c'est de la folie de s'exposer à une telle tentation. C'est comme de laisser un poisson sur une table et d'interdire au chat d'y toucher.

La comparaison la fit rire. Pas Mlle Lovelace.

— Tu n'es pas un chat, mais une fille intelligente, protesta celle-ci. Tu dois savoir s'il est sincère. Qu'un gentleman proteste de son amour, c'est très bien. Au bout d'un moment, il doit le prouver. Ton grand-père et moi avons remarqué que, bien qu'il soit toujours charmant, il n'est pas le même homme que chez nous. Il a beau sourire, il est plus distant. A croire qu'il s'est amidonné le cœur.

Lisabeth hocha la tête. C'était vrai. Oh, ils avaient passé de bons moments avec Kendall et Biaise, mais il ne l'avait présentée à personne d'autres. C'était trop tôt, il venait de rompre ses fiançailles, expliquait-il. Cependant, elle s'interrogeait. Ce n'était plus l'homme qu'elle désirait comme mari, sauf quand il l'embrassait.

Mlle Lovelace sortit, et Lisabeth resta sur son lit, le menton sur les genoux, à réfléchir.

Il était préférable qu'elle rentre chez elle et attende que Constantin la rappelle une fois la situation parfaitement claire. Elle ne comprenait pas sa façon de vivre et ignorait si elle serait capable de s'y plier. De son côté, peut-être hésitait-il. Elle avait commis une erreur, terrible dans le milieu de Constantin, assez commune dans le sien. Elle avait été élevée pour aimer librement et sans réserve, une fois sûre de ses sentiments. Mais, lui, elle ne le connaissait pas Vraiment, n'est-ce pas ? Peut-être était-ce la raison pour laquelle les gens de la haute société tenaient à la virginité de leurs filles - afin d'éviter qu'elles ne se reproduisent dès qu'elles apercevaient un joli visage, songea-t-elle en cachant le sien entre ses mains.

Demain, se jura-t-elle, elle lui parlerait. Et le surlendemain, elle rentrerait chez elle. Ensuite, elle laisserait l'initiative à Constantin, et s'il ne bougeait pas, elle ne serait pas surprise. Effondrée, oui. Mais pas surprise.

Elle posait enfin la tête sur l'oreiller lorsqu'elle entendit tapoter à sa porte. Il était très tard, et tout le monde devait dormir dans l'hôtel, y compris sa femme de chambre. Elle se redressa. Se pouvait-il que Constantin...? Avait-il trouvé quelque moyen audacieux de passer un moment seul avec elle ? Elle était à la fois excitée et terrifiée. Si c'était lui, comment pourrait-elle lui résister ? C'était un geste hardi, digne d'un boucanier ou d'un bandit de grand chemin.

Elle se glissa hors du lit, enfila sa robe de chambre parce qu'en matière d'audace point trop n'en fallait, et entrouvrit la porte. Son sourire s'effaça.

— Grand-père ! s'écria-t-elle. Qu'y a-t-il ? Vous êtes malade ? Vous avez besoin d'un médecin ?

— Chut ! fit-il en entrant. Tu veux réveiller tout le monde ? Je vais très bien, ne t'inquiète pas. Mais je n'arrive pas à dormir. Il faut que je te parle.

Elle referma la porte derrière lui et sourit.

— Voyons, comment pouviez-vous espérer dormir ? Vous êtes habillé comme pour une promenade au parc. Sans oublier la canne !

— Je ne pouvais quand même pas me faufiler tout nu dans le couloir ? Les servantes en auraient eu une attaque.

L'idée les fit pouffer de rire.

— Asseyez-vous, dit Lisabeth en désignant un fauteuil près de la fenêtre. Je suis toujours heureuse de vous voir, quelle que soit l'heure. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— J'ai parlé avec Mlle Lovelace, avoua-t-il en s'asseyant.

Lisabeth approcha un tabouret et s'assit.

— Et elle m'a dit qu'elle t'avait sermonnée, ce qui est parfait, poursuivit-il, l'air soucieux. Mais elle ne t'a pas tout dit, parce qu'il y a des choses qu'elle ignore malgré sa grande expérience.

Il contempla Lisabeth et soupira.

— C'est ma faute, reprit-il. Je t'ai abreuvée d'histoires sur le bon vieux temps, je t'ai rempli la cervelle de sottises à propos des pirates et des bandits de grand chemin. Des personnages très romantiques, du moins tels que je les décrivais. Mais tu m'as pris trop au sérieux. Et j'ai oublié que je m'adressais à une fillette qui n'avait jamais vu un vrai pirate ni un vrai bandit de grand chemin, et qui n'avait pas vécu à l'époque où ces

gens-là semaient la terreur. Et puis, il y avait ces maudits portraits pour enflammer ton imagination.

« Lisabeth, fit le capitaine gravement, les pirates étaient de vrais sauvages, égoïstes et pouilleux. Ils tuaient, violaient, assassinaient, le plus souvent pour l'argent, mais aussi par plaisir, car beaucoup ne savaient pas s'amuser autrement. Ils étaient analphabètes, et incapables de raisonner. Ils ne respectaient rien et ne craignaient pas la mort, ce en quoi ils n'avaient pas tort, je l'admets, car rien ne pouvait être pire que l'existence qu'ils menaient. Les excréments de l'humanité, la crasse de la terre dévalant vers la mer, voilà ce qu'ils étaient. Bon débarras ! Je suis content qu'ils soient moins nombreux à présent, car je gagne ma vie en important et en exportant, et je serais ruiné s'ils régnaient toujours sur les mers.

« Oh, il en reste quelques-uns, mais maintenant que nous les réprimons férocement, ils sévissent surtout dans les parages du Nouveau Monde. Les plus grands, ou les pires, ont disparu avec le siècle précédent. J'ai rencontré une fois le capitaine Elijah le Rusé, alors que je n'étais qu'un gamin. Il avait des manières et du charme, c'est vrai. Mais j'ose dire qu'il n'était pas meilleur que les autres, sinon plus malin et plus cruel, ce qui est la seule façon pour un pirate de s'emparer d'un navire.

Lisabeth écoutait, les yeux écarquillés. Elle n'avait jamais entendu son grand-père parler aussi durement de qui que ce soit.

— Et les bandits de grand chemin? reprit-il. Le père de ton lord en était un mauvais, je n'entends pas par là qu'il était cruel ou rusé, mais au contraire qu'il ne l'était pas suffisamment. Un vrai bandit aurait tiré avant de réfléchir, et tué sans ciller. Le pauvre garçon a été abattu dès sa première sortie alors qu'il tentait de voler de quoi installer sa femme et son enfant. C'était stupide ! Pitoyable ! Je le connaissais et je l'aimais bien, et il n'y avait pas une once de ruse en lui. Ni de bon sens. Je lui avais proposé de l'argent, mais mon imbécile de fils et lui ont déclaré qu'ils étaient parfaitement capables de se débrouiller seuls, que Dieu veille sur leurs âmes d'ânes bâtés.

Il posa sur la jeune fille un regard attristé.

— Je ne te reproche pas d'être tombée amoureuse de lord Wylde, chérie. Non. Il est intelligent et beau garçon, et il sait y faire avec les femmes, mais je ne crois pas que c'est ce qui t'a plu en lui. Je pense que tu l'as cru semblable à ses père et arrière-grand-père. Eh bien, c'est une bonne chose qu'il ne le soit pas. Ce n'est ni un monstre ni un idiot.

— Monstre, il ne l'est pas, mais idiot, il l'a été un peu.

— Possible, admit le capitaine avec un haussement d'épaules, mais ce n'est pas celui que tu pensais, n'est-ce pas ? Il était différent aux Mouettes, non ?

Elle acquiesça.

— Tu veux savoir pourquoi ?

— Oui, Grand-père. Vous le savez, vous ?

— Je crois que oui. Il a été choqué, puis fasciné par ce que nous lui avons raconté sur son père et son scandaleux arrière-grand-père. Cela l'a poussé à

se comporter différemment, je pense, comme s'il essayait de se glisser dans leurs peaux, histoire de voir si elles lui allaient. Mais, crois-moi, maintenant qu'il est de retour dans son milieu, il a réintégré son personnage.

— Oui, murmura-t-elle. C'est le problème. Il a l'air d'être lui-même à présent.

— Maintenant, il te faut réfléchir. C'est un homme honorable et il t'épousera s'il croit qu'il le doit. Mais cela ne signifie pas qu'il te convienne. Pourras-tu t'insérer dans son petit milieu mesquin et artificiel ? Et veut-il réellement que tu le fasses ?

— Je ne sais pas. Mais je veux le découvrir. Et si je le dois, pouvons-nous repartir le plus tôt possible ? Parce que je préférerais être loin de lui qu'assise à table avec lui tout en étant sans lui - ou, du moins, sans l'homme que je suis venue retrouver à Londres. Vous comprenez ?

Le capitaine se leva lentement, comme un très vieil homme.

— Oui je comprends, mon cœur. Nous partirons à la minute où tu le souhaiteras.

— Je vous le dirai demain. Je ne pourrai guère supporter la situation plus longtemps. Mais vous devrez nous laisser seuls quelques minutes. Je promets de ne pas tomber entre ses griffes, ni lui entre les miennes, ajouta-t-elle avec un sourire en coin. Si nous nous embrassons, cela signifiera soit « enfin, vous voilà » soit « adieu ». Mais nous devons vraiment parler, en tête à tête.

— Entendu.

Le lendemain devait être consacré à une promenade en voiture autour de la ville, avec un arrêt pour admirer les marbres d'Elgin. Lisabeth mit une robe ocre et un chapeau assorti afin de protéger du soleil ses yeux et son teint. Elle prit un châle au cas où le temps changerait, ce qui arrivait fréquemment à cette époque de l'année. Elle emporta aussi une ombrelle tendue de toile cirée au cas où ils prendraient une voiture découverte et qu'il se mettait à pleuvoir. Bref, elle s'était préparée à tout. Mais elle

n'avait pas trouvé comment s'isoler avec Constantin le temps d'une conversation sérieuse.

Une fois habillée, il lui resta une heure pour réfléchir à une solution avant de le rejoindre dans le salon de l'hôtel.

— Une certaine Mlle Winchester demande à vous voir, mademoiselle, annonça sa femme de chambre.

Lisabeth bondit sur ses pieds.

— Fais-la entrer.

Elle aurait préféré refuser, mais, d'un autre côté, cette visite était tellement inattendue qu'elle devait en connaître la raison.

Une grande femme mince, vêtue d'une élégante robe bleue, entra, suivie d'une domestique, toute de noir vêtue.

— Mademoiselle Bigod ? fit-elle en hochant si imperceptiblement la tête que son salut était à la limite de l'insulte.

— Oui ? répondit Lisabeth en étudiant l'intruse la tête haute.

Mlle Winchester n'était pas jolie et n'avait aucun charme. Elle avait cependant de l'allure, un port de reine, et une distance naturelle que son regard d'un bleu polaire contribuait à souligner. Elle pinçait les narines en permanence comme pour se protéger de mauvaises odeurs. Plus heureuse, elle aurait sans doute été plus séduisante, mais, en cet instant, elle paraissait franchement hostile.

«Seigneur! Si j'étais un homme, je préférerais câliner un serpent», songea Lisabeth. À quoi pensait Constantin lorsqu'il a demandé sa main à cette femme? Puis Mlle Winchester parla, et Lisabeth comprit.

Mlle Winchester avait l'accent des classes supérieures, et sa voix froide et modulée était de celles habituées à commander.

— Mademoiselle Bigod, il est venu à ma connaissance que mon ex-fiancé a été vu avec vous tout récemment.

Lisabeth redressa le menton. Elle ne s'était jamais soumise à quelqu'un qu'elle n'aimait ni ne respectait.

— Mais s'il n'est plus votre fiancé, en quoi cela vous concerne-t-il ?

— Ah ! fit la visiteuse avec un sourire glacial. Je vois que vous êtes sur la défensive. Avec raison, je suppose. Cela me regarde parce que je connais lord Wylde *depuis* de nombreuses années. Je connais sa famille. Ou plutôt, je la connaissais aussi bien que lui avant qu'il ne rencontre votre grand-père. Son comportement a changé complètement depuis son séjour chez vous. J'ai discuté avec son oncle et ceux de ses amis qui l'apprécient vraiment, et non ces irresponsables que sont Kendall et Biaisé. Nous pensons que vous avez, d'une façon ou d'une autre, piégé lord Wylde et qu'il se retrouve dans une situation dont, en vrai gentleman, il n'ose se dégager. Par conséquent, je suis venue vous dire que tous ceux qui s'intéressent à lui ne le laisseront pas gâcher sa vie.

« Lord Wylde compte obtenir un siège au Parlement, poursuit Mlle Winchester, les mains croisées devant elle. Un avenir prometteur l'attend. Et, pourtant, depuis que vous voilà à Londres, on l'a vu vous embrasser en public, comme un homme du peuple. Ce n'est pas là celui que je connaissais.

Lisabeth en demeura bouche bée. Cette froide créature ne connaissait pas Constantin. Mais elle non plus ! Alors, qui était-il ?

— Si vous vous souciez de lui, reprit Mlle Winchester, le laisserez-vous jeter aux orties l'avenir brillant qui l'attend ?

— Qui dit qu'il va le jeter ? riposta Lisabeth, les mains sur les hanches.

Le regard sarcastique de Mlle Winchester lui signifiant que cette posture évoquait celle d'une lavandière, elle croisa les bras. Ce qui lui donna l'air de vouloir se protéger. Non sans raison.

Mlle Winchester lui adressa un sourire qui n'avait rien de chaleureux.

— Vous voulez être sa femme ? Savez-vous comment recevoir la crème de la haute société ? Êtes-vous connue des personnes influentes, des politiciens ou des poètes ? Êtes-vous apparentée à l'un des pairs du royaume, ou à qui que ce soit de célèbre ? J'en doute.

— Constantin n'a jamais dit que c'était l'une des qualifications nécessaires pour devenir sa femme, rétorqua Lisabeth.

— « Constantin », dites-vous ?

— Oui, je l'appelle Constantin. Et je ne comprends pas qu'une femme qui prétend l'aimer et vouloir partager sa vie le rejette à cause de ce qu'étaient ses aïeux.

Lisabeth se mordit la lèvre. Elle ne désirait pas que cette horrible femme change d'avis et découvre quel mari charmant serait Constantin. Que ferait-il si Mlle

Winchester décidait de le reprendre ? Était-ce possible légalement ? Et sinon, s'en soucierait-il ?

— Je ne suis pas là pour discuter avec vous, répliqua Mlle Winchester. Je voulais juste voir quel genre de femme vous êtes. Eh bien, c'est fait. Et je commence à comprendre ce qui m'avait d'abord échappé. Vous ne manquez pas d'un certain charme... campagnard. Et vous êtes, de toute évidence, dépourvue de scrupules. Aussi, avant de vous laisser, sachez que je détiens une certaine influence. Je vais faire enquêter sur vous, votre grand-père et toute votre famille. Et si je découvre que lord Wylde a subi des pressions lors de son séjour chez vous, je veillerai à ce que vous le payiez. Car je me soucie moins de ses origines que de son avenir.

«Une chose est sûre, en tout cas : vous ne serez jamais admise dans les meilleures maisons de Londres, ni même de toute l'Angleterre, en fait. Le pauvre lord Wylde pense peut-être qu'il n'a pas le choix. Eh bien, je vais essayer de lui démontrer qu'il l'a.

— Vous dites cela uniquement parce que vous êtes furieuse qu'il ne languisse pas de vous ! jeta Lisabeth étourdiment. Et je ne peux le lui reprocher !

— Je doute que vous sachiez ce qu'il éprouve, mademoiselle Bigod, lâcha sa visiteuse en tournant les talons. Lord Wylde a une excellente position, des manières parfaites et il n'est pas homme à exhiber ses sentiments. Vous ne l'avez pas remarqué ?

Et, sans attendre de réponse, elle quitta la pièce, laissant une Lisabeth en rage et effrayée.

Personne ne semblait regarder Lisabeth tandis qu'elle déambulait dans le musée. Personne non plus dans le restaurant où Constantin les emmena, Mlle Lovelace et elle, manger une glace. Ni dans le parc qu'ils traversèrent en voiture découverte. Pourtant, à la façon dont certaines têtes se détournaient précipitamment pour éviter de croiser son regard, ce qui arriva plus d'une fois, Lisabeth comprit qu'on l'épiait.

— Il faut que je vous parle, dit-elle à Constantin comme ils contournaient le lac. En tête à tête. Mlle Lovelace et mon grand-père sont d'accord.

— Mais pas trop longtemps, et pas dans un endroit où l'on peut vous voir, intervint Mlle Lovelace sans les regarder comme si elle ne leur prêtait aucune attention.

Constantin sourit.

— Je ne peux pas emmener Lisabeth au bout du monde. Il ne faut pas qu'on nous voie entrer chez moi. Ni monter ensemble l'escalier de votre hôtel. Que suggérez-vous ?

— Il y a deux fauteuils, un peu à l'écart, dans le salon de l'hôtel, répondit Mlle Lovelace.

— Mais où il est difficile d'avoir une conversation privée sans se faire repérer, objecta-t-il. Être seuls n'est pas le problème. Londres possède beaucoup d'endroits où l'on peut s'isoler. Le problème, c'est de s'y rendre et d'en repartir sans se faire remarquer.

— Exact, admit Mlle Lovelace, le front soucieux.

Lisabeth était sur le point d'exploser.

— Au diable les commérages et les conventions !

— Vous parlez sérieusement ? demanda Constantin en haussant les sourcils, tandis que Mlle Lovelace semblait enfler sous l'effet de l'indignation.

Lisabeth n'attendit pas les remontrances de sa préceptrice.

— Oui. Mais excusez-moi, je regrette de l'avoir dit.

Elle regarda autour d'elle, en quête d'une solution.

— Attendez ! Que diriez-vous de louer un bateau et de canoter sur le lac comme ces gens, là-bas ? Pour surprendre notre conversation, il faudrait se jeter à l'eau et se cramponner à l'arrière du bateau. Quant à toi, Lovey, tu ne peux pas monter à bord sans nous faire tous chavirer, si bien que personne ne s'étonnera de l'absence d'un chaperon. Et si quelqu'un pense pouvoir faire quelque chose d'indécent dans un bateau conçu pour deux personnes, eh bien, bonne chance !

- Excellente idée ! approuva Constantin en souriant. Vous savez ramer, Lisabeth ?
- Je serai prête à nager s'il le faut, répliqua-t-elle.

Constantin ramait. Le lac était vaste et, s'il n'était pas bleu comme la mer dont Lisabeth avait l'habitude, au moins l'eau semblait propre. Au loin, sur la berge, ils apercevaient des promeneurs, des enfants et leurs nurses, quelques chiens, des vendeurs à la sauvette, et la petite silhouette de Mlle Lovelace qui, assise sur un banc, ne les quittait pas des yeux.

Constantin avait ôté sa veste ajustée de peur de faire craquer les coutures en ramant. Il portait une chemise blanche et un gilet bleu. Lisabeth admira ses épaules larges tandis qu'il manœuvrait les avirons.

C'était bizarre, songea-t-elle, d'avoir été si intime avec cet homme et de ne l'avoir jamais vu qu'habillé. Elle savait que de nombreux couples mariés depuis des années ne s'étaient jamais dévêtus en présence l'un de l'autre. Était-ce la règle dans la haute société ? Elle espérait que non. Puis elle se rappela que ce détail n'avait peut-être plus aucune importance.

Elle tourna son ombrelle de façon à se protéger le visage du soleil car, elle le savait, un teint blanc était hautement prisé dans la capitale. De façon aussi à observer Constantin à son insu.

- Oui, cela me donne une allure très virile, dit-il.

Elle eut envie de lui asséner un coup d'ombrelle, mais se contenta d'un sourire forcé.

— J'ignorais que vous vous appeliez Narcisse, lâcha-t-elle. Dans ce cas, nous sommes au bon endroit. Il vous suffit de vous mirer dans l'eau pour être heureux. Mais, attention, pas trop longtemps ; rappelez-vous ce qui est arrivé à l'autre Narcisse. À propos, j'aurais dû vous poser une question avant de vous emmener en mer, mais il est vrai que nos marins pouvaient vous sauver : savez-vous nager ?

- Comme un poisson. Et vous ?

Elle éclata de rire.

— J'ai grandi au bord de la mer. Je serais bien bête si je ne le savais pas.

Qu'arrivait-il à Constantin lorsqu'il se trouvait dehors ? Tout à coup, il redevenait humain, chaleureux, naturel et gai. Lisabeth se sentit plus proche de lui que tous ces derniers jours.

— Je suis enchanté de cette escapade. J'aime canoter et la vue est fort attrayante, surtout celle que vous offrez, dit-il. Cette ombrelle ne vous sert pas à grand-chose. Je vois les taches de rousseur pointer. Elles sont charmantes. Mais je suis curieux de ce que vous avez à me dire de si secret.

Il posa les avirons de chaque côté de la barque et laissa celle-ci dériver.

— J'ai un tas de choses à vous dire, avoua-t-elle en laissant traîner sa main nue dans l'eau. Mais avant, il faut que vous sachiez que Mlle Winchester m'a rendu visite ce matin.

Il sursauta.

— Vraiment ? s'étonna-t-il. À quel sujet ?

— Le mien. Et le vôtre, répondit Lisabeth en baissant les yeux sur le sillage que dessinaient ses doigts à la surface du lac. Elle a dit que je... en fait, elle m'a presque accusée... Non, pas «presque». Elle m'a carrément accusée d'avoir exercé des «pressions» sur vous, de vous faire chanter en quelque sorte pour vous obliger à...

Lisabeth se redressa et affronta le regard de Constantin.

— Elle a déclaré que si je continuais à vous voir, elle ferait en sorte que je le paye. Elle a dit que j'allais ruiner vos ambitions politiques. Elle a sous-entendu qu'elle se souciait sincèrement de vous, contrairement à moi. Elle a dit que je n'avais aucun scrupule. Oh, et aussi qu'elle ferait enquêter sur ma famille !

— Grand bien leur fasse, répliqua Constantin. Ils avaient enquêté sur moi sans rien flairer du capitaine Elijah ni de la véritable histoire de mon père.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ? glapit Lisabeth, indignée. Vous ne comprenez pas ? Elle nous fait surveiller !

— Tous ceux qui ont quelque importance à Londres le sont. Et, à propos, en dehors de quelques vagues allusions à la chambre des Lords, je n'ai jamais évoqué une éventuelle carrière politique. C'est Mlle Winchester que cela intéresse.

– Pas vous ?

Il haussa les épaules.

– Pas que je sache, mais peut-être un jour, qui sait ? L'avenir est un livre fermé.

– Elle était vraiment fâchée contre moi. Et elle se comportait de manière hautaine comme si j'étais une servante et elle une grande dame. Enfin, je suppose qu'elle l'est. Mais je ne me considère pas comme son inférieure. J'ai pas dit grand-chose, car je craignais de céder à la colère, et elle aurait marqué un point. Et je ne lui ai pas demandé si vous lui aviez parlé.

– Parlé de quoi ?

– De nos projets.

Il s'empara d'un aviron et le plongea dans l'eau. Le bateau tourna lentement.

– Non. Je n'en ai parlé qu'à Biais et à Kendall qui, pour une fois, ont été discrets. On a dû nous voir au théâtre, au restaurant, dans une voiture ou en train de marcher dans le parc. Et puis, nous nous sommes embrassés en public...

– Je sais, murmura-t-elle.

– Nous avons été plutôt stupides. Ou plutôt, *je* l'ai été. Je vous ai fait venir trop tôt. Bien sûr, elle n'a pas manqué d'entendre des rumeurs selon lesquelles on me voyait en ville en compagnie d'une jeune femme alors que je venais tout juste de rompre mes fiançailles, ou plus exactement alors que je venais tout juste de la convaincre de rompre.

– Oui, évidemment, murmura Lisabeth. Mais si elle avait tenu à vous, elle n'aurait pas pris ombrage de ce qu'ont fait vos pères. Il y a autre chose, milord.

– Milord ? répéta-t-il, intrigué.

– Oui. Utiliser le prénom de quelqu'un implique une certaine intimité. Nous nous sommes embrassés, certes, et nous avons fait même plus, mais il n'y a plus cette intimité entre nous. Vous ne m'avez jamais proposé de vous appeler « Constant » comme vos amis. D'ailleurs, nous n'avons jamais été amis, seulement amants. Et nous ne sommes pas vraiment fiancés.

«Voilà l'autre chose, poursuivit-elle tristement. Je ne vous reconnais plus. Chez moi, vous étiez un homme différent, et différent avec moi. Plus libre, plus accessible, plus drôle, plus proche de moi. Ici, vous êtes un gentleman fortuné et titré, tout en bonnes manières et sens moral. Aux Mouettes, vous éclatiez de rire. Ici, vous souriez.

Vous êtes lord Wylde à Londres, et Constantin à la campagne. Mais quel homme êtes-vous en réalité ?

. — Lequel vous a insultée ? demanda-t-il, les yeux rivés sur l'aviron plongé dans l'eau. Lequel vous a diffamée ? Ou ignorée, peut-être ?

— Ni l'un ni l'autre, admit-elle. Mais vous êtes différent. Comme si vous aviez un autre visage, ici, à Londres : légèrement amusé plutôt que franchement heureux, désapprobateur plutôt que curieux, et la plupart du temps j'ignore ce que vous pensez. Pour dire la vérité, milord, vous étiez ainsi quand vous êtes arrivé aux Mouettes, et vous m'avez déplu. En revanche, insista-t-elle en cherchant vainement le regard de Constantin, j'ai aimé l'homme que vous êtes devenu. Et que vous n'êtes plus. Résultat, aujourd'hui, j'ignore si j'ai aimé un être réel, ou si je l'ai rêvé.

Il la regarda enfin, mais son expression était indéchiffrable.

— Peut-être pensiez-vous que j'étais plus comme mon arrière-grand-père et mon père.

— Oui, sans doute, reconnut-elle en se dérobant à son regard pénétrant.

— Ah... Alors, on pourrait en déduire que ce n'est pas moi qui vous ai plu, mais seulement l'ombre des hommes que vous vouliez aimer. Moi aussi, je les ai aimés, mais, c'est vrai, je ne suis ni l'un ni l'autre.

— Je le sais à présent, assura-t-elle en se penchant vers lui. Ce que je voulais dire, c'est que je ne vous reconnais plus et que peut-être vous ne me connaissez pas vraiment, et que nous avons peut-être un peu précipité les choses. Je n'attends pas d'enfant. Vous êtes libre. Moi aussi. Par conséquent, il me paraît préférable de quitter Londres dès maintenant, pour quelque temps, ou pour toujours. Nous verrons.

— Ce n'est pas possible. Vous êtes perdue de réputation. Je vous ai déshonorée.

— En quoi ? s'écria-t-elle, si agitée qu'elle faillit se lever, et se rassit aussitôt, l'embarcation se mettant à tanguer. Écoutez, milord, reprit-elle en agrippant les bords si fort que ses phalanges blanchirent. Je ne suis pas perdue de réputation. Peut-être le serais-je si je vivais à Londres. Nous ne sommes pas aussi... provinciaux dans nos provinces. Nous tolérons les erreurs, surtout quand la fautive a un grand-père fortuné et influent. J'imagine qu'il en est de même dans la haute société.

— Non. Un homme qui a déshonoré une jeune fille est censé l'épouser. S'il se dérobe, on la marie très vite à un autre homme en quête d'argent ou d'une position. Ce qui n'augure pas d'une vie heureuse pour elle.

— Ni pour son mari, répliqua Lisabeth. Il en va peut-être de même en Cornouailles, mais ce n'est pas sûr. Nous sommes une petite communauté, repliée sur elle-même. On jaserait, mais c'est vous que l'on blâmerait. Vous passeriez pour un roué sans scrupule, et moi, pour une pauvre innocente. En quoi cela vous gênerait-il ? Les Mouettes et son village sont loin d'ici. Quant à moi, je ne suis plus vierge, mais je suis toujours moi. Perdue de réputation ? Comment cela ? Je n'ai pas changé d'apparence et je ne pense différemment que dans la mesure où je sais maintenant ce que l'on peut attendre du lit conjugal. Je peux toujours lire et écrire, cuisiner et coudre, danser et chanter, être un jour une bonne épouse pour un brave homme et, avec de la chance, être mère. Il y a des jeunes gens dans mon pays qui me connaissent depuis toujours et ne seraient pas mécontents de me prendre pour femme. Alors, en quoi suis-je «perdue de réputation » ?

— Ici, vous le seriez.

— Mais je ne serai plus ici, rétorqua-t-elle. Et je n'aspire pas à faire partie de la haute société. Vous si, ~anifestement. Et c'est là le problème.

Inclinant la tête de côté, elle l'examina.

— Vous êtes vraiment d'étranges créatures, vous autres, les aristos de Londres. On m'a raconté que, lorsqu'une dame est mariée et a eu un enfant ou deux, elle peut « se perdre », selon votre expression, joyeusement encore et encore, pendant que son mari regarde gentiment de l'autre côté, et la haute société aussi.

— Cela arrive, admit-il.

— On m'a dit aussi qu'un homme marié peut avoir autant de maîtresses qu'il veut. Il peut faire chambre à part, coucher ici ou là, et mener sa propre vie. Eh bien, je vous le dis, milord, là où je vis, il ne le pourrait pas, sauf à se faire assommer par sa femme si elle a le moindre amour-propre. Et j'en ai.

Elle inspira à fond et le regarda droit dans les yeux.

— Vous m'avez dit un jour que vous ne vous attendiez pas que je vive cramponné à vous. Je ne le ferais pas. Mais je ne laisserais pas non plus mon mari vagabonder. Alors, voilà : je ne pense pas que nous pourrions nous entendre. N'est-ce pas ce qu'une dame est censée dire lorsqu'elle repousse un monsieur ? Oh, d'accord, cela ne suffit pas. Eh bien, sachez que j'ai été flattée par votre demande en mariage, que vous n'avez pas vraiment faite selon les règles, je vous le rappelle. « Je veux vous épouser » est certes direct, mais ce n'est guère romantique. Je ne vous en veux pas, car ce n'est pas l'amour qui vous a poussé à faire cette demande.

— Comment pouvez-vous dire cela ?

Elle le fixa et il détourna les yeux.

— Mais rassurez-vous, je ne vous demande pas de la réitérer. Je vous demande seulement de ne pas parler de moi à Mlle Winchester, ni à aucune autre femme. Je ne le saurais pas, bien sûr. Mais je préfère penser que vous ne l'avez pas fait. Nous avons eu un coup de folie estival, je n'attends pas de vous que vous en subissiez les conséquences, mais je ne veux pas non plus d'un avenir dû à une aberration passagère.

Il eut l'air peiné, mais demeura silencieux.

— Mlle Winchester désire que vous lui reveniez, reprit Lisabeth. Et je pense que vous serez plus heureux avec elle qu'avec moi.

— Et vous ? demanda-t-il en croisant son regard. Serez-vous plus heureuse ?

— Moi ? J'ai vu que vous étiez comme un poisson dans l'eau dans votre milieu. Un milieu qui n'est pas le mien. Je pense que si j'essayais de vous capturer dans un filet et de vous plonger dans mon milieu, vous mourriez, lentement mais sûrement, comme n'importe quelle créature de la mer qu'un enfant ramène à la maison et garde dans un seau. Et si j'essayais de vivre dans le vôtre, je suffoquerais comme tout poisson hors de l'eau.

Il ne dit rien. Plongeant le second aviron dans le lac, il se remit à ramer. Lisabeth se retourna et vit la petite silhouette de Mlle Lovelace s'estomper, puis disparaître derrière un virage. Sans mot dire, Constantin visa la berge. Des saules pleureurs trempaient leurs branches dans l'eau. Il se pencha, déroula une longue corde et, sans craindre d'abîmer ses belles bottes, sauta du canot et alla l'amarrer au tronc le plus proche. Puis il revint tendre la main à Lisabeth.

Elle la prit, et il la souleva dans ses bras, puis la déposa sous le feuillage du saule qui formait comme une tente autour d'eux. Ils n'étaient plus visibles ni du lac ni du rivage opposé.

— Vous êtes certaine de vouloir me quitter ? demanda-t-il enfin.

Et, bien qu'elle ait espéré contre toute attente qu'il l'ait emmenée là pour la convaincre de se raviser, elle comprit qu'elle avait fait ce qu'il fallait, pour lui en tout cas.

Elle hocha la tête.

Il resta immobile, les mains sur les épaules de Lisabeth, les yeux plongés dans les siens.

— À cause de Mlle Winchester ? Parce que vous craignait d'être mise à l'écart ? Je ne le permettrais pas.

— Ce genre de chose est incontrôlable, dit-elle doucement. Vous le savez bien.

— Nous ne serions pas obligés de vivre à Londres, ni d'y faire de fréquentes visites, ni même d'y venir, insista-t-il.

— Et cela vous plairait ?

Il la fixa longuement avant de répondre :

— Je ne veux pas que vous soyez malheureuse.

— La vie rend parfois malheureux. Et je sais qu'avec le temps, je vous rendrai malheureux. Je ne le veux pas, non parce que je suis une sainte, mais parce qu'un mari malheureux, c'est le diable en personne.

— Jamais je ne vous ferais souffrir de mon propre chef, promit-il, l'air désolé.

— Moi non plus. Vous ne voyez pas ?

Les yeux de Constantin cherchèrent les siens.

— Vous êtes sûre ?

Elle fit oui de la tête de peur que sa voix ne la trahisse. Elle avait espéré sottement qu'il se moquerait d'elle, la rassurerait, lui dirait qu'elle était ridicule. Hélas, tous deux savaient qu'elle ne l'était pas.

— Je n'oublierai jamais comment nous avons fait l'amour, reprit-il d'une voix rauque en effleurant une mèche échappée du chapeau de Lisabeth. Je ne vous oublierai jamais. J'étais un homme différent avec vous, et j'aimais être cet homme. Mais vous avez raison, j'ai beau essayer, je ne peux le retrouver. Je ne reviendrai pas à Mlle Winchester, soyez-en sûre. Je doute de pouvoir jamais vous oublier, mais je ne peux pas être l'homme dont vous vous êtes éprise et, croyez-moi, je sais que vous n'auriez jamais fait l'amour avec moi si vous ne m'aviez pas aimé. Je suis désolé, Lisabeth. Plus désolé que vous ne le saurez jamais.

Elle hocha de nouveau la tête, et son sourire vacilla.

— Je ne pourrai plus jamais cueillir de framboises sans penser à vous, murmura-t-elle. Moi aussi, je suis désolée. Mais je sais que je fais le bon choix.

Il l'embrassa. Elle s'y attendait. Cette fois, leur baiser fut bouleversant d'intensité. Elle se cramponna à lui, se plaqua contre lui, frissonnant sous la caresse de ses mains. Elle sentit qu'il la désirait et eut très envie de s'allonger à nouveau dans l'herbe avec lui.

Pourtant, ce fut elle qui prit l'initiative de s'écarter. Parce qu'elle savait qu'il ferait l'amour si elle ne mettait pas fin à ce baiser.

– Ça, ça marche toujours, souffla-t-elle, le visage pressé contre le torse de Constantin. C'est la dernière chose qui marche entre nous.

Il lui caressa les cheveux.

– Lisabeth, peut-être devrions-nous faire un nouvel essai...

Elle recula.

– L'amour ne s'essaie pas. Il est ou n'est pas. Ce que nous éprouvons, c'est une attraction. Comme des aimants. Mais combien de temps cela durerait-il si ni vous ni moi ne pouvions nous adapter au style de vie de l'autre ? Je détesterais votre milieu, ici, à Londres. Je me sentirais prisonnière au point de me rebeller, et je vous ferais honte. Vous mourriez d'ennui aux Mouettes, ou dans un endroit de ce genre, et vous regretteriez votre vie de célibataire. Contentons-nous de chérir le souvenir de ce que nous avons partagé, de ce que nous aurions pu faire, et considérons-nous comme chanceux.

– Chanceux ? répéta-t-il amèrement.

– Oui. Je pense que l'amour qui vire à la rancœur est pire que l'amour dont on se souvient comme d'un moment sauvage et délicieux de sa vie, même s'il était dû à un accès de folie. Ramenez-moi maintenant, avant que Mlle Lovelace se jette à l'eau et fasse le tour du lac à la nage pour nous retrouver. Elle en est capable, vous savez.

Il rit, et elle aussi. Mais, elle comme lui, d'un rire sans joie.

– Je maintiens que c'est une fuite, grommela Mlle Lovelace.

– Et moi que ce n'est qu'une retraite tactique, riposta le capitaine.

– Comme si vous aviez jamais battu en retraite !

– Ça m'est arrivé, comme à tout homme sensé lorsqu'il se sent acculé. Il se cache un moment avant de ressortir de son trou. C'est une bonne manœuvre.

– Elle ne ressortira pas, assura Mlle Lovelace. Elle va se cacher, d'accord, mais elle ne prendra pas les armes contre lui, ni contre ceux qui voulaient la faire partir. Je la connais !

– « Elle » est là, intervint Lisabeth dans un soupir. Vous avez oublié que je suis assise à côté de vous ? Si j'avais un cheval, je vous planterais là et je galoperais jusqu'à la maison. Et si vous ne cessez pas de parler de moi comme si j'étais sourde, j'en louerai un au prochain relais. Je l'ai quitté parce que je l'avais déjà perdu, à supposer que je l'aie eu un jour. Parce que la vérité, c'est que lui-même ne sait pas qui il est. Je ne veux pas d'un mari qui n'est pas sûr de vouloir de moi. Je ne veux en tout cas pas d'un mari qui n'est pas sûr de lui-même. Je suis prête à me battre, mais ce genre d'homme ne vaut pas la peine qu'on se batte pour lui.

Les deux autres ne bronchèrent pas. Ils étaient tous trois assis dans la voiture, les deux dames côte à côte, le capitaine en face, et Mlle Lovelace et lui discutaient de Constantin et d'elle depuis une vingtaine de kilomètres. C'est-à-dire depuis leur départ. Lisabeth avait compris que si elle n'intervenait pas, elle aurait à subir leurs élucubrations jusqu'à l'arrivée.

– Le pauvre garçon a été élevé très strictement et c'est bien normal que ses yeux se soient éclairés lorsqu'il a découvert qu'il avait du sang rebelle dans les veines, observa le capitaine. Ça devait être tout ce dont il avait secrètement rêvé.

– Une fois le premier choc passé, murmura Lisabeth.

– Et un rêve secret qu'on réalise n'apporte pas forcément le bonheur, croyez-moi, commenta Mlle Lovelace d'un ton amer.

– Eh oui, fit le capitaine.

– Vous vouliez que j'épouse quelqu'un qui l'aurait regretté, qui m'aurait cachée ou aurait passé le reste de sa vie à maudire le jour de notre rencontre? demanda Lisabeth.

Pas moi. Moi aussi, je suis à blâmer, vous savez. Je n'aurais jamais dû croire qu'il avait réellement changé, ni lui accorder si vite, et si complètement, ma confiance. Voilà, j'en ai trop dit. Pouvons-nous parler d'autre chose, à présent ? De n'importe quoi ?

Penchant la tête, elle fouilla dans ses poches.

— Tiens, fit le capitaine en lui tendant un mouchoir. La vérité, c'est que tu t'es comportée telle que nous t'avons élevée, en fille honnête et franche.

— Et je suis autant à blâmer, décréta Mlle Lovelace. J'ai oublié qu'il n'y a plus beaucoup d'honnêtes jeunes filles en Angleterre, pour la bonne raison qu'il y a encore moins d'honnêtes jeunes gens.

— Ce n'est pas vrai, murmura Lisabeth.

— Peut-être pas, admit Mlle Lovelace. Mais il y a peu d'honnêtes gentlemen, c'est sûr.

— N'en parlons plus, s'il vous plaît, répéta Lisabeth en relevant la tête. Je me suis conduite avec imprudence. Je vous remercie, tous les deux, de ne pas avoir insisté pour que je commette une autre imprudence dans l'unique but de sauver ma réputation.

— Chez nous, ta réputation est intacte, lui rappela le capitaine. Il y a beaucoup de garçons qui se languissent de toi, et personne de ma connaissance ne reprocherait à une fille de s'être éprise d'un bel étranger expert en artifices et en ruses.

— Surtout s'il ressemblait au capitaine Elijah le Rusé, renchérit Mlle Lovelace.

— Il n'a utilisé ni ruses ni artifices, répliqua Lisabeth qui n'avait pas oublié lequel des deux avait séduit l'autre.

Elle leur avait parlé de tout avec franchise, sauf de cela, qui la mettait encore mal à l'aise. Peut-être en serait-elle capable un jour, songea-t-elle, ce qui entraîna une autre pensée mélancolique.

— C'est terminé, dit-elle. Mais, sûrement, un autre homme, un homme différent, l'homme qui m'épousera, quel qu'il soit, pensera que j'aurais pu être plus vertueuse et me le reprochera. Parce que je ne mentirai pas sur mon passé.

— Tu ne le dois pas ! tonna le capitaine.

— Qu'il ose seulement dire un mot ! gronda Mlle Lovelace.

— Les hommes de chez nous ne sont pas si stupides. Et ça m'est égal si tu ne te maries pas, s'écria le capitaine. J'adorerais voir mes arrière-petits-enfants, mais je

reconnais que tu me manqueras terriblement. Tu éclaires ma maison et ma vie. Aussi, si tu tiens à te marier, je préférerais que ce soit avec un brave garçon de chez nous. Je suis soulagée que tu aies quitté Londres. Pour être franc, je doute qu'une honnête fille puisse faire confiance à un homme de là-bas.

- Un *gentleman* de là-bas, corrigea Mlle Lovelace avec un petit reniflement.
- La vérité, c'est que je ne pense pas qu'il se connaisse lui-même, conclut Lisabeth.

Après cela, ils se turent, et elle put penser à l'homme qu'elle venait de quitter. Elle ne voulait pas l'oublier. Jamais elle ne s'était sentie aussi proche de quelqu'un. Peut-être sa ressemblance avec les héros de son enfance avait-elle joué, mais il y avait sûrement plus que cela. Elle n'était pas idiote. Elle n'avait quand même pas succombé à une simple ressemblance avec un portrait ? L'homme de chair et de sang l'avait touchée, lui avait laissé entrevoir une âme sœur. Un être raisonnable et cultivé, bien élevé, respectueux de la morale, et ayant cependant assez d'humour et de vivacité d'esprit pour céder à ses impulsions, pour plaisanter et rire, et en même temps un homme qui savait distinguer le bien du mal.

Elle aurait dû deviner que c'était impossible. Elle ne lui reprochait rien. Elle lui souhaitait d'être heureux avec sa Mlle Winchester, ou la femme du même acabit qu'il épouserait finalement. Mais elle savait, dans son cœur, que lui ne se satisferait jamais d'une épouse et d'une vie pareilles. D'accord, elle n'était pas la compagne qui lui convenait, mais elle doutait qu'il ait jamais su ce qu'il lui fallait.

Du coup, elle se sentit plus gâtée. Elle n'était qu'une jeune femme triste, tandis que lui était et serait toujours deux hommes en un seul.

Le visage tourné vers la fenêtre, elle ferma les yeux et s'interdit de penser à autre chose que sa décision. Elle rentrait chez elle le cœur brisé. Mais elle ne resterait pas à se lamenter sur son sort jusqu'à ce qu'elle soit toute ratatinée. Elle attendrait d'avoir pleuré tout son soûl, puis se chercherait un homme fiable et désirable à la fois, un homme qu'elle parviendrait peut-être à aimer vraiment un jour - enfin, si elle le pouvait sans oublier Constantin. Les moments qu'ils avaient partagés étaient trop délicieux pour qu'elle les efface définitivement de sa mémoire. Il était donc inutile qu'elle essaie.

Elle décida de consacrer une période de deuil raisonnable à la mort de son rêve, puis d'en ranger le souvenir quelque part dans son cœur. Mais elle ne le laisserait plus commander à sa tête ni à son cœur. Puis le jour viendrait où elle serait capable de se bâtir un avenir dans la vraie vie, tout en sachant qu'il ne serait pas aussi palpitant que dans son rêve.

— Mademoiselle Winchester, salua Constantin en s'inclinant sur la main de la jeune femme.

Un léger sourire de triomphe aux lèvres, elle le fit entrer dans le salon et adressa un regard satisfait à sa mère, laquelle avait poussé dehors les autres visiteurs dès qu'on avait annoncé lord Wylde.

Car la pauvre Mlle Winchester avait été bien malheureuse ! Sa mère avait blêmi lorsqu'elle avait appris sa décision de rendre sa liberté à son fiancé. Quant à son père, il avait été plus que furieux.

— Tu es folle ? Ton bon sang lavera le sien. Et nous sommes au xix^e siècle. Qui se soucie de hier ? C'est l'un des plus beaux partis de la ville, et il le demeurerait même si son père avait été un... un cannibale !

— Va voir la fille qui lui a tourné la tête, lui avait conseillé sa mère. Ce n'est qu'une rien-du-tout de la campagne, m'a-t-on dit. Va la trouver et fais-lui savoir quels dégâts elle a causés - et ce qu'il leur en coûtera si elle reste avec lui. La haute société ne l'acceptera jamais, et cela détruira lord Wylde.

— Comment pourrais-je lui pardonner? avait gémi Mlle Winchester, en portant la main au front, car elle doutait que l'intéressé l'en prie.

— Oublie cet incident. Tous les hommes connaissent un jour ou l'autre un moment d'égarement, avait déclaré son père, ce qui lui avait valu un regard acéré de la part de son épouse.

Le fiancé ne venant pas supplier qu'on le reprenne, il avait bien fallu se résigner à publier l'annonce de la rupture.

Oui, Mlle Winchester avait bien souffert.

Mais voilà que lord Wylde était de retour et s'inclinait sur sa main. Et la rumeur racontait que la rien- du-tout avait regagné sa campagne.

— Je suis contente de vous revoir, milord, dit-elle avec sincérité.

— Vraiment ? murmura-t-il. Je me pose la question. Figurez-vous, chère mademoiselle Winchester, que c'est pour vous réprimander que je suis venu, et je ne connais aucune femme qui s'en réjouirait.

Le sourire de la jeune fille s'agrandit. « Réprimander » apparaissait comique prononcé par un gentleman à l'égard d'une dame. En outre, il n'avait l'air ni fâché ni agacé.

– Qu'ai-je fait ? s'enquit-elle d'un ton mutin.

– Vous vous êtes mêlée d'une affaire qui ne vous regardait pas, répondit-il froidement. Vous avez blessé les sentiments d'une innocente, et je crois que, dans la foulée, vous avez aussi sali mon nom.

– Je vous demande pardon ? dit-elle tandis que sa mère sursautait.

– Nous avons rompu nos fiançailles parce que vous ne pouviez supporter le passé de ma famille. Je l'ai compris. Nous nous sommes séparés amis, du moins je le croyais. Et, chère mademoiselle Winchester, cela aurait dû rester ainsi. Qu'est-ce qui vous a poussée à tenter de briser mes projets ultérieurs ?

– Cette fille n'était visiblement pas digne de vous, répliqua Mlle Winchester en s'empourprant.

– Elle était plus digne de moi que je ne l'étais d'elle. Aucune tache ne souille la réputation de sa famille. Et même si ce n'était pas le cas, en quoi cela vous regardait-il ? Plus rien ne nous lie, mademoiselle Winchester. Quelle mouche vous a piquée d'aller raconter à Mlle Bigod que j'avais des ambitions politiques ? Et quelle sorte de haine vous a fait lui dire que, si elle liait son nom au mien, j'en souffrirais. Tout était faux, tout n'était que supposition, vous ne saviez même pas quels étaient mes projets vis-à-vis d'elle.

– Si, je le savais ! répliqua-t-elle. On vous a vu l'embrasser!

– Et qui cela offensait-il ? La morale publique ? À notre époque ? J'en doute. Vous ? Pourquoi donc ?

– J'avais espéré...

Elle fit une pause avant de reprendre :

– Après notre séparation, j'ai réfléchi et j'ai trouvé que j'avais agi de manière un peu précipitée.

– Pas du tout.

Les yeux de Constantin s'éclairèrent d'une lueur dangereuse qu'elle ne lui avait jamais vue. Elle se rappela soudain qu'elle lui avait fendu sa liberté à cause de ses aïeux pirate et bandit de grand chemin.

– Il n'est pas question de réconciliation entre nous, enchaîna-t-il. Mais je vous garantis, mademoiselle Winchester, qu'il est assurément question d'une plainte pour diffamation ou harcèlement, à moins que je n'use d'abondants comfnérages sur vos

faits et gestes. Je ne vise peut-être pas de carrière politique pour le moment, mais certains de mes amis y pensent, quoique beaucoup d'entre eux préfèrent occuper leurs loisirs à lancer et à entretenir des rumeurs. Aussi, je vous préviens, madame, ne recommencez pas. Oubliez-moi, oubliez mes égarements, oubliez ma vie et mes projets, ou bien préparez-vous à voir votre vie et chacun de vos gestes examinés par tous dans la capitale.

« Quant à vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Mme Winchester, vous devriez recommander la prudence à votre fille. Si je n'aime pas être l'objet de ragots, elle l'aime encore moins que moi, je le sais. Sur ce, je vous souhaite *une* bonne journée, mesdames. Et bonne chance.

Il tourna les talons et les laissa là. Comme il atteignait la porte d'entrée, il les entendit commencer à se traiter de noms d'oiseaux. Il prit le haut-de-forme que lui tendait le valet de pied, et se permit enfin un sourire.

Pas pour longtemps.

– Quel triste compagnon tu fais, commenta Biaise.

– Vraiment pas drôle, acquiesça Kendall.

– Eh bien, allez-vous-en, répliqua Constantin avec un geste de la main. Personne ne vous a invités, personne ne vous retient et, je vous assure, personne ne le désire.

Ses visiteurs échangèrent un regard.

– Insulte stupide, décréta Kendall. Ni créative ni amusante. Ça passerait si tu avais trop bu, mais ce n'est pas le cas.

– Cela, nous pourrions le comprendre, et nous t'abandonnerions à ta stupeur, heureuse ou malheureuse, renchérit Biaise. Mais tu es aussi sobre qu'une pierre depuis des jours, au point que ton visage commence à se pétrifier. Un beau morceau de rocher barbu car, visiblement, cela fait une éternité que tu n'as pas laissé ton valet t'approcher. Tu as une sale tête, mon pauvre Constant.

– Merci, grommela ce dernier, les yeux rivés sur le feu qui pétillait dans la cheminée. Allez-vous-en, vous n'aurez plus à supporter ma vue.

– Impossible d'abandonner un ami en détresse, soupira Kendall.

– J'ai l'air en détresse ? demanda Constantin du fond du fauteuil où il s'effondrait tous les soirs depuis une semaine.

Ses amis le dévisagèrent»

– En fait, non, répondit Biaise. Tu as l'air abattu, vaincu, noyé et mort. Un homme en détresse conserve une certaine énergie ; lui au moins se bat pour survivre.

Constantin gloussa. Un bruit rouillé, si surprenant de la part d'un homme qui broyait du noir depuis des jours que ses amis sourcillèrent.

Il passa la main sur son menton broussailleux puis dans ses cheveux.

– Seigneur ! s'exclama-t-il en se redressant. Je ne me rendais pas compte que cela avait duré si longtemps. Je me dégoûte moi-même. Bon sang ! Je ne comprends pas que vous me supportiez encore. Pourquoi le faites-vous, d'ailleurs ? Et ne me dites pas que c'est ce que font les amis. Je veux savoir pourquoi vous êtes mes amis. Honnêtement.

– Honnêtement? demanda Biaise. C'est difficile à dire. Peut-être est-ce à cause de ton sens de l'humour. Et puis, tu as toujours été juste et franc avec moi... Je ne sais pas, Constant. J'ai fait ta connaissance il y a des années, et depuis, je n'ai eu aucune raison de ne plus t'aimer.

– Bien que je sois un individu guindé et insensible?

– Faux ! s'écria Kendall. Je suis d'accord avec Biaise. Tout le monde te trouve un peu collet monté, mais tu ne l'es pas vraiment. Quand nous faisons des bêtises au collège, tu ne nous as jamais trahis. Ni sermonnés. En fait, tu essayais de vivre comme un puritain sans en être un. Pas foncièrement, du moins, car je ne supporte pas ces gens-là.

– Kendall a raison, souligna Biaise. En tout cas, quelles que soient les raisons, tu es notre ami et nous détestons te voir dans cet état.

– Moi aussi, je déteste me voir ainsi, avoua Constantin. Mais comment vous sentiriez-vous si après avoir été élevé en tortue vous découvriez que vous voulez bondir comme un lièvre ? La comparaison n'est pas bonne, mais mon problème, c'est que j'ai attendu l'âge que j'ai aujourd'hui pour découvrir qui je suis réellement et me rendre compte que je n'étais pas heureux avant.

– Et tu l'es à présent ? s'enquit Biaise.

Constantin émit un second gloussement. Il s'étira.

– Je vais l'être. Avec votre aide.

– Toujours prêt, déclara Kendall.

– Volontiers, fit Biaise. En quoi pouvons-nous t'aider?

– Il faut que je fasse quelque chose de fou. D'audacieux. De dangereux. De stupide, même. Vous voulez vous joindre à moi? Mais attention, cela peut se révéler réellement dangereux, et si je vois que c'est le cas, je vous demanderai de me lâcher avant que vous ne soyez impliqués.

– Tu vas enlever Lisabeth ! s'écria Kendall. C'est une idée épatante !

– Non, non. Quand même pas ! De toute façon, elle me tuerait si j'essayais.

– Tu vas tenter de la récupérer? hasarda Biaise. Je pensais bien que tout ceci la concernait.

– C'est très perspicace de ta part, commenta Constantin avec son sourire en coin.

– Je t'avais bien dit qu'il n'était pas ivre, intervint Kendall. Il n'aurait pas pu prononcer «perspi-machin» s'il l'était.

– Je ne suis pas ivre, confirma Constantin. Je réfléchissais, et maintenant je sais ce que j'ai à faire. Je n'ai jamais été aussi heureux que lorsque j'étais avec Lisabeth. Mais j'étais trop bête pour m'en rendre compte. J'ai été élevé dans la prudence, la méfiance, le respect des convenances, alors que mon être intime désirait l'inverse. Mon oncle avait à moitié raison. La moralité est proche de la sainteté et la sauvagerie est condamnable. Mais il avait aussi à moitié tort. Pencher complètement d'un côté ou de l'autre ne mène à rien de bon. La sauvagerie n'est pas nécessairement le mal. La moralité peut n'être que de la lâcheté, la peur d'affronter la vie.

Il se leva et fit face à ses amis.

– Un homme a besoin des deux : sauvagerie et prudence, excitation et réflexion. Je ne suis pas fait pour être pirate ou bandit de grand chemin, je le sais. Je n'ai pas envie de prendre ce qui ne m'appartient pas ni de m'attaquer aux faibles. Bien que je sache à présent que si je *devais* le faire, j'en serais capable. Cela a été difficile à accepter. Mais c'est un fait et je l'ai admis. Je sais aussi maintenant que je ne suis pas homme à trouver le bonheur à échanger des platitudes dans les réceptions mondaines ni à lire le *Times* tous les matins en attendant l'heure d'aller à l'église. Ce qu'il me faut, c'est l'occasion d'être enfin moi-même. Et une femme qui me la procurera. Bon Dieu, c'est de Lisabeth dont j'ai besoin !

Kendall applaudit et Biaise sourit.

– Il faut donc que je me réconcilie avec elle, continua Constantin. Dire que je l'ai laissée partir ! Dieu qu'elle a dû souffrir ! Elle me faisait confiance et je l'ai abandonnée. Et je me suis abandonné dans la foulée, mais cela n'a plus d'importance. Le pire, c'est qu'elle a dû penser que je ne la trouvais pas assez bien pour moi, alors que

les raisons de ma dérobade étaient que je ne me connaissais pas moi-même. L'enlever est une suggestion attrayante. Rien qu'à cette idée, le sang de mes ancêtres bouillonne dans mes veines... Mais il n'est pas question de la contraindre. Je veux qu'elle me veuille. *Moi*, et pas mon père ou mon arrière-grand-père. Et je veux qu'elle sache qu'elle compte plus pour moi que n'importe quel commérage, rumeur, oncle, péronnelle de la bonne société ou autre femme.

— Hourrah! cria Kendall. Bonne idée. Mais pas facile à mettre en œuvre, ajouta-t-il, l'air soudain soucieux.

— Terriblement difficile, oui, renchérit Biaisé.

— En effet, acquiesça Constantin. Mais ma vanité est telle, ou mon instinct, ou ma foi en elle, que je crois pouvoir la convaincre. Il faut seulement que je fasse quelque chose de si différent de ce dont je lui ai donné l'habitude qu'elle comprendra que j'accepte enfin ma véritable nature. Ce que je veux, c'est capturer son attention et la faire rire. Après quoi, je n'aurais plus qu'à implorer son pardon.

— Excellent, approuva Biaisé. Qu'attends-tu de nous?

— D'être mes complices.

De rares nuages en lambeaux se poursuivaient devant le pâle croissant de lune. Quelques étoiles brillaient faiblement sur le ciel sombre et la mer était calme. Trois hommes en haillons se tenaient près d'un groupe de buissons à quelques pas de la plage.

– Parfait, dit Constantin en inspirant à fond.

Il parcourut la plage déserte du regard. Il n'y avait ni silhouette se mouvant dans la pénombre, ni bateau approchant, ni canot tiré sur le sable.

– Tu es sûr que c'est là ? chuchota Kendall.

– Comment peux-tu en être sûr ? insista Biaise. Cette région n'est que fougères, rochers épars, étangs, grèves et îlots. Bon sang ! Tu as eu raison de me donner ces oripeaux. Mes habits auraient été fichus avec cette humidité.

– C'est toi qui aurais été fichu si tu étais arrivé ici habillé comme un gentleman qui se pavane dans Bond Street, rétorqua Constantin. Même les renards auraient compris que tu étais un intrus. Avec ces haillons, tu ressembles à n'importe quel pêcheur du village. Mieux, vu que tu es tout en noir, on peut espérer qu'on ne te verra même pas.

Il sortit un morceau de papier d'une poche intérieure et l'examina à la lueur de la lune.

– Pas de doute. C'est ici que nous sommes censés être.

– Où sont ceux qui étaient censés y être aussi ? risqua Biaise en frissonnant. Et le bateau ?

– C'est le problème, admit Constantin, l'air soucieux.

– Le petit Français ne m'inspire guère confiance, grommela Kendall. Il est visible qu'il ne t'aime pas, Constant. Ce serait bien son genre de t'envoyer au mauvais endroit pour te ridiculiser.

– C'est William qui a dessiné la carte, riposta Constantin. Et il est franc comme le jour. Et, si je puis me permettre, il était enchanté de me voir.

– Oui, Francis et lui t'aiment bien, et ils ont trouvé que l'idée était bonne, reconnut Kendall. Mais ce Henri te regardait avec ces yeux froids.

— Ce sont les seuls qu'il possède, rétorqua Constantin. S'ils ne sont pas là au lever du soleil, nous partirons.

— Encore une balade dans les sous-bois, marmonna Biaise. Une barque de pêche, même puante, serait préférable.

— S'ils me laissent tomber, je chercherai autre chose, décréta Constantin en s'accroupissant face à la mer. Débouler sans s'être annoncé, lancer quelques cailloux contre la fenêtre de Lisabeth et l'emmener en mer pour voir le soleil se lever était une bonne idée. Mais si ça ne marche pas, nous trouverons autre chose. Cependant, il faudra agir avant qu'elle n'apprenne ma présence dans le pays, ce qui gênerait l'effet de surprise.

— William avait raison, observa Biaise qui s'accroupit à son tour en veillant à ce que le sable mouillé ne touche que ses bottes. Elle risque d'être tellement en colère qu'elle refuse de te suivre.

— Je ne pense pas. C'est une personne raisonnable. Mais, si c'est le cas, je l'emporterai sur mon épaule. Pas tout à fait un enlèvement. Ni une invitation. Je la laisserai partir dès que le soleil sera levé, et je le lui dirai. C'est pour cela que vous êtes là. Toi, Kendall, pour manœuvrer le bateau. Toi, Biaise, pour l'assurer de mes bonnes intentions. Le reste, je m'en charge.

— Et si, malgré tout, elle te repousse ? insista Biaise.

— Je ne sais pas ce que je ferai, avoua Constantin d'un ton qui n'avait plus rien d'amusé.

Il y eut soudain un bruit, venant non pas de la mer mais du bout de la plage. Les trois hommes se figèrent. Un cri lugubre retentit, ni humain ni animal. S'interrompit. S'éleva une deuxième fois, puis une troisième.

— Bon sang ! murmura une voix inquiète. Y a pas de chouette, à Londres ?

— Tu aurais dû faire le moineau, Will, fit une autre voix. Ça, ils auraient compris.

Constantin se redressa.

— Bienvenue, lança-t-il en se dirigeant vers les deux hommes qu'il distinguait enfin dans l'obscurité. Nous vous attendions.

Il leur serra la main.

— Je constate que vous avez le même bateau de pêche que la dernière fois. Parfait. Je vous règle maintenant ou plus tard ?

Le plus grand des deux hommes secoua la tête mais, avant qu'il ait pu répondre, Constantin poursuivit :

— Je vous prends une journée de pêche, et c'est votre gagne-pain, aussi ne refusez pas, je vous en prie.

— Bon, alors, plus tard, fit William, embarrassé. Henri vous attend à bord. Ramenez-le à terre dès que votre ami aura le bateau bien en main. C'est vous qui piloterez, sir Kendall ? demanda-t-il comme les amis de Constantin les rejoignaient. Vous savez naviguer ?

— Oui. Indiquez-moi seulement le cap à suivre.

— Voici, dit William en lui tendant une carte froissée. Suivez le rivage de près, mais en évitant les rochers. Je les ai notés sur la carte. Allez plein nord sur cinq mille nautiques exactement. Le vent souffle dans le bon sens. Deux rochers qui ressemblent à des crocs signalent le point que vous voulez atteindre. Vous vous en souvenez, lord Wylde ?

— Oui, répondit Constantin.

— Bien. Quand vous y serez, mouillez près du rivage. De là, vous connaissez le chemin jusqu'à la maison de Mlle Bigod.

— Oui, oui.

— Oh, reprit William d'un ton désinvolte, il est possible que nous soyons là aussi, alors ne vous étonnez pas. Nous sommes très redevables aux Bigod et je veux être sûr que Mlle Lisabeth apprécie l'aventure. Sinon, nous serons là pour la ramener chez elle. Entendu ?

— Entendu, dit Constantin.

— Et ne faites pas attention à Henri, ajouta William avant de s'éloigner. Il a toujours eu le béguin pour elle.

Henri se garda bien de les saluer lorsqu'ils montèrent à bord de l'embarcation. Biaise se couvrit le nez de son mouchoir.

— C'est le souvenir du poisson, car je ne pense pas qu'ils aient pêché cette nuit, dit Constantin. Enfin, peut-être. Qu'y a-t-il là-dessous ? demanda-t-il à Henri, comme un rayon de lune éclairait un monticule recouvert d'une toile cirée à l'extrémité de l'embarcation.

— On ne pêche pas la nuit, milord, répondit Henri en s'inclinant exagérément. Mais nous devons avoir toujours de quoi appâter.

— C'est vrai, dît Constantin tandis que Kendall s'approchait de la roue du gouvernail.

Henri remonta l'ancre et hissa la voile qui se gonfla aussitôt. Constantin resta à la proue tandis que le petit bateau se laissait pousser par un vent dont l'odeur annonçait la pluie.

Pourvu que cela amuse Lisabeth ! songea Constantin. Pourvu qu'elle soit épatée et comprenne ses intentions ! Il répéta le discours dûment préparé, histoire de s'assurer qu'il avait abordé tous les points importants. Il était désolé, il s'était comporté comme un idiot, il avait besoin de son pardon. Il ne savait vraiment pas ce qu'il ferait si elle riait de lui, et pas avec lui, et si elle le repoussait. Il refusait de l'envisager. Il n'était ni un pirate ni un bandit de grand chemin, mais il était désespéré et pariait sur cette folle escapade pour rappeler à Lisabeth ceux dont elle avait espéré trouver en lui un écho.

Le bateau suivait la côte, avançant silencieusement sur une mer qui commençait à s'agiter. Kendall prenait les vagues habilement, et même Biaisé était content de la balade.

— On s'habitue à l'odeur, dit-il à Constantin. A moins que le vent ne la chasse. Ce n'est pas pire, et c'est peut-être même plus supportable que l'odeur d'un homme qui a joué aux cartes toute la nuit. Les poissons ont pris un bain récemment.

— Chut, fit Henri. Plus un mot. J'entends quelque chose.

Ils se turent et tendirent l'oreille.

Ils n'entendirent rien. Mais Henri faisait toujours la grimace. Il scrutait l'obscurité. Constantin ne voyait rien. Henri, si.

— Hissez toute la toile et filez ! cria le Français avant de sauter par-dessus bord.

Constantin regarda Kendall tandis que Biaisé fixait l'eau, abasourdi. Henri refit surface à quelques mètres de la proue, puis, les bras frappant fort, disparut dans la nuit finissante.

— Mettez en panne ! cria une voix. Sinon, nous tirons.

— On n'a pas le choix, dit Kendall. Il fait trop sombre et je ne connais pas les parages tandis que celui qui pilote l'autre bateau les connaît.

Constantin regarda autour de lui. La silhouette d'un cutter approchait rapidement.

— Sacrebleu ! Ce bateau à l'aspect d'un bâtiment officiel. Bon sang ! Ce doit être celui de ce douanier... Nichols. Il avait le béguin pour Lisabeth. Vous croyez qu'il ait appris ce que je mijotais et qu'il cherche à me mettre des bâtons dans les roues ?

Une détonation déchira la nuit.

— Je pense qu'il tient vraiment à nous arrêter, dit Kendall avant de crier : Ne tirez pas ! Nous mettons en panne !

— Eh bien, il ne m'arrêtera pas ! décréta Constantin. Il peut arrêter le bateau, mais pas moi. J'ai un pistolet, moi aussi.

— Mais il a la loi et quatre hommes avec lui, commenta Biaise comme un homme à bord du cutter leur lançait un bout.

Trois minutes plus tard, le bateau de pêche était halé jusqu'au rivage.

— Que signifie ceci ? demanda Constantin, éberlué en posant le pied sur la plage.

— Tiens, tiens, ne serait-ce pas le gentleman de Londres ? fit Nichols. Je reconnais la voix, mais pas les vêtements.

Constantin serra les dents. Le douanier jubilait visiblement.

— Vous n'avez plus l'air si fringant, milord, observa Nichols en tournant autour de lui. En fait, vous avez plutôt l'allure d'un contrebandier.

Un contrebandier? Constantin se trouvait l'air d'un pêcheur, tout simplement.

— Et voici sans doute des messieurs de la chambre des Lords, non ? reprit Nichols qui parvenait à peine à contenir sa joie. Les temps doivent être durs si vous en êtes à venir ici pour gagner de quoi payer vos dettes de jeu. Pauvre Mlle Bigod. Elle qui croyait que vous vous intéressiez à elle, et non à l'argent malhonnête qui traîne dans ce pays.

— De quoi parlez-vous ? articula Constantin, les mains sur les hanches.

— Je parle de votre cargaison, milord, répondit Nichols.

— C'est du poisson, intervint Biaise. Ou plutôt, des restes puants de poissons.

— Ah oui ? fit Nichols, de plus en plus euphorique.

Il monta à bord du bateau de pêche et fit signe

à ses hommes, à Constantin et à ses amis de le rejoindre. Une fois tout le monde à bord, il se pencha et, avec un grand geste théâtral, souleva la toile cirée.

Constantin ouvrit de grands yeux. Biase se trouva exceptionnellement à court de mots. Kendall lâcha un grondement.

– Quel bel étal de poissons, messieurs ! s'exclama Nichols en désignant les caisses de bouteilles. Les meilleurs liqueurs, cognacs et vins de France, et... oui, sans le moindre timbre fiscal dessus. Un joli coup de filet, vraiment, mais pour moi. Les mains dans le dos, messieurs, vous ferez le voyage de retour ligotés. Je me ferai un plaisir de vous montrer quel logement nous réservons à nos contrebandiers. Pas aussi confortables que le manoir du capitaine Bigod, mais je doute que vous soyez les bienvenus aux Mouettes. Personne n'aime qu'on se joue de lui. Mes cellules vous suffiront en attendant qu'on vous emmène à Londres, enchaînés.

La pièce était humide et sombre, mais pas aussi sinistre que l'humeur de Constantin.

– Comment ont-ils pu me faire ça ? répéta-t-il pour la énième fois en tentant de marcher de long en large, malgré les chaînes qui le faisaient se déplacer en crabe. Ils doivent rire à gorge déployée. Je leur faisais confiance.

Il se laissa tomber sur le banc étroit.

– Je suppose que je le mérite. Elle me faisait confiance, non ?

– Moi, je ne le mérite pas, du moins pas cette fois-ci, objecta Biase. Bon sang, ça me gratte. Vous croyez que j'ai pu attraper des puces ou des poux dans cet horrible endroit ?

– Ce ne sont pas des puces ou des poux, répondit Kendall, l'air sinistre. L'eau salée séchée et la laine grossière de ces habits flanqueraient des démangeaisons à une statue.

– Si Lisabeth apprend cette histoire, ça l'amusera, mais pas à mon avantage, reprit Constantin en se remettant debout. J'ai tenté de rivaliser avec mes aïeux, mais je n'ai même pas réussi à faire aussi bien que mon pauvre père. Au moins, lui a été tué lors de sa première entreprise. Moi, j'ai juste l'air d'un idiot qu'on a roulé dans la farine.

– C'est mieux que d'être mort, murmura Biase en se grattant la poitrine. Ou en prison. Tu penses qu'ils ont de quoi nous enfermer à Newgate ou nous envoyer aux antipodes ? Je pourrais essayer d'y faire fortune, comme le comte d'Egremont et son équipage. Mais cela a pris une génération et je n'ai pas envie de quitter Londres. Même si nous faisons jouer nos relations et que nous nous en tirons avec une amende et un blâme, je perds tout espoir de faire le beau mariage qui sauverait mon domaine. Ce dont un coureur de dot n'a vraiment pas besoin, c'est d'un passé de criminel. Tout le monde en tire la conclusion qu'il mijote encore un sale coup.

– Je croyais que tu avais suivi mes conseils d'investissement, fit Constantin.

– Je l'ai fait, mais il faut attendre que les bateaux reviennent, et cela prend du temps.

– Je vais me faire exclure de mon club d'attelage, observa Kendall sombrement. Sans parler de mes autres clubs. Je regretterai l'escrime, l'équitation et...

– Personne ne sait ce qui va se passer, coupa Constantin en se laissant de nouveau tomber sur le banc. Sauf que mes rêves ont été brisés. Je doute que nous nous retrouvions à Newgate, mais je sais qu'on s'est arrangé pour me ridiculiser. Une femme, surtout une femme comme Lisabeth, peut pardonner beaucoup de choses à un homme, mais pas d'être un nigaud. Et comment l'en blâmer.

Il plongeait la tête entre ses mains.

– Messieurs, dit Nichols.

Ils levèrent les yeux. Le douanier se tenait sur le seuil de la cellule et avait l'air à peu près aussi heureux qu'eux.

– Suivez-moi, ordonna-t-il.

– Où ? demanda Constantin, soudain assailli par des visions de pendaisons nocturnes.

– Au port. Retrouver votre avocat et procéder à une nouvelle inspection de votre bateau.

Constantin fronça les sourcils. Kendall et Biase l'imitèrent, mais aucun ne dit mot. Quel avocat ? Le cabinet d'avocats de Constantin était implanté à Londres depuis des décennies. Et ni lui ni ses amis n'avaient pu communiquer avec l'extérieur depuis leur arrestation.

– Votre avocat veut que nous soyons tous présents lorsque nous lui montrerons la preuve de vos crimes. Allons, venez, dépêchez-vous.

– Plus facile à dire qu'à faire, grommela Constantin en désignant ses chevilles entravées.

– Peu importe ! aboya Nichols. Je ne peux pas prendre le risque que l'un de vous se jette à l'eau et essaie de s'enfuir. Avec des chaînes aux pieds, je doute que vous soyez capable de refaire surface, et encore moins nager.

Nichols, les gardes et leurs prisonniers traversèrent laborieusement les bureaux de la douane et sortirent.

Le soleil se levait sur la mer. Les vents frais de l'aube avaient balayé les nuages, et les brumes de la nuit se dissipaient, annonçant une belle journée. Dans le cliquetis sinistre des chaînes, ils descendirent lentement la rue principale et parvinrent au port.

La marée était basse ; les bateaux gisaient sur le flanc dans la boue. Seul l'élégant cutter des douanes dansait un peu plus loin sur la mer.

Un petit homme grassouillet, que Constantin n'avait jamais vu, arpentait le quai.

— Bienvenue, milord, cela fait longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir, dit-il en tendant la main à Constantin. Tss, tss, ajouta-t-il en voyant ses poignets enchaînés. Des chaînes pour un gentleman ? Voyons, monsieur Nichols, je vous donne ma parole qu'elles sont inutiles. Et je suis sûr que ces messieurs aussi.

Nichols hésita.

— Allons, mon ami, insista l'avocat. Vous ai-je déjà menti ?

— Souvent, répondit Nichols amèrement.

— Mais toujours légalement, précisa l'homme en agitant le doigt sous le nez du douanier. Maintenant, ôtez-nous ces chaînes, s'il vous plaît. Cela nous sera plus facile d'inspecter les preuves. Et encore plus facile de relâcher mes clients une fois que nous aurons constaté leur innocence.

— Leur innocence ? s'étrangla Nichols. Je les ai pris la main dans le sac ! Je ne sais pas qui vous a appelé, monsieur Makepeace, et qui vous paye, mais je doute que lord Wylde et ses amis aient jamais posé les yeux sur vous avant cet instant. En tout cas, je vous affirme que la marchandise est là. Cognac, liqueur, **Champagne**, vin, ce qu'il y a de mieux. Sans timbre fiscal et non signalé... jusqu'à maintenant.

— Très bien, fit M. Makepeace. Maintenant, si vous voulez bien avoir l'obligeance d'ôter les chaînes de mes clients, nous irons nous en rendre compte par nous-mêmes.

Nichols fit libérer ses prisonniers de mauvaise grâce. Mais c'est en souriant qu'il les précéda vers le bateau de pêche. Accompagnés de trois gardes renfrognés, tous montèrent avec précaution à bord de l'embarcation qui gisait de biais dans la vase. La toile cirée était toujours en place.

Nichols se pencha et l'arracha.

M. Makepeace porta la main à son nez. Constantin cilla. Kendall ricana. Biaisé émit un profond soupir. Et Nichols blêmit de fureur.

Ce qu'ils voyaient tous n'était qu'un tas de déchets de poissons à moitié pourris.

– Qui a fait ça? rugit Nichols.

Il donna un coup de pied dans les poissons, puis, furieux, plongea les mains dans les boyaux, les têtes, les queues. Avec pour seul résultat d'en découvrir davantage.

Ses hommes se regardèrent.

– Il n'y a pas eu de gardes ici cette nuit? demanda Nichols en se redressant, les mains dégoulinantes et couvertes d'écaillés.

– Deux, répondit l'un de ses hommes. Dont moi. Je n'ai rien vu et rien entendu. Regardez, monsieur Nichols, il n'y a pas d'empreinte de pas dans la boue.

– Je vois, fit M. Makepeace d'un ton placide. Selon vous, monsieur Nichols, ces poissons sont remplis de vin, de cognac et de Champagne? Dites-moi, lord Wylde, quel appât avez-vous utilisé ? J'aimerais bien attraper ce genre de poisson.

– C'est mon secret, monsieur Makepeace, répondit Constantin qui était aussi stupéfait que Nichols.

– Je crains que vous ne deviez relâcher mes clients, et avec des excuses, dit l'avocat au douanier.

– Je vais les relâcher, oui, puisque je n'ai pas le choix. Mais je sais ce que j'ai vu cette nuit, et je vais tendre l'oreille et garder les yeux bien ouverts pour découvrir ce qui s'est passé.

– Tout le monde a besoin d'un passe-temps pour s'occuper, commenta l'avocat, suave. Venez, messieurs. Je vais vous ramener là où votre partie de pêche a été si grossièrement interrompue.

Biaise sourit. Kendall redressa la tête. Constantin regarda l'extrémité du quai où deux voitures attendaient. Et un cabriolet. Il tressaillit. Le cabriolet était conduit par une ravissante jeune femme vêtue de rose et d'or, en écho au jour naissant. Les yeux rivés sur lui, elle riait.

Constantin s'assit sans mot dire. Lisabeth agita son fouet et sa voiture s'ébranla à la suite des deux autres.

– Vos amis se rendent directement aux Mouettes, expliqua-t-elle comme ils traversaient le village. Ils ont besoin d'un bain, de repos et d'un bon repas.

– Et moi ? demanda-t-il, accablé.

– Oh, vous et moi avons à parler.

– Il n'y a rien à dire. J'ai essayé un tour stupide. C'était pour gagner votre admiration. Non, c'était censé être amusant, afin que vous me pardonniez. Non, pourquoi mentir ? C'était censé vous rappeler mon arrière-grand-père et mon père. Ce sont eux que vous trouvez fascinants. Pas moi. J'ai beau faire des efforts, je demeure un raseur. Je suis allé trouver vos amis pêcheurs, j'ai emprunté leur bateau et je m'apprêtais à vous persuader de m'accompagner dans une audacieuse navigation nocturne afin de tenter de vous convaincre que je regrettais ma stupidité. Tout ce que j'ai réussi à prouver, c'est que je suis toujours aussi stupide.

– Pourquoi en venir à de telles extrémités ? s'enquit-elle calmement tandis que le cabriolet quittait le village.

– Parce que je ne savais pas si vous pourriez me pardonner d'avoir hésité à vous épouser sur-le-champ.

Moi-même, je n'y parviens pas. Comment ai-je pu vous laisser partir ? C'est, je suppose, parce que je ne suis ni audacieux ni impulsif. Je suis sujet aux enthousiasmes, oui, mais mon éducation est la plus forte. Vous imaginez un sosie du capitaine Elijah le Rusé en prison ? Il était hardi, je suis prudent à l'extrême... mais, finalement, pas assez prudent, ajouta-t-il en riant. À propos, pourquoi vos amis ont-ils remplacé le poisson par de l'alcool lorsqu'ils m'ont loué leur bateau ?

– Ils pensaient que Nichols ne vous arrêterait pas et que, s'il le faisait, vous sauriez vous tirer d'affaire. Ce que vous avez fait.

– Moi, non. Qui l'a fait ?

– Qui a changé le vin en poisson ? Il ne s'agit pas d'un petit miracle, dit-elle sans cesser de sourire. Nous avons beaucoup d'amis. Tandis que ce pauvre M. Nichols n'en a aucun.

– Et M. Makepeace ?

– C'est l'avocat de Grand-père. Un très brave homme.

– Oui, je vais au moins le récompenser de ses efforts, déclara Constantin avec raideur.

– Non, Grand-père ne voudra pas en entendre parler... Vous ne sentez pas très bon, milord, observa-t-elle en détournant la tête.

– Le vent a changé. Même moi, je le sens.

Ils roulaient à présent en pleine campagne.

– Alors, reprit-elle prudemment, le plan était de m'emmener faire une sortie en mer de nuit et de me convaincre de... ? •

– De mon amour, dit Constantin en baissant les yeux sur ses mains. De l'impossibilité où je suis d'envisager la vie sans vous. De ma volonté de devenir l'homme que vous attendiez. Car les semaines que j'ai passées avec vous ont été les plus heureuses de ma vie.

– Et vous aviez besoin de ressembler à un pirate pour ça ?

Il haussa les épaules.

– Franchement, le vol, sur mer comme sur terre, ne me tente pas. Bien que, je l'avoue, j'y ai pensé. Mais il aurait fallu que j'attaque votre voiture, sinon comment l'auriez-vous su ? En outre, vous m'auriez abattu avant que j'aie eu une chance de m'expliquer. Aussi, une sortie en mer de nuit m'a semblé plus appropriée. Dans le noir, je ressemble plus à mon ancêtre.

Elle le regarda.

Il remarqua que le soleil levant mouchetait d'or ses yeux topaze, et son cœur se serra douloureusement. Jamais il n'avait vu plus joli visage.

– Sottise, fit-elle, et il se rendit compte qu'il avait parlé à haute voix. Vous êtes un gentleman de Londres, vous avez vu les plus belles femmes d'Angleterre. Encore que, je dois l'avouer, Mlle Winchester n'en fait pas partie.

– Pour cela aussi, je voulais vous présenter mes excuses.

– Pour n'avoir pas choisi une plus jolie fiancée ? demanda-t-elle en feignant l'innocence.

– Pour ce qu'elle est. Pour ce qu'elle vous a fait.

– Pourquoi ? C'est vous qui me l'avez envoyée ?

– Non, mais elle ne serait pas venue si je n'étais pas revenu sur ma parole et si je ne vous avais pas embrassée dans un lieu public.

Ils quittèrent la route pour emprunter un sentier.

– Pourquoi l'avez-vous fait ? demanda-t-elle au bout d'un moment. M'embrasser dans un lieu public ?

– Parce que cela a été plus fort que moi. Je ne suis peut-être pas hardi, mais auprès de vous je l'oublie.

— Je vois. Vous savez, milord, reprit-elle en fronçant le nez, vous sentez vraiment mauvais. Sans doute pas autant que ce pauvre M. Nichols, mais très mauvais quand même.

Tirant sur les rênes, elle arrêta la voiture sous un saule pleureur.

— Je comprends, dit-il en sautant à terre. Vous voulez que je descende. Je ne vous le reproche pas. J'irai droit à l'auberge si vous m'indiquez la direction.

— Oh, ils ne vous laisseront pas entrer ! Pas dans cette tenue, et certainement pas alors que vous sentez aussi mauvais !

— Alors, quoi ? demanda-t-il en levant les yeux vers elle.

— Il y a un lac, tout près, et un ruisseau. Je vous suggère d'ôter ces oripeaux, de les battre sur un rocher et ensuite de vous laver jusqu'à ce que vous soyez complètement débarrassé de cette odeur de poisson et de prison.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Vous ne vous rappelez pas ? reprit-elle en souriant.

Il regarda autour de lui. Puis son regard revint se poser sur elle.

— Oui, dit-elle. C'est ici que nous étions ce jour- là. Allez-y, ajouta-t-elle en agitant la main. Je veux vous parler, mais quand vous sentirez moins mauvais.

— Merveilleux, songea-t-il en remontant la petite colline.

C'était la cerise sur le gâteau. Il s'était ridiculisé et maintenant elle le traitait comme un enfant. Sa situation était fortement compromise. Mais il essaierait quand même; se jura-t-il, quitte à faire quelque chose de radical. Radical et bien mieux planifié. Il était moins inventif que ses aïeux, certes, mais tout aussi déterminé. Puisqu'il la faisait rire, il s'en servirait.

Il se débarrassa de ses haillons et entra dans le ruisseau en frissonnant. L'été était fini, le froid de l'eau le confirmait. Il se lava en se frottant avec du sable, puis descendit le ruisseau jusqu'au lac et s'immergea encore et encore. Ne voyant aucun signe de Lisabeth dans les parages, il regagna le sommet de la colline et, laissant ses habits étalés sur un rocher, s'allongea dans l'herbe. Une saison de tempêtes hivernales ne les nettoierait pas, mais il devait quand même attendre qu'ils sèchent.

Il ferma les yeux.

Une ombre s'interposa entre le soleil et lui. Il garda les paupières résolument baissées.

- Vous avez meilleure allure ainsi, observa Lisabeth d'une voix mal assurée.
- Ne vous laissez pas duper de nouveau par mon apparence physique, dit-il sans bouger. Je suis ce que je suis. Je peux essayer d'être l'homme que vous voulez. Et j'essaierai. Mais je ne suis pas ceux que vous avez aimés en imagination.
- C'est vrai, mais ce que je veux aujourd'hui, c'est vous. Mon pirate personnel.

L'ombre s'écarta, et il soupira. Puis il sentit qu'elle s'asseyait à côté de lui.

- Je suis nu, lui rappela-t-il.
- Je le vois bien.

Instinctivement, la main de Constantin se porta sur son bas-ventre parce que, malgré le froid, la voix de Lisabeth l'émouvait, et cela se voyait.

- Ça, je peux le faire aussi, lui chuchota-t-elle à l'oreille en pouffant de rire. Vous avez une grande main, milord. Mais pas tout à fait assez.

Il ouvrit les yeux et tourna la tête. Allongée à côté de lui, elle ne portait plus qu'un sourire tremblant. Il s'assit. Regarda le corps de la jeune femme et s'apprêta à se lever.

Elle posa la main sur son épaule pour le retenir.

- Quel autre moyen ai-je de vous montrer que c'est vous et non l'homme du portrait que j'aime ? murmura-t-elle.

Lorsqu'elle l'avait découvert, étendu sur l'herbe, elle en avait eu le souffle coupé. Il était magnifiquement bâti : musclé sans excès, parfaitement proportionné. Elle avait pris le temps de se rassasier de sa vue, avant de se débarrasser de sa robe.

Elle ne s'attendait pas qu'il se montre aussi réservé.

- Les problèmes ont commencé le jour où nous avons fait l'amour, lui rappela-t-il doucement. Cela nous a ôté la possibilité du choix. En tant que gentleman, j'étais obligé de vous proposer le mariage. Et la femme intelligente que vous êtes a perçu le doute dans ma voix et m'a quitté. Cette fois-ci, dit-il en la prenant dans ses bras, si je réitère ma proposition, c'est parce que j'y suis obligé. Non pas aux yeux du monde, mais dans mon cœur. Seigneur Dieu, Lisabeth, si vous ne m'épousez pas, je vais être obligé de continuer à me ridiculiser et je n'aime pas cela. Bon sang, vous ne pouvez pas aimer cela. Et votre grand-père non plus, ajouta-t-il dans un murmure en penchant la tête.

Il la sentit rire contre son cœur. Il sentit aussi ses seins se mouvoir contre sa poitrine et sa chaleur se répandre en lui au point qu'il eut l'impression d'avoir de la fièvre.

— Je ne voulais pas vraiment de pirate, avoua-t-elle. Us pillent, prennent en otage et tuent. Et les bandits de grands chemins peuvent être abattus. Une fois adulte, j'ai compris que je voulais un homme capable de me faire rire et sur lequel je pourrai m'appuyer. Je suppose que je suis encore suffisamment romantique pour vouloir aussi qu'il prenne de gros risques pour mes* beaux yeux. Vous l'avez fait. Et je ne vous ai pas du tout trouvé ridicule, affirma-t-elle en lui caressant doucement le torse. Que puis-je demander de plus ?

— Ce que je vais faire à présent, articula-t-il, c'est vous laisser partir. Afin que vous sachiez que je vous ai choisie pour vous-même et non par souci des convenances.

— Je le sais, dit-elle en se blottissant contre lui.

Il l'embrassa dans le cou et inspira avidement son parfum, les yeux clos.

— Nous pouvons peut-être faire quelque chose, reprit-il. Pas tout. Mais suffisamment pour notre satisfaction mutuelle, sans pour autant s'engager aux yeux de la société.

— Quelle société ? demanda-t-elle rêveusement. Les oiseaux ? Les poissons ? Les arbres ?

Il l'allongea sur l'herbe et la regarda au fond des yeux.

— Mademoiselle Bigod, voulez-vous m'épouser ? Dès que possible ? Ou bien allez-vous me condamner à une vie de regrets ? Je possède une propriété, mais mon oncle y vit en ce moment et je n'aime pas cet endroit. Nous pouvons faire construire une maison ici, non loin des Mouettes. J'aime beaucoup cette région.

— Et nous pouvons nous installer à Londres en automne, murmura-t-elle. J'aimerais y vivre une partie de l'année.

Ses yeux cherchèrent ceux de Constantin.

— Mais sans faire chambre à part, ni lit à part. Je ne tiens pas à vivre cramponnée à vous, mais je ne veux pas non plus être tenue à l'écart de votre vie. Et si jamais j'apprends que vous avez une maîtresse, je la tuerai, et vous aussi.

— Entendu, acquiesça-t-il en se laissant tomber à côté d'elle. Et quant à vous : ni amant, ni sortie en mer de nuit avec vos amis. Et la promesse de me dire tout ce qui vous tracasse, maintenant, demain et toujours.

— Eh bien, pour commencer, j'aimerais que vous me fassiez de nouveau l'amour, Constantin. Et, oh ! puis-je vous appeler Constant ?

– Tant que vous voudrez, répondit-il avant de l'embrasser éperdument jusqu'à ce qu'elle ne puisse l'appeler autrement que «chéri» et «mon cœur», et « oh, mon amour, oui ! »